

PORTFOLIO

Serge Ecker

12/09/2018

Introduction

Ecker tries to find symbolic relevance in the most insignificant details, often left unnoticed. The intention to document and capture the world around him. Between formalism and the impenetrable aspect of facades and textures, with an approach based on the architectural density, reflected in his work, by adopting a contemporary approach, composition and visual language.

Contrary to classical documentary photography, his images refuse “drama” and are detached from their subject and the photographer's presence. The subject of urban sprawl generates transformed landscapes, used, exploited and left by their occupants, offering thus a “playground” in these transitory zones, the in-betweens.

Ecker navigates and translates between handicrafts and improvisation in the spectre of new technologies. Facing the de-valorisation of craftsmanship and work in general, through relocations of production and virtualisation, in an attempt to dethrone the myth of the digital, 3D printing and other contemporary technological vanities .

Ecker re-appropriates and synthesises the real and questions its authenticity, sometimes with an intentional cynic tint. What stays of the captured object after its multimedia transfer from the real-virtual-real?

An emersion from cyberspace, the post-digital ...

Curriculum Vitae



Serge Ecker

<http://www.sergeecker.com/>
<https://luxartcontemporary.lu/category/serge-ecker/>

Born on the 5th of March 1982
in Esch-sur-Alzette (Luxembourg)

Nationality Luxembourgish

Lives and works in Luxembourg

Selected solo exhibitions

11.09. - 30.09.2018	"Transition: Neischmelz"	Hall Fonducq Dudelange, Luxembourg
04.05. - 09.06.2018	"Transitus Immobilis"(with Catherine Lorent)	Kunstraum, Wien, Austria
18.05. - 04.06.2017	"Forever died with yesterday"	Raja Gallery, Tallinn, Estonia
29.04. - 15.09.2017	"Breaking invisible structures"	Technopolis, Athens, Greece
04.04. - 27.04.2017	"Do clouds listen?"	Sofronis Arts, Luxembourg
28.05. - 27.11.2016	"Tracing Transitions"	Architecture Biennale Venice, Luxembourg Pavilion
07.01. - 08.01.2016	"GREXIT" (scenography)	Neumünster Abbey, Luxembourg
25.09. - 29.10.2015	"Inertia of the real"	Centre d'Art Dominique Lang, Dudelange
05.06. - 30.08.2015	"Handle with care"	AICA Kiosk, Luxembourg
30.11. - 08.01.2012	"Tracing Space" (with Thomas Hawranke)	Galerie du Théâtre, Esch-sur-Alzette
28.04. - 28.05.2011	"Visit Luxembourg!"	Exit07, Luxembourg

Selected group exhibitions

30.06. - 14.09.2018	"Art2Cure"	Galerie indépendance BIL, Luxembourg
21.07. - 30.07.2017	"8èmes Jeux de la francophonie"	Bibliothèque nationale, Abidjan, Côte d'Ivoire
31.03. - 20.05.2017	"Eigenheim"	Krome Gallery, Luxembourg
13.05. - 13.06.2016	"Zero hour"	Archelological Museum, Patras, Greece
03.07. - 22.11.2015	"Where the grass is greener"	Kunstmuseum Liechtenstein, Vaduz, Liechtenstein
13.06. - 28.08.2015	"Rotondes 2.0"	Rotondes, Luxembourg
03.06. - 07.06.2015	"DDays"	Carreau du Temple, Paris, France
25.06. - 06.07.2014	"Heaven, Earth & People"	Galerie Gaasch, Dudelange
15.05. - 29.06.2014	"Angste Povera"	Carré Rotondes, Luxembourg
12.02. - 15.02.2014	"3D Printshow Arts"	Metropolitan Pavilion, New York, USA
31.01. - 23.02.2014	"Vote Melusina"	Musée de la ville de Luxembourg
08.11. - 01.12.2013	"Salon d'automne CAL"	Carré Rotondes, Luxembourg
15.11. - 17.11.2013	"3D Printshow Arts"	Carré Rotondes, Luxembourg
03.05. - 05.05.2013	"White Inside #1"	Casino, Forum d'art contemporain, Luxembourg
14.03. - 28.04.2013	"You I Landscape"	Carré Rotondes, Luxembourg
03.09. - 30.09.2012	"Emergency"	Maison du G.D. de Luxembourg, Bruxelles, Belgium
07.06. - 11.11.2012	"La liberté meurt au bout d'une corde"	Musée de la résistance, Esch
03.03. - 22.04.2012	"Latsempoar"	Casino, Forum d'art contemporain, Luxembourg
07.07.2011	"Forum der Grossregion"	In den Ministergärten, Berlin, Germany

Awards / Grants

2017	Bronze medal - Sculpture/Installation at the 8èmes Jeux de la Francophonie in Abidjan, Côte d'Ivoire
2017	One of the 5 laureates of the photo competition Oeuvre Nationale de secours G.D. Charlotte: Start-up
2016	Bourse Start-up - Oeuvre Nationale de secours G.D. Charlotte
2015	One of the 3 laureates to receive the CNA grant for a research project "urban prairie"
2014	Winner of the competition to create a sculpture of Melusina in Luxembourg-City
2013	One of the 5 laureates to receive the CNA grant for a research project "Haikyo"

Residencies

2018/10	Plovdiv 2019 Adata AiR; Plovdiv, Bulgaria
2016/10	Nida Art Colony, Nida, Lithuania

Workshops

2017	Guest Lecturer	Vilnius Art Academy, Vilnius
2017	3D capture and digital sculpture	Estonian Academy of Arts, Tallinn
2016	Light Graffiti	Casino Forum d'art contemporain, Luxembourg
2016	3D capture and reproduction	Vilnius Art Academy, Vilnius
2015	Digital capture and transformation	Mudam, Luxembourg
2012	Reshaping	Casino Forum d'art contemporain, Luxembourg

Publications (selection)

02 / 2017	"Tracing Transitions" Luxembourg Pavilion	LUCA, Luxembourg Center for Architecture
11 / 2014	"I love you, oh say it with paving stones"	D' Lëtzebuurger Land, Luxembourg
09 / 2014	"Diagonale 45 - Retrospective 50 années"	Lions International Club, Esch-sur-Alzette
04 / 2013	"Im Reich der Mitte 2.0"	Regiofactum, Saarbrücken
03/ 2013	"You I Landscape"	CNA, Ministère de la culture, Carré Rotondes
08 / 2012	"What comes after the L" (Daniel Jacoby)	Mousse Publishing/Casino Lux
06 / 2012	"La liberté meurt chaque jour au bout d'une corde"	Musée de la résistance
12 / 2011	"Tracing Space"	Lions International Club, Esch-sur-Alzette
12 / 2010	"Gëlle Fraa - LUX->PVG" Postcard	self-published

Works in Public Collections

Administration des bâtiments publics
Ministry of Culture in Luxembourg
Collection of the City of Luxembourg
Luxembourg City History Museum
Collection of the City of Esch-sur-Alzette
Rotondes Luxembourg
Luxair group collection

La société évolue, la police grand-ducale également, au rythme de nouveaux impératifs en termes de sécurité, d'image et d'accueil. A ce titre, le récent renouvellement de l'identité visuelle de la police grand-ducale n'est pas anodin.

Il y a peu, le bâtiment administratif de la Police Grand-Ducale situé au Verlorenkos à Luxembourg a été rénové et agrandi. Il a aussi fait l'objet d'un assainissement énergétique.

L'aménagement de ce bâtiment, son actualisation aux normes, aux besoins et aux goûts du jour offrent l'occasion de réfléchir et de communiquer à propos de l'image de la police. Quel visage, au travers de ses bâtiments notamment, celle-ci veut-elle offrir aux citoyens, aux visiteurs et à son personnel ? Un aménagement comme image programmatique, travail d'introspection, outil d'expression interne et externe.

Que représente la police ? En des temps de turbulences politiques et sécuritaires, de changements déstabilisants aux issues incertaines, on l'idéalise volontiers en ces termes: humaine, bienveillante, proche et présente, discrète et efficace, réactive, vigilante et rassurante, moderne et attentive aux espoirs et aux craintes des citoyens.

J'envisage d'intervenir au niveau de l'esplanade à l'entrée du bâtiment, espace d'accueil et de premières impressions. Je souhaite revaloriser cet endroit de passage afin de le rendre significatif et vecteur d'un message multi-dimensionnel.

Formellement, il s'agit d'habiller chacun des huit bacs de végétation d'une fine structure polygonale bleue, de même qu'un petit pan de mur de la cour.

L'intervention se veut discrète et subtile, tout en arborant un aspect moderne. L'évolution et l'adaptation à de nouvelles circonstances peuvent se faire de façon réfléchie, calculée, sans à-coups, ni révolution. L'aspect sobre et net dénote d'une présence et d'une action sans démonstration ni ostentation.

L'aspect technologique évoque une démarche maîtrisée d'amélioration et de perfectionnement, mue par un souci d'adaptation rapide à un monde en changement permanent.

Le revêtement polygonal des bacs et du pan de mur représente un environnement numérisé, synthétisé, décrypté, comme appréhendé dans sa complexité et analysé objectivement pour les besoins de l'action. Il évoque également de façon abstraite le passage des véhicules d'intervention dans les rues, lorsque la lumière des gyrophares inonde l'espace public, se reflète et se fragmente. Des lumières sans sirènes, comme une intervention silencieuse et non perturbante.

L'habillage des bacs sera asymétrique. Les faces extérieures, visibles par les personnes arrivant au bâtiment, seront triangulées, les faces non visibles seront lisses, évoquant respectivement une facade forte, sereine et protectrice d'une part, et une réflexion, une organisation interne sobre et efficace d'autre part.

Anecdotiquement, la structure polygonale rappelle la sculpture Mélusina, que j'ai inaugurée l'an dernier dans le Grund. Cette similarité de style rattache la police « nouvelle » à la ville et ses habitants, son histoire, la mémoire du pays et son effervescence touristique. Les faces bleues légèrement scintillante dynamisent la cour d'accueil. Elles y ramènent de la vie et l'animent en minimisant l'aspect froid et aseptisé du béton.

Le bleu est l'une des couleurs emblématiques de la police grand-ducale, et le symbole d'une présence discrète et bienveillante. Le ton neutre évoque l'idéal d'impartialité de la police. Le positionnement des huit bacs évoqueront, une fois habillés de leur structure polygonale, une présence systématique, à l'image d'un ensemble d'actions coordonnées, permanentes et d'une rassurante objectivité. Les représentants forces de l'ordre, quelle que soit leur fonction précise, sont disposés rationnellement de sorte à assurer une proximité de chaque instant, attentifs à tous les espaces et à toutes les problématiques de la société, à la fois maillage et relais dans la société, partie intégrante de celle-ci et intégrée dans celle-ci.

Silent Presence

Public Art Project Police grande-ducale Verlorenkost

Silent Presence

site-specific intervention for the
"administration des bâtiments publics"

Eloxed aluminium
2018



Kunstraum am Schauplatz

04/05 - 08/06/2018

Exhibition views

Photos: Corinne Rusch



Kunstraum am Schauplatz

04/05 - 08/06/2018

Collaborative works by
Catherine Lorent and Serge Ecker



Catherine Lorent
Je maintiendrai
2018

sepia on paper, 30x40 cm

Catherine Lorent
Serge Ecker

Caryathon
11x11 cm h 26 cm
3D Print



" supporting the weight of the world, while it is crumbling .. "

Catherine Lorent
Serge Ecker
"Je maintiendrai"

ca 31 x 42 cm
2018

Edition of 3 pieces
Iron cast

Fonderie Massard, Kayl/ Luxembourg



Linking new technologies to traditional craftsmanship

The project Humpen was developed in order to save a fragment of Luxembourg's industrial past and to effectively link new technologies to traditional craftsmanship. For this purpose, Serge Ecker and Misch Feinen located and 3D scanned a disused slag pot to reproduce it as a limited miniature art object in collaboration with the Massard foundry in Kayl. In a procedure of documenting, processing and physically reproducing information, while following the question of how to transfer this specific part and fragment of Luxembourg's postindustrial landscape and to generate an art object, linking the past and the present.

Firstly, digital photography was used, both as a medium for documenting situations and as a capturing technique, for the threedimensional scanning of the selected object. After capture, the data was processed by various computer software applications; with a DIY approach to generate a digital prototype which was then 3D printed and given to the foundry to build a casting mould. The post-digital materialisation process of the structure and the transition from a real object to a digital model and extraction from the virtual to the real, following a highly experimental process through the joint-venture of artists and craftsmen, contribute to the spirit of the Humpen, presenting a practical, documentary approach towards aspects of steel production and the industrial past of Luxembourg.



Photo: Serge Ecker
2015

HUMPEN

Project in collaboration with Michel Feinen and Atelier Massard

Humpen
post-digital translation

12,5 x 10,5 x 12,5 cm
Cast Iron
2017

Serge Ecker & Misch Feinen



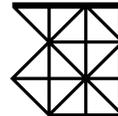
Capture



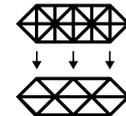
Analyse



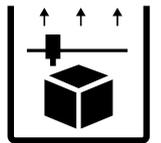
Mesh



Decimate



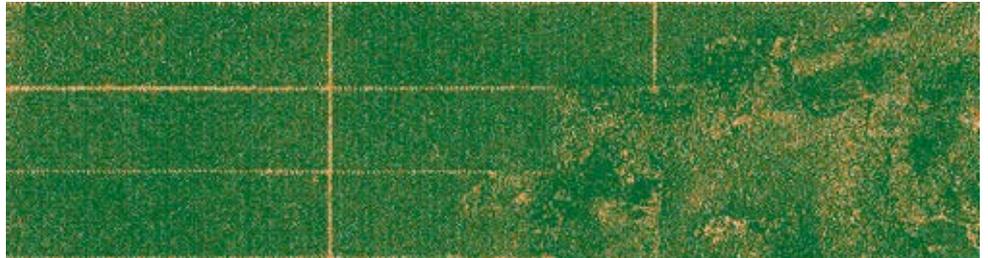
Print



Grille d'Ivoire - Ivory Grid
digital capture, machine knitting
9x 60 x 170 cm
2017



Installation "Grille d'Ivoire", la défiguration du paysage naturel par l'industrie de l'huile de palme, reproduite en tapis, par une machine de tricotage hackée.

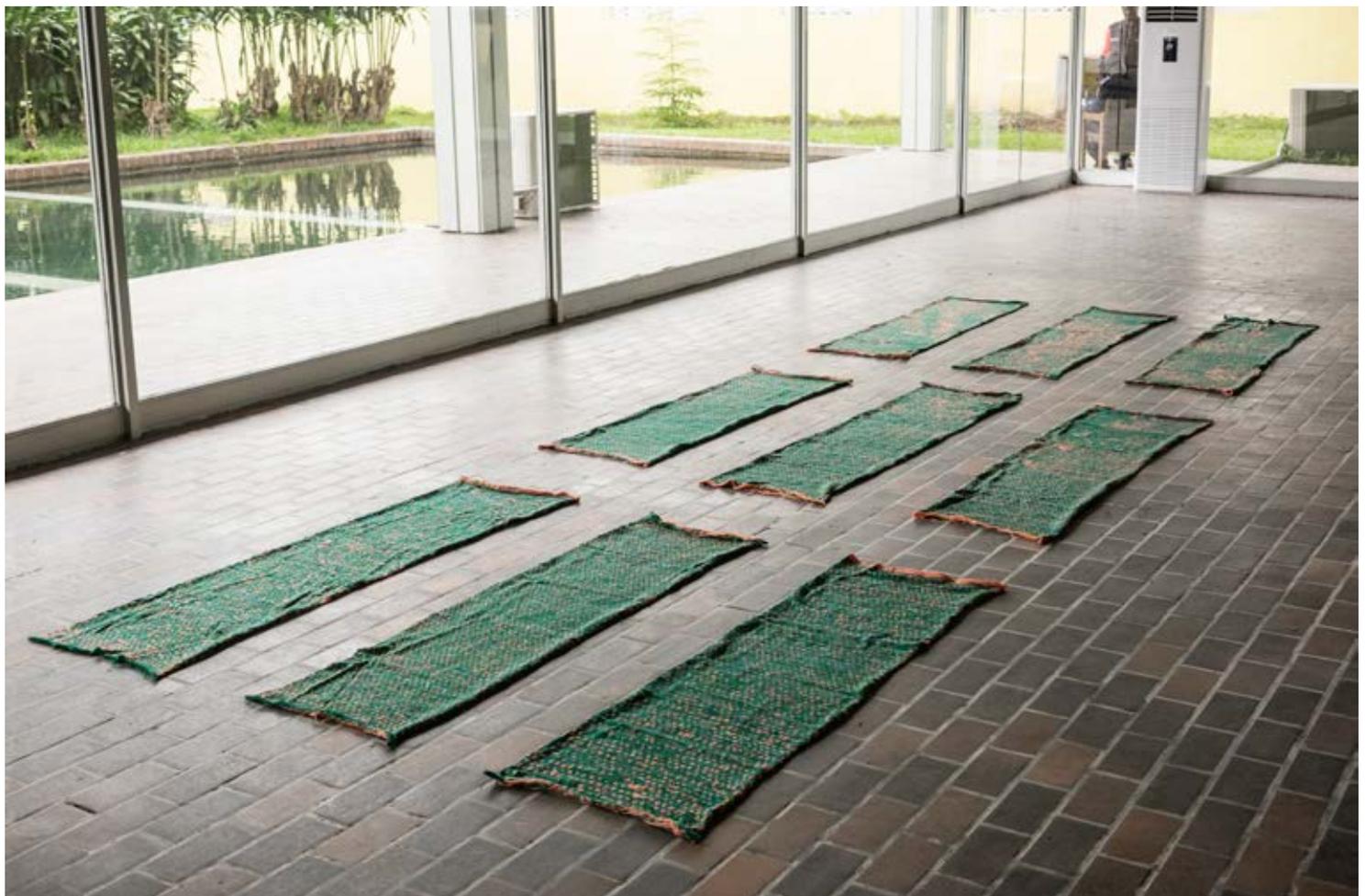


The installation "Ivory Grid" shows the disfigured natural landscape by the palm oil industry, reproduced as carpets by a hacked knitting machine.

21.07. - 30.07.2017
"8èmes Jeux de la francophonie"
Bibliothèque nationale, Abidjan, Côte d'Ivoire



Bronze medal for sculpture/Installation



Breaking through invisible structures βασανίζομαι & λάθος

Many words have appeared in the last 5-6 years on the walls of Athens and in the rest of Greece, considered as the birthplace of our modern society, democracy and philosophy. They show a state of alienation from the world we live in. Those words, which for non-Greek speakers are not immediately accessible, are not mere graffiti, they are acts of desperation and resistance while people and the system are drifting apart...

For me, the gesture of transforming the two graffiti «βασανίζομαι» (vasanizomai - "I suffer" active and passive "someone makes me suffer" at the same time) and «λάθος» (lathos - "error", written with a wrong letter "ο", the "ω" instead of an "ο"), these typically Greek symbols of the ongoing crisis, into neon lights is an important way of expressing a message that this crisis is not only a financial or a Greek one, neither one of the system, or limited to one area, but to show that we live in a «jetlagged society».

The continuous suffering and the series of errors are not confined to Greece but are a result of a European situation. Here we get a glimpse of what happens when the system fails or when you let it fail. If problems are always solved by spending money, what happens if there is no more money left? How far can you push it before people will not take it anymore? These expressions thus become traces of a situation and a process.

I practiced Greek calligraphy and learned how to «draw» the letters, until I was able to write the words, which then got transformed through a technological translation into these fragile constructs, as fragile as the ephemeral space or the society they come from. When the structure of the built environment disappears, the message vanishes as well.

My post-digital approach and process, transforming captured data into a different state, from the material through the digital translation to a re-production of the real, has been used here in a more personal way through the use of my handwriting.

For me this is a way to show an effective link between people, the street and the art space, of traces, of words into symbols, characteristic and poetic, still linked to the actual situation in Greece or the rest of Europe and the world.

«We are all Greeks and Europeans!»

λάθος & βασανίζομαι ...

Apprendre de la crise « grecque » ?

À propos des graffitis et des néon homonymes de Serge Ecker

Un mot a recouvert depuis six-sept ans les murs d'abord d'Athènes, puis de toutes les autres villes de la Grèce : βασανίζομαι (prononcer vassanizomé). Ce mot est un verbe, il veut dire que « je souffre ». Anonyme, dessiné de manière calligraphique – et toujours identique, ce mot n'est pas un graffiti comme les autres, il est devenu quelque chose de plus : une expression à la fois cynique et poétique de la situation du pays depuis 2008. Les premiers βασανίζομαι seraient donc apparus vers 2009 ; lorsque la crise a commencé à s'installer de manière de plus en plus stable en Grèce, lorsque l'« il y a de l'argent » de Giorgos Papandreou a été démenti et que le peuple grec a compris que quelque chose de grave était en train de se passer.

Serge Ecker transforme ce « je souffre » si grec, en néon pour une pièce de théâtre titrée Grexit produite au Luxembourg en janvier 2016. C'est une manière de dire que βασανίζομαι... n'est peut-être pas que grec. Dans le même élan, l'artiste luxembourgeois crée λάθος en 2017. L'on ignore si ce mot est peint par la même bande d'« écrivains invisibles », et en réalité cela importe peu. λάθος, le mot « erreur » écrit avec une faute d'orthographe (« ω » au lieu de « ο ») transmet un message essentiel, comme un slogan : il y a de graves erreurs qui se perpétuent et c'est pour cela que nous en sommes ici aujourd'hui.

Le geste de Serge Ecker de transformer ce « je souffre » si grec, (2016) ; puis (2017) cette « erreur » si humaine, si politique et si européenne en néons est une manière de porter son attention à la Grèce, mais de le faire sans préjugés. Cette transformation artistique des graffitis – éphémères, vandales, immatériels et surtout « underground » – en néons – fragiles, lumineux, élégants et insérés dans le monde de l'art – est à la fois un signe de respect et une prise de position. Ce passage est aussi l'un des traits caractéristiques du travail de Serge Ecker : conversion d'un médium à l'autre, traduction esthétique d'un langage à l'autre, passage du message de la peinture à celui de la lumière, et mise en lumière de l'instantané – du présent grec et européen – avant qu'il ne devienne mémoire. Les néons de Serge Ecker deviennent ainsi à la fois œuvres et hommages actifs. Un clin d'œil critique aux « erreurs » et un « je souffre » encore plus puissant car fondamentalement européen...

Sofia Eliza Bouratsis

Breaking through invisible structures

βασανίζομαι & λάθος

βασανίζομαι

150 x 50 cm
Neon tubes on acrylic glass
2016

λάθος

120 x 80 cm
Neon tubes on acrylic glass
2017

07.01.2016 - 08.01.2016
"GREXIT" (scenography)

13.05.2016 - 13.06.2016
"Zero hour"
Archeological Museum, Patras (GR)

29.04.2017 - 15.09.2017
"Breaking through invisible structures"
Technopolis, Athens (GR)



"GREXIT" (scenography)



Photo: Studio Kominis



Photo: Studio Kominis

"We are all in the gutter but some of us are looking at the sky."

Do clouds listen? It's the question that Serge Ecker is asking. "I chose to adopt an elevated point of view, like interrogating myself about borders, the transitory space and the in-between." In the first exhibition entirely dedicated to photography, he proposes "an unfiltered and un-transformed view on reality", by choosing drones and surveillance in conflict zones as a theme. "Today, people don't look at the sky for rain, but to prepare for the possibility of an imminent attack. Drones fly permanently, thus doubt and danger are omnipresent. Clouds become a protection for people."

He shot pictures of skies and in one of them, in Lithuania, loudspeakers can suggest the sound of an alarm, or the voice of indoctrination broadcasted by an invisible authority. In the *"threatening skies"*, birds precede the calm before the storm, as a shadow above glides through the sky as if an imminent danger is about to hit. On a beach, 200m from Russia, in the threshold controlled by two countries, he frames a virtual and absurd border delimitation/ installation, which he constructed out of wood. You can bypass it, traverse the no-man's land and walk into the "Zone"...

The absence in these wastelands, architecturally brutalized and in ruins, with a post-apocalyptic appearance is numbing. It is creating the texture and structure rendering the effect of time in constructed space. In the same vein as the water of an abandoned swimming pool reflects the sky with its clouds.

The installation *"Borderhopping"*, a fictive border made of razor wire, symbolizes the barrier that can be trespassed... The sky is at the same time the connection with the world, a fiction, an artefact in the multidimensional approach of Serge Ecker.

(Didier Damiani, art historian and critic)



Inertia of the real
C-print diasec
80 x 60 cm
2017



Is there a sound when no one listens?
C-print diasec
120 x 80 cm
2017



Roundabout approach
C-print diasec
80 x 60 cm
2017

C-print diasec
60 x 40 cm
2017

04.04.2017 - 28.04.2017
"Do clouds listen?"
Sofronis Arts, Luxembourg

in the framework of the
European Month of Photography EMOP 2017



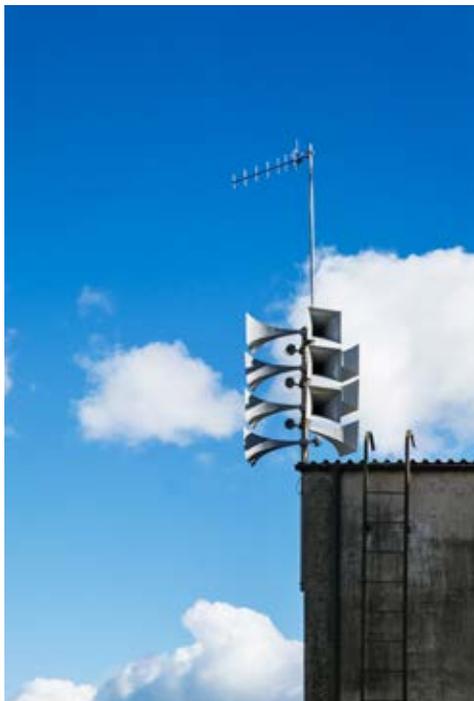
MQ9
Resin 3D print, metal, wire
60 x 60 x 80 cm
2017



Do clouds listen?
Lightbox, C-Print on Acrylic glass
60 x 90 cm
2017



Borderhopping
NATO razor wire, wood, digital knitting
100 x 600 x 100 cm
2017

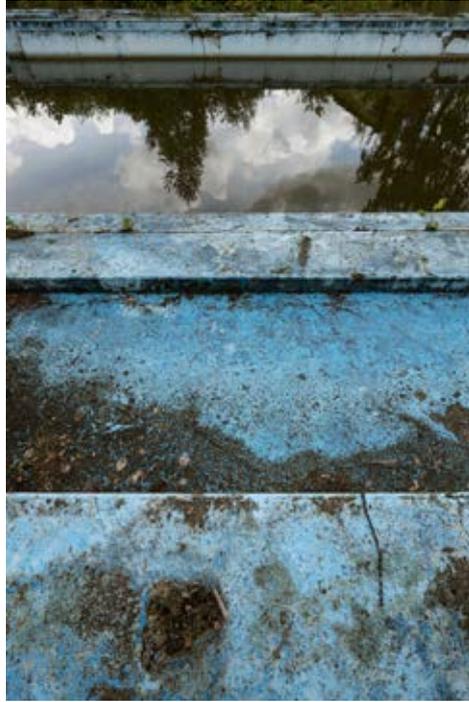


ERA

04.04.2017 - 28.04.2017
"Do clouds listen?"
Sofronis Arts, Luxembourg

31.03.2017 - 20.05.2017
"Eigenheim"
Krome Gallery, Luxembourg

in the framework of the
European Month of Photography EMOP 2017



ERA_01 & 02
2x 40x60 cm C-print on dibond
2016

ERA 3x 30x20 cm C print on dibond 2017





Earlier research and works were mostly based on urban landscapes or devastated areas or industrial ruins and abandoned locations, while in Nida Serge's work will focus on the natural landscape, its textures and the in-between, their capture, reconstruction and representation through new technologies and translation through the digital to the post-digital. The plan is to realize this capture work by walking and exploring the Curonian Spit, using photography as a starting point. Elements or fragments "scanned" through this digitalization can then be analyzed as traces to be re-constructed as translations of reality. (Keywords: textures, traces, moving coastlines, in-between, artificial borders / natural borders, camouflage).

I spent a month in October 2016 at the Nida Art Colony in Lithuania as a resident artist ► where the Russia/Lithuania-EU border is just a few meters from the studios. During my artist residency I explored this transitory space, the in-between, that made me think of the "Zone" in the Tarkovsky movie "Stalker". The picture of my installation that I built in the "no man's land" should question the structure and penetrability of borders in general.

Nida Art Colony

Forever died with yesterday (Artist Residency)

"Forever died with yesterday"

mixed media project
(photography, projections, wood and string..)

01.10.2016-31.10.2016
"Forever died with yesterday"
Nida Art Colony, Lithuania



"I don't know what's going on here in the absence of people,
but the moment someone shows up, everything comes into motion."



TRACING TRANSITIONS

Habitation, the shortage of living space, and the creation of socially sustainable housing are the critical issues of our times – the fronts where a battle is worthwhile. The exhibition “Tracing Transitions” documents the current situation in Luxembourg through a spatial installation. It serves as a kind of screen in order to present subjects concerning the creation of housing, the geographical ramifications of problems, and possible approaches to solutions. We will show new concepts, upcoming ideas, and projects which promote a change in this important debate. Layers of information are used to illustrate the current reality and to discuss the possibilities of influencing this reality in a favourable manner.

Its geographical location and economic development, the competitive housing and high-priced property market, population growth and demographic change make Luxembourg a complex and adversarial area of tension. The situation is characterized through unsustainable building developments, unused property resources, and dormitory suburbs at the border that generate a massive volume of traffic by commuting residents. “Tracing Transitions” tracks these phenomena in the sense of a modern urban “archaeology” in order to generate a spatial assemblage. In this way, the visitors to the exhibition will get in touch with the problem areas while the presentation of progressive approaches to the housing debate offers the possibility of a better future.

Tracing Transitions addresses current housing problems in the Grand Duchy of Luxembourg as well as aspects for a possible transformation of the situation in the future. Habitation, provision of residential property, and socially sustainable housing are essential issues of our time. Shelter is a fundamental human need and an internationally confirmed human right. In Luxembourg, the preconditions for satisfying this need have become more and more unstable.

As a small nation in the heart of Western Europe, Luxembourg is truly a land of specifics. Being a sovereign state, Luxembourg's location and policies have simultaneously generated a continuous yet porous border region with its neighbours Belgium, France and Germany. Luxembourg's niche strategies have enabled her to achieve international significance in a globalised world and considerable economic success bearing no relation to the size of the country. But Luxembourg's wealth, attractive job opportunities, and socio-economic policies also put pressure on the housing market. The mechanisms for the provision of housing are dominated by ownership and free market economy. These models are increasingly unable to satisfy the need of significant parts of the population for affordable and adequate housing. Many people turn in reaction to neighbouring regions in search of housing, constituting the phenomenon of the Grenzgänger – frontier commuters and highly mobile labourers. This situation entails a range of problems like the danger of real estate bubbles in these regions, unbalanced programming in urban areas, and excessive environmental pollution through traffic.

Its geography and economic development, the competitive and high-priced property market, population growth and demographic change have turned Luxembourg into a complex and adversarial area of tension. Tracing Transitions looks at interventions that aim to gradually diffuse the current situation. These interventions present alternatives: they are options for the realisation of housing solutions that stand in contrast to ownership or built-to-rent models; they offer different living configurations as answers to demographic changes; they question traditional and known housing types; and they make use of Luxembourg's biggest resource for the implementation of housing – vast former industrial areas, remnants of Luxembourg's past as an iron and coal nation. Tracing Transitions seeks indicators that signify a possible change in the production and social sustainability of housing. It is primarily a story about processes, events, and the consolidation of networks and not about full blown design solutions and neat buildings. Architecture becomes instead part of activism. And Tracing Transitions is part of architectural communication – to communicate the challenges in the production of conditions for realising the ‘good project’.

Welcome to Luxembourg

The shortage of affordable and adequate housing causes a large part of Luxembourg's working population to live across the border. The phenomenon of the Grenzgänger – frontier commuters and mobile labourers – adds to the specifics and challenges of Luxembourg and the Greater Region.

The Network Equation

The necessity for extensive commuting generates unbalanced programmed urban areas. Networks of dormitory suburbs emerge on one side of the border and office districts, deserted at night and on the weekends, on the other.

Front Yard Paradise

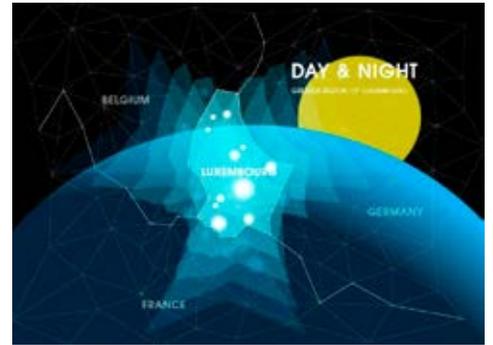
A large part of housing in Luxembourg consists of mono-typological structures like single-family homes and small-scale terraced houses. For many, this may be the perfect idea of what housing should be like. Are we ready to question traditional and known housing types?

Post-Industrial Wastelands

Luxembourg's metamorphosis has given rise to certain characterisations of its landscape. One of these phenomena is the emergence of post-industrial wastelands of different scales. Today, they constitute the biggest resource for the implementation of new housing.

Step-by-Step Utopia

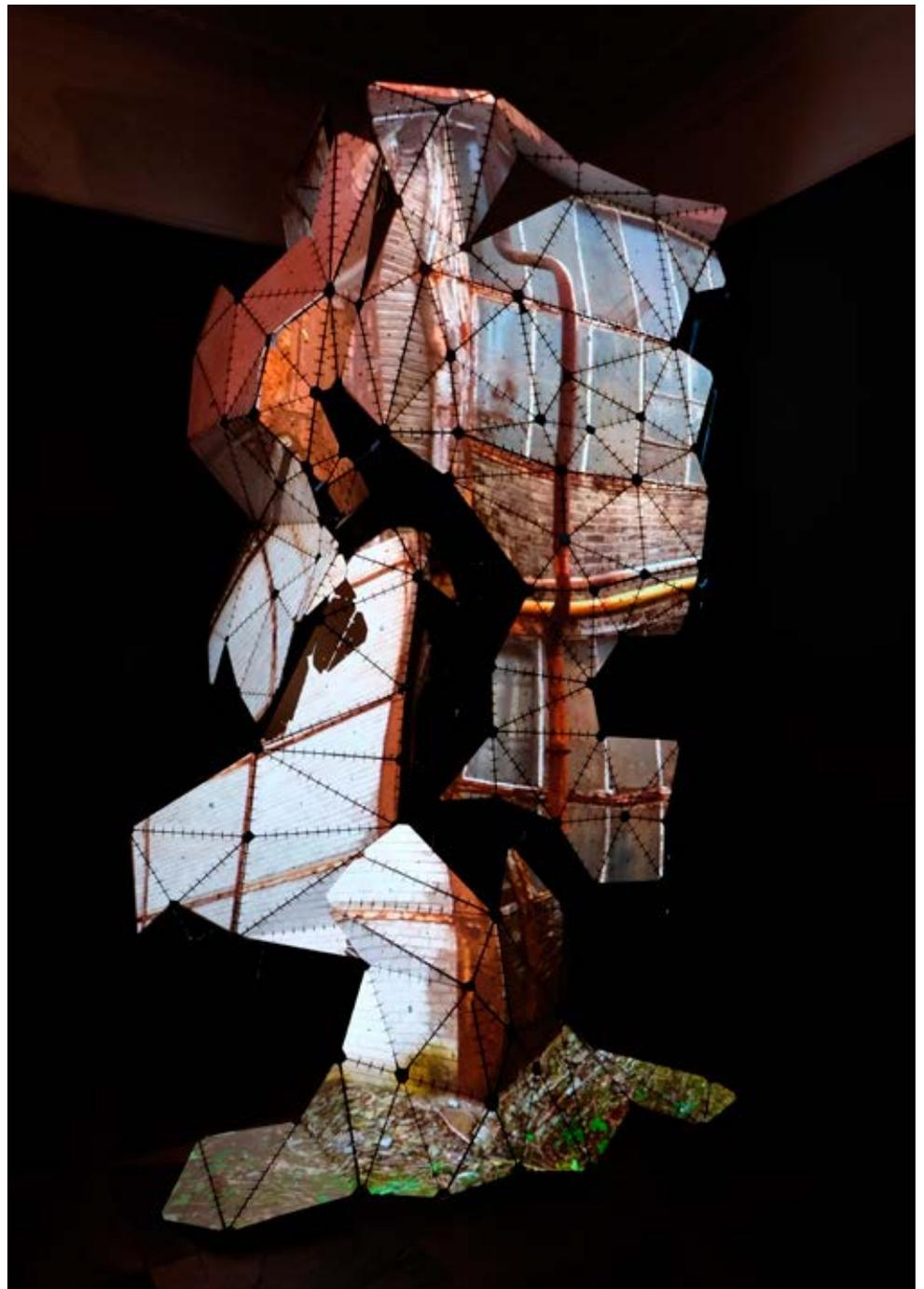
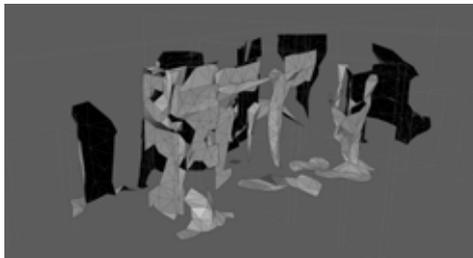
This is a tale of processes, events and consolidating structures, which will be able to drive the modification of the current system. Definite utopias are gradually formed by possible solutions.



Tracing Transitions

Claude Ballini
Serge Ecker
Daniel Grünkranz
Panajota Panotopoulou

28.05. - 28.11.2016
Architecture biennale 2016
Luxembourg Pavilion, Venice



Soft Borders

2015 (Photomontages d'orthophotos reportés sur tissus jacquard)

Il s'agit d'une série qui représente les cinq frontières du monde les « mieux gardées » et dont le franchissement est le plus désiré. Frontières controversées, fantasmées, surchargées de passages, de morts, de violences de disparitions: ce sont les frontières qu'essayent de traverser les êtres humains en quête d'une vie meilleure :

Mexique/États-Unis

Turquie/Syrie

Maroc/Espagne

Israël/Égypte

Hongrie/Serbie.

Les photographies sont des images satellite converties ensuite en tissages à travers un processus hautement technologique : par une machine à tricoter qui a été hackée par Victoria Pawlik (Electronic & Textile Institute, Berlin) et qui reproduit les images en quelques couleurs seulement.

Texte par Sofia Eliza Bouratsis

Inertia of the real

Soft Borders

Soft Borders

65 x 250 cm
knitted wool
2015

26.09. - 29.10.2015 "Inertia of the real" Galerie
Dominique Lang, Dudelange



Egypt - Israel

Turkey - Syria

USA - Mexico

Marocco - Spain

Hungary - Serbia



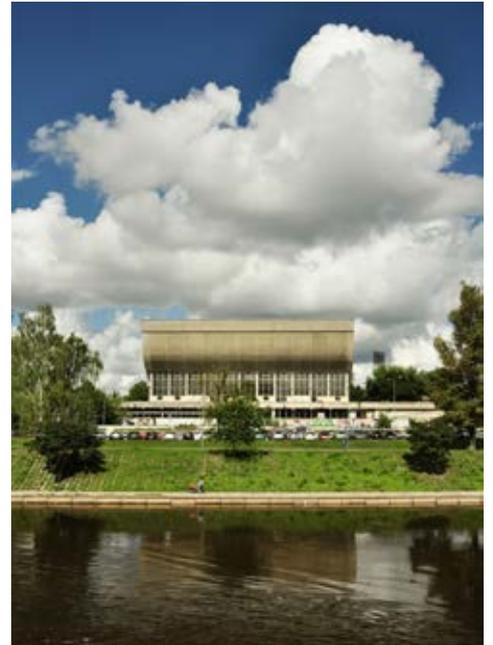
Concert and Sports Hall, Vilnius (Lt) 54°41'28"N 25°17'29"E

The Vilnius Concert and Sports Hall was built in order to extend the large sports complex around the Algirdas Sports Arena. This piece of architecture is the only one of its kind in Lithuania, with a clear ambition to join the brutalist international architectural movement. The architects were criticised for copying a similar building in Minsk. However, if we consider the worldwide trend for such arenas, it is obvious that they looked towards acclaimed Western examples for their inspiration. The City Construction Institute announced a tender for the Concert and Sports Hall as early as 1961. Three groups of architects participated, and Eduardas Chlomauskas' and Zigmantas Liandzbergis' concept, which came second, was chosen.

The Hall, with 6,000 seats, has an expressive and fluid silhouette. The upper part of the grandstand bends upwards, and the reinforced concrete ceiling, a construction stretching out and hanging on a reinforced concrete frame (the engineer H. Karvelis received an award for it), is unusual.

The facade and the interior are covered in dolomite tiles, a typical finish for the time. The foyer is decorated with a wooden panel fixed into the wall by the artist R. Kavaliauskas. The west wing of the vestibule contained a luxurious cafe and bar, decorated in brown leatherette and mirrors, according to the best design tradition of Soviet times. The building also contained a closed buffet-bar, for friends and guests of the Communist Party. All the most important sports events and concerts took place in the Sports Hall, and it also hosted the Second Convention of the Reform Movement of Lithuania.

<http://issuu.com/vilniusarchitectureguide/docs/vilniusarchitectureguide/1>



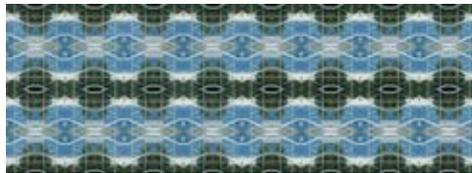
Inertia of the real

VNO_01 & VNO_02

VNO_01 VNO_02

65 x 180 cm
C-print on 100% silk
2015

Concert and Sports Hall, Vilnius (Lt)
54°41'28"N 25°17'29"E



VNO_01

VNO_02



Architecture is for humans by humans. Ruins, the remains of humanmade architecture/infrastructure. Ruins are defined and generated by absence of humans and function. My work aims to examine and explore the relationship between the hard and the soft by retranscribing/translating textures taken from deserted, lost locations abandoned buildings and nonplaces.

Depicting these locations after the closure/abandonment, they remain useless and become contemporary ruins. Absence of interaction and use, create layers of texture and while time passes, the quality of the structures evolve and gain "value" by getting "richer". These textures are thus not created by humans but through their absence, time and nature taking back formerly claimed space.

Location: Gunkanjima / Hashima Island, (Jp)

4.5km west of the Nagasaki peninsula, was the most populated place on earth due to the seabed coalmine operated by Mitsubishi Mining Company. It has been abandoned in 1974 after only 35 years of use after the Japanese government changed their energy policy and since then is left to decay. I consider this island as the perfect example for a nonplace since it has been used and inhabited for the pure use as a functional space for a modern society to satisfy its demands for energy during the industrialization of Japan. This is how a modern or supermodern city would probably look like after only 40 years of being unused and unmaintained. A place once home and workplace to a community with a peak population of 5259 people in 1959. Now, it lies in ruins, but not because of an earthquake nor a tsunami or a war, only because of a combination of modern society characteristics (political decisions, financial interest, company management, demand for resources and depopulation,...) By exploring this former society in a nutshell I was able to capture and thus conserve details and textures of a perfect nonplace that are reproduced to literally get people in contact with the possible future of the spaces they inhabit. Raising awareness of our surroundings and spaces should also help to protect and conserve such a valuable place like Gunkanjima to make it a monument of our modern society.



GKJ_02

32°37'45.2"N 129°44'21.1"E

70 x 150 cm
knitted wool
2015



GKJ_03

32°37'42.8"N 129°44'22.8"E

70 x 160 cm
knitted wool
2015



GKJ_01

32°37'44.5"N 129°44'19.2"E

70 x 150 cm
knitted wool
2015

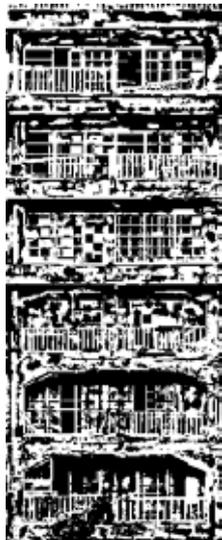
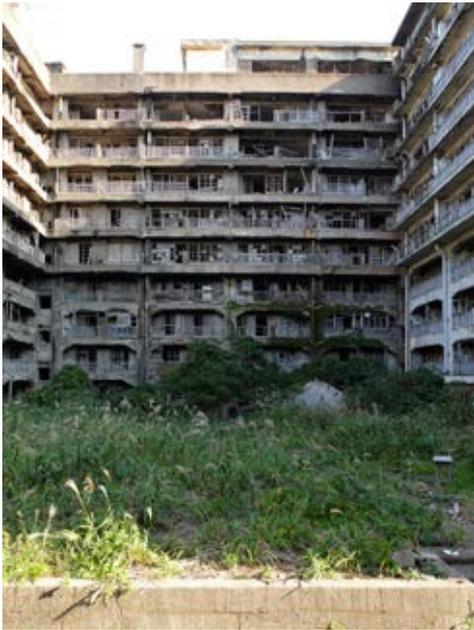
03/05 - 27/05/2015

D Welt vum Baam

Pavillon du Centenaire, Esch-sur-Alzette

Réalisé avec le soutien du

Centre national de l'audiovisuel (CNA), Luxembourg



Inertia of the real



We experience history.

What does it mean for us to be historical beings, not when we are engaged in something, when things move. Only when we rest, this waste of culture, being half taken by nature, at that point we get an intuition of what history means. Maybe this also accounts for the redemptive value of post catastrophic movies like I am legend and so on.



We see the devastated human environment, half empty factories, machines falling apart, half empty stores...

What we experience at this moment, the psychoanalytic term for this might have been inertia of the real. This mute presence beyond meaning.



What moments like confronting planes here at Mohave desert bring to us is maybe a change for an authentic passive experience. Maybe without this properly artistic moment of authentic passivity nothing new can emerge. Maybe something new only emerges through the failure, the suspension of proper functioning existing networks of our life world where we are. Maybe this is what we need more than ever today.

The pervert's guide to ideology. Consumerism and Waste - Based on a text by Walter Benjamin. The sequence was shot in the Mohave desert on an airplane boneyard.

Director Sophia Fiennes, Performer Slavoj Žižek P Guide Productions /Zeitgeist Films, 2012. DVD.



B52_disassembled
framed 3D print
22 x 30 cm h=4cm
2015

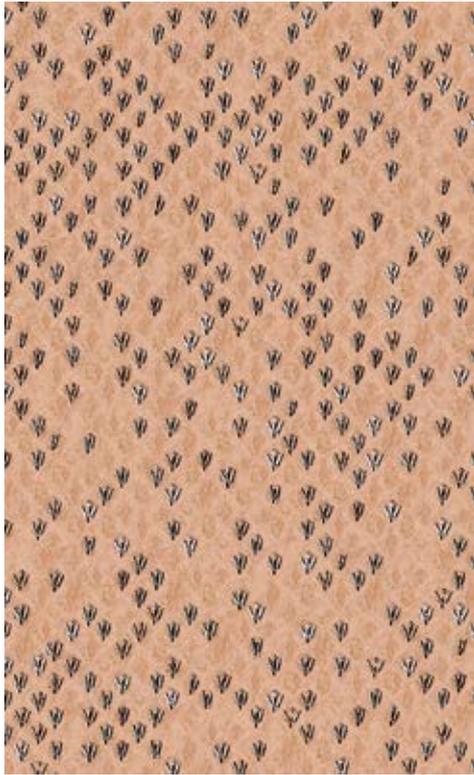
B52_displacment
framed 3D print
12 x 16 cm h=3cm
2015



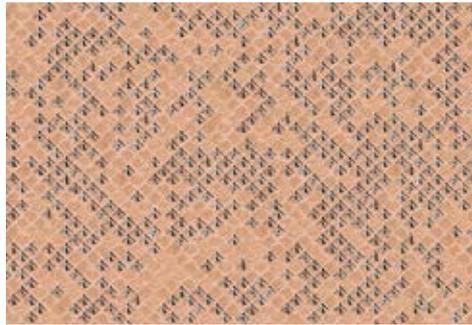
Inertia of the real

26.09. - 29.10.2015 "Inertia of the real" Galerie Dominique Lang, Dudelange

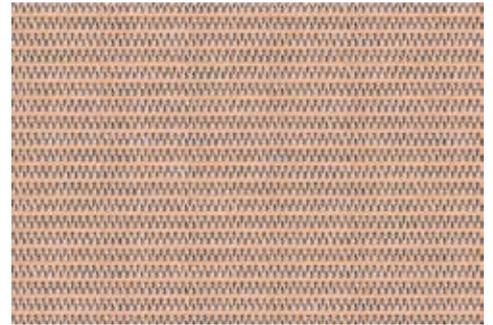
B52_01
vinyl paper
wallpaper print 600 x 350 m



B52_02
vinyl paper
wallpaper print 300 x 200 m



F04_01
vinyl paper
wallpaper print 300 x 200 m



Inertia of the real

Burkho for men

Burkho for men

190 x 65 x 35 cm
modified afghan burkha for men
2015

26.09. - 29.10.2015 "Inertia of the real" Galerie
Dominique Lang, Dudelange



LPD



LPD

12 x 12 x 1 cm
Colour 3D Print
2014



26.09. - 29.10.2015 "Inertia of the real" Galerie Dominique Lang, Dudelange

Front-ex

LPD

LPD

120 x 60 x 60 cm
Colour 3D Print (Serge Ecker),
HD-Videoloop (Thomas Hawranke),
MDF
2014

24/09/2014 - 12/10/2014
Diagonale 45 (Lions Club Esch),
Pavillon du Centenaire, Esch-sur-Alzette



Forget the names, let's talk about numbers

DE

Die Nachrichten der letzten Wochen haben nur verstärkt, was wir in den letzten Monaten und vergangenen Jahren gesehen haben: Die Frage der Migration ist nach wie vor aktuell, sei es im Mittelmeer oder im Südchinesischen Meer. Die Installation *Forget the names, let's talk about numbers* beschäftigt sich mit diesem Thema auf eine introvertierte und persönliche Art.

Unter einem Dach werden "Zeugen" mit Bildmaterial, das von lokalen Studentinnen und Studenten Liechtensteins gesammelt und ausgewählt wurde, mit dem konstanten Herabröpfeln von Salzwasser auf einen heissen Stein konfrontiert. Die Ablagerungen der 0,9% Kochsalzlösung, die normalerweise als Injektion verloren Körperflüssigkeiten und Salze ersetzt, markiert den Stein. Es entstehen Spuren wie sie auch von Menschen hinterlassen werden. Der Fokus auf den Rythmus und den Klang der Tropfen unter dem Schutz des Daches schaffen Raum zum Nachdenken.

EN

The news in recent weeks have only reinforced what we have seen in recent months and years: the question of migration is ever burning, be it in the Mediterranean or in the South Chinese Sea. The installation *Forget the names, let's talk about numbers* deals with this theme in an introspective and personal way, confronting the "witness" under a roof with visuals collected and selected by local students from Liechtenstein with the constant dripping of salt water onto a hot stone. The residue of the sodium chloride - that is normally used as an injection to replace lost bodily fluids and salt - marks the stone. Traces emerge, akin to the ones left by people. The Focus on the rhythm and sound of the evaporating drops under the protective shelter of the roof create a place for contemplation.



Forget the names, let's talk about numbers II

26.09. - 29.10.2015 "Inertia of the real" Galerie Dominique Lang, Dudelange



Photo: Emile Hengen



Photo: Frenz Besch

Forget the names, let's talk about numbers III

03.05. - 21.05.2017 "Uecht" Esch/Alzette

Where the grass is greener

Forget the names, let's talk about numbers

Forget the names, let's talk about numbers

240 x 240 x 350 cm
mixed media installation
2015

03.07. - 22.11.2015 "Where the grass is greener"
Kunstmuseum Liechtenstein, Vaduz

"with the support of the Fonds culturel national Luxembourg"



Photo: Sandra Maier

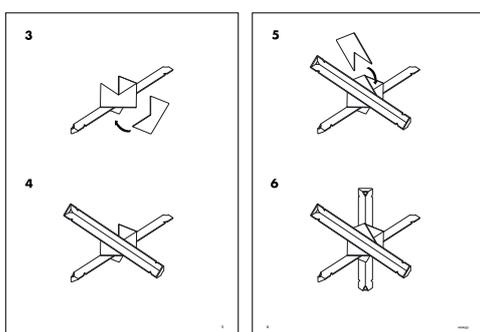
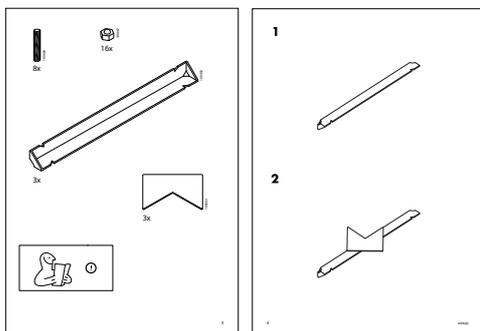
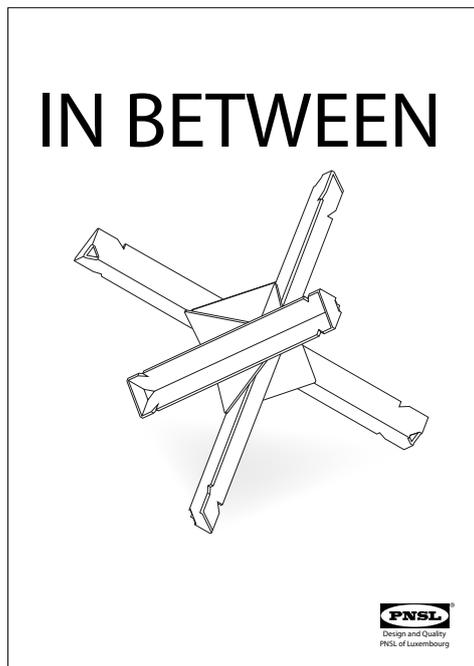


In_Between между

130 x 130 x 130 cm
Mirror finish Inox
2014

15/05/2014 - 29/06/2014
Angste Povera by the PNSL collective
Carré Rotondes, Luxembourg

26.09. - 29.10.2015 "Inertia of the real" Galerie
Dominique Lang, Dudelange



“Indeed, there is no »re«-presentation of the world inside the brain: the only pictorial or 3D version required is the real outside version. What is required, however, are methods for probing the outside world.”

O'Regan und Noë: A sensorimotor account of vision and visual consciousness, p.946

In May 2012 I visited to Japan for the ninth time; the second time after 3/11. During my stay, after visiting friends in Tokyo, we travelled to Hakozaki, a small town in the Iwate province. It too was hit hard by 3/11.

A sense of place in this urban wasteland is observed solely in the few remaining architectural structures. Foundation walls still remain, forming a patchwork indicating former land use. Most surprisingly, many typical fitted Japanese bathrooms still remain intact. These ruins are strong objects; resisting the destructive nature of water. They are also a reminder of human life. They once housed intimate spaces for cleansing, sanitation, relaxation and harmony of body and mind.

These bathroom wreckages are significant to the remaining non-identity of Hakozaki, now epitomising a non-place.

Ethnological term of Place

-a distinct anthropological place with a memory an identity, like a town center with its inhabitants and daily life

Ethnological term of Non-Place

-a transit space which got abstracted of it's identity and turned into something ephemere

Using the ethnological terms of place, I would like to capture and compare the traditional bathing cultures with the reminders (or remainings) of such a culture in Hakozaki. In this case water is the binding element between both place and non-place, in its creation and destruction of nature and its variable shapeless, adaptable, flexible force and nature and the traces that have been left.

I hope to index the reality of both place and non-place by capturing, adapting, combining, saving and reproducing. The techniques I plan to use for this exploratory research will include 2D capturing processes such as sketching, measuring, filming and photographing as well as 3d scanning, virtual modeling, renderings and 3D printing.

Gather/collect information, Analyze data (identity), Create new symbols (iconography)

Through computer manipulation of data, I hope to create new symbols with digitally traced origins. These symbols will be hybrids of reality mixing forms of perceived multi-dimensional space, in other words, a hyper-reality. By reproducing captured spaces through digital fabrication,

I would like to generate an “eversion of cyberspace” (William Gibson).

By this change of physical condition, a workflow form the virtual to the material will emerge.

Data to: object, projection, installation, performance, ...

From the real pictures and scans of existing locations and simulated virtual reality, a hybrid space will appear which will bare hybrid traces between the virtual and the real. The constant flows, calm zones and vortexes, like water; reality, virtual and reconstructed places create subjective “psychogeographical topographies” (Guy Debord 1958) of the captured places and non-places.

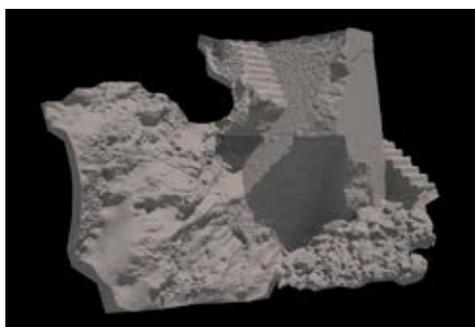
These physical mental imprints re-trace, re-produce and re-create spaces even though they have been captured as a non-places, and will become indexed and emblematic tracings of space.

“The world as an outside memory.” Ebda

TPW_Kirikizu

39°39'81.88" N 141°89'07.42" E

23 x 10 x 18 cm
3D Colour Print
2013



Trained in digital imaging and special effects, Serge Ecker focuses on how to represent reality through various technologies that he appropriates and combines to bring out new representations. Images of geolocation, space re-composition software, scanners and 3D printers are part of the arsenal of devices used by the artist.

Thus, he was interested in the houses devastated by the tsunami in Japan, both discovered on the ground himself and by finding images in the media as well as on Google Earth and Google Streetview. At first fascinated by the devastated areas, while there he also met residents in quest of reconstruction.

So human beings have come into consideration in the work of Ecker, who actually is not here to talk about his own feelings, but rather based on observation and analysis, shifts various parameters to transpose a more subjective reality.

The news in recent weeks has only strengthened what we have seen in recent months and past years: the question of migration is ever burning, be it in the Mediterranean or in the South China Sea. It was just by chance that Ecker found an aerial view of a Lampedusa boat cemetery online. Taking this issue head on, he created "LPD", shown at the Pavillon du Centenaire in Esch in 2014: a 3D print of this satellite image.

"Handle with care", created for the Kiosk, continues with this theme, while playing on a particular aspect of the exposition space: a glass container. Having discovered a spectacular piece of hardware--used by customs agents to scan the inside of lorries to search for illicit arms, drugs or... passengers--Ecker is not using the Kiosk as a showcase but well and truly for its value as a container, like one of those passing trucks.

Visitors therefore have the impression of witnessing the truck being inspected. Inside, the Kiosk is filled with moving boxes made for the occasion by prisoners. Up close, the containers reveal human forms: three illegal immigrants. The installation is lit up, so it can be seen at night.

France Clarinval



Par sa formation à l'image numérique et aux effets spéciaux, Serge Ecker se focalise sur la manière de représenter le réel à travers diverses technologies qu'il s'approprie et combine pour faire émerger de nouvelles représentations. Images de géolocalisation, logiciels de recomposition d'espaces, scanner et imprimantes 3D font partie de l'arsenal des dispositifs utilisés par l'artiste.

Ainsi, il s'est intéressé aux habitations dévastées par le tsunami du Japon, sur le terrain et par voie d'images trouvées dans les médias ainsi que sur Google Earth et Google Streetview. D'abord obnubilé par les lieux dévastés, il y a aussi rencontré les habitants en quête de reconstruction.

L'humain est alors entré en ligne de compte dans le travail de Serge Ecker qui, pour autant ne veut pas faire parler ses émotions, mais partir de l'observation et de l'analyse, faire bouger divers paramètres pour retranscrire un réel plus subjectif.

L'actualité des dernières semaines n'a fait que renforcer celles des derniers mois, voire des dernières années : la question des migrations est de plus en plus brûlante que ce soit en Méditerranée ou en mer de Chine. C'est par hasard que Serge Ecker a découvert sur internet une vue aérienne d'un cimetière de bateaux à Lampedusa. Prenant ce sujet à bras le corps, il a ainsi créé « LPD » montré au Pavillon du Centenaire à Esch en 2014 : une impression 3D de cette image satellite.

« Handle with care » qu'il réalise pour le Kiosk poursuit cette thématique, tout en jouant sur l'aspect particulier de l'espace d'exposition : un container vitré. Ayant découvert l'équipement spectaculaire dont les douanes se sont dotées pour scanner l'intérieur des camions et y déceler ainsi d'éventuelles armes, drogues ou... passagers clandestins, Serge Ecker n'utilise pas le Kiosk comme une vitrine mais bel et bien pour sa valeur de container, comme celui d'un camion.

Le visiteur, comme le passant, a donc l'impression de voir un camion scanné. À l'intérieur, le Kiosk est rempli de caisses de déménagement, fabriquées pour l'occasion par des prisonniers. De près, le container laisse apparaître des formes humaines, comme quatre immigrés clandestins. Le dispositif est éclairé pour être également visible de nuit.

France Clarinval

Aica Kiosk

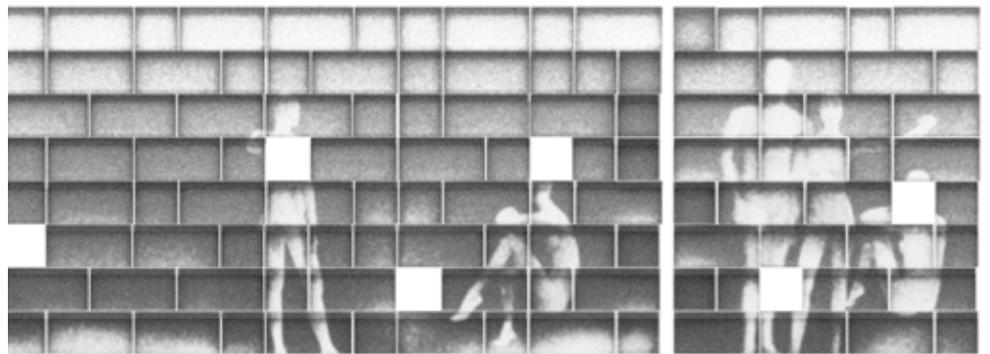
Handle with care

Handle with care

245 x 650 x 280 cm
mixed media installation
2015

05/06 - 30/08/2015 Aica Kiosk, Luxembourg

"with the support of the Fonds culturel national Luxembourg"



Melusina

Intention

Mélusine est une figure de légende européenne, souvent décrite comme une fée avec un corps de femme et une queue de serpent ou de poisson, ressemblant à une sirène. Ce mythe existe depuis le moyen âge, dans divers contextes culturels et dans différentes régions. Elle s'est transformée au cours des derniers siècles à partir d'un démon en figure ancestrale. Elle a adapté en final l'aspect de la bien-aimée romantique. Semblable aux caractéristiques personnels, l'histoire de Mélusine a changé à travers le temps et les époques, la légende se propageant de bouche à oreille, ainsi ajoutant ou laissant de côté des détails pendant le récit. Certaines parties ont même changé complètement ou existent dans différentes versions comme le détail de la queue de poisson ou de serpent et avec ou sans ailes de chauve-souris.

Mon travail se base sur un scan tridimensionnel d'une femme réelle. A l'aide de technologies digitales, elle a été déconstruite pendant le scan en un grand nombre de fragments et surfaces. Par la suite, elle a été digitalement recomposée et la trace de la femme d'origine a subi des changements liés au paramètres utilisés. Par cette abstraction digitale et à l'aide d'outils informatiques de sculpture et de modélisation digitale, nous obtiendrons un modèle polygonal „low-poly“. Le parcours de différents stades et itérations de maille ont créé une figure que nous pourrions aussi trouver dans des jeux vidéo. C'est une représentation contemporaine d'histoire „interactive“ de Mélusine.

Cette sculpture sera placée au bout d'un banc au bord de la rivière de l'Alzette. Le spectateur est invité à s'asseoir à côté de Mélusine, pour contempler en sa compagnie le paysage et se reposer au bord du fleuve. (SE2013)



Melusina

(1st prize - winning project)

Melusina

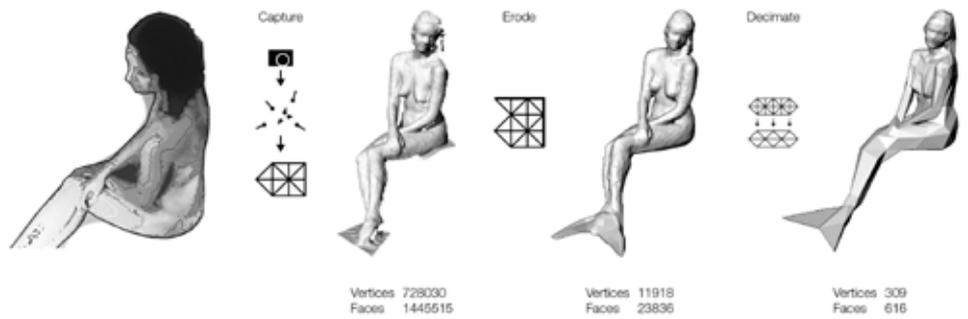
49°36'39.20" N 06°08'09.40 "E

150 x 70 x 150 cm

Pirogranit, Concrete
2015

31/01/2014 - 25/02/2014

Vote Melusina
Musée d'histoire de la ville de Luxembourg
Luxembourg



In the collection of the Museum of Luxembourg City



re-space/re-visit

It involves putting forms and structures into relief. The architectonic elements are reworked in the manner of sculptures. Photography, images from Google Streetview and orthogonal aerial shots serve as a base for the idea development. These reworkings are carried out using digital production techniques: photos and screenshots are "sculpted" using 3D modelling software, before being printed on 3D printers.

Intentions:

re-space/re-visit is based on an idea developed in the course of my involvement in urbanistic, architectural and artistic projects: starting out with a photo or a two-dimensional screenshot, this is then reworked using multi-disciplinary representation and (re) production methods and techniques.

re-space/re-visit explores these processes in a more in-depth approach, blending malleable subjective memory, virtual and factual reality, (Google Streetview, Google Earth) and media (television, Internet).

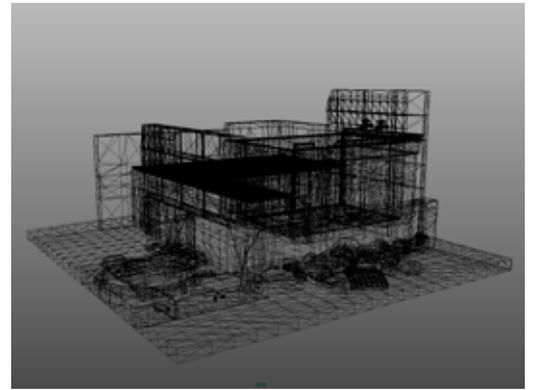
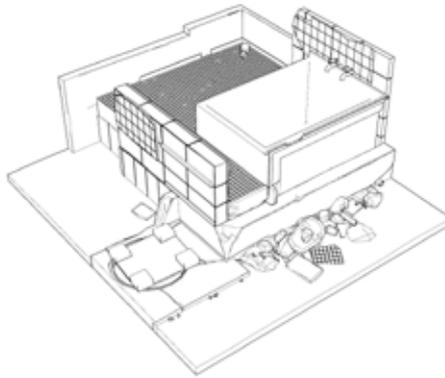
The two-dimensional representation of a "reality" undergoes a process of 3D modelling via which, places, traces and landscapes come to occupy a new, completely virtual space. The interpretation of space and relief that 3D geometry allows is of course subjective, which means that it deforms reality, even though it strives meticulously to reproduce a memory to render it credible. Hence, this manipulation leads us to the help of digital production techniques, I make a physical reproduction of the 3D model. My fascination with spatial reproduction serves as the backbone of *re-space/re-visit*.

All data is either reworked by a way of computer simulations, or treated with digital and /or analog tools, side by side with real objects, so as to create a multiple and multidimensional space made up of virtual, artificial and real realities. Indeed, henceforth, one can speak of hyper-reality.

HKZ_Ofuro

39°19'19.09" N 141°54'59.88" E

20 x 20 x 10 cm
3D Print
2012



re-space/re-visit

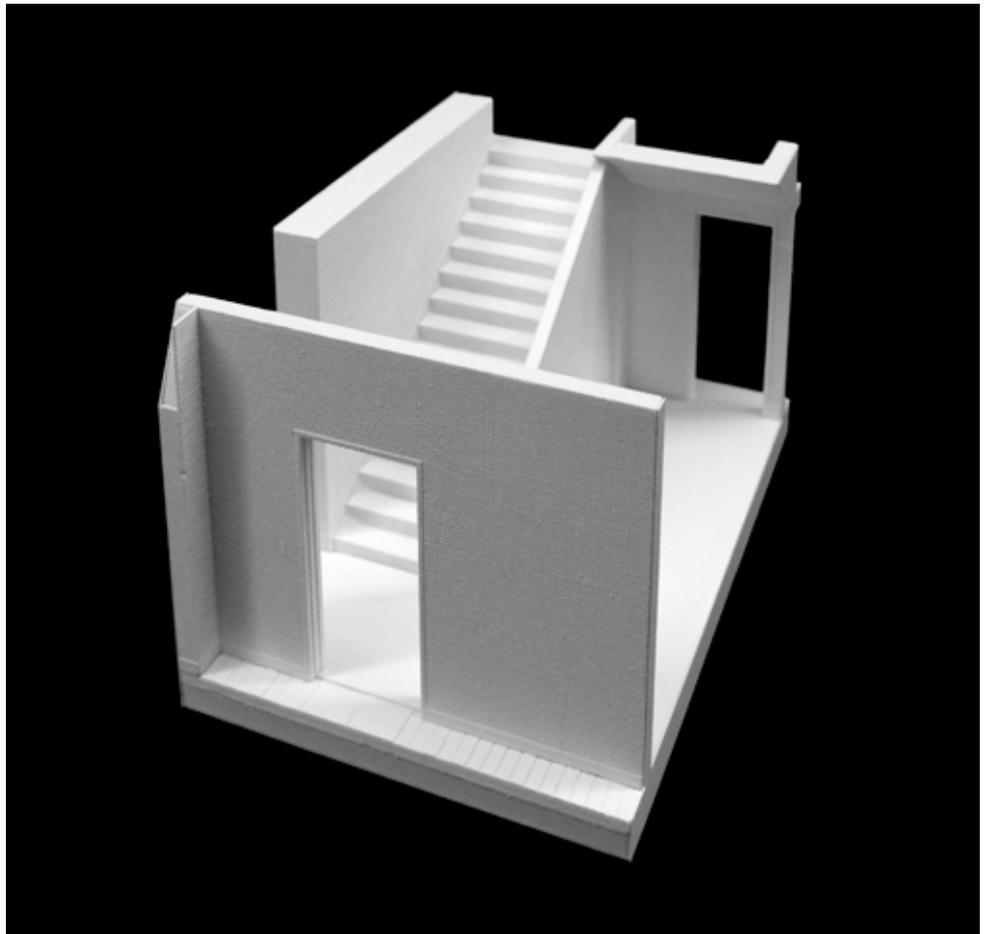
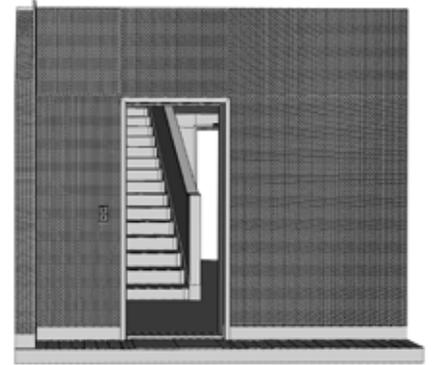
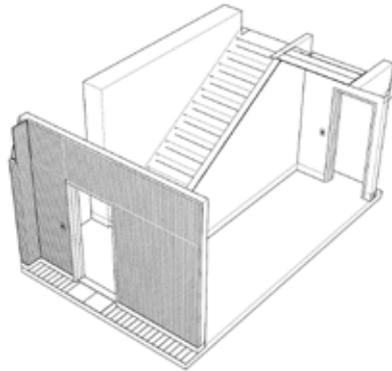
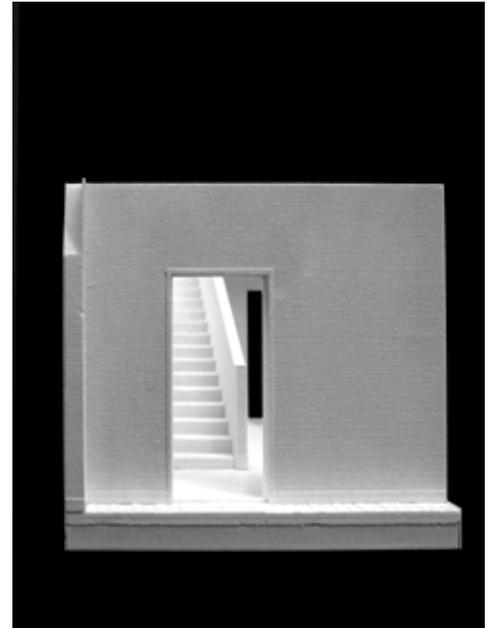
HKZ_Gakko

HKZ_Gakko

39°19'15.59" N 141°54'55.79" E

15,5 x 24 x 14 cm
3D Print
2013

14.03.2013 - 28.04.2013
YOU | LANDSCAPE
Carré Rotondes
Luxembourg



SDJ_Kūkō

38°08'28.40" N 140°55'13.95 E

15 x 10 x 2 cm
3D Colour Print
2012

14.03.2013 - 28.04.2013
YOU | LANDSCAPE
Carré Rotondes
Luxembourg



Original Photo (source Internet: Kyodo News/Associated Press)



re-space/re-visit



12.02.2014 - 15.02.2014 3D Printshow Arts
Metropolitan Pavilion, New York

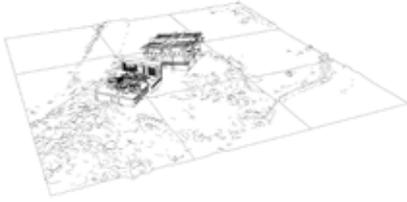


14.03.2013 - 28.04.2013
YOU | LANDSCAPE
Carré Rotondes
Luxembourg

THN_Ojigi

39°19'36.55" N 141°54'05.91" E

60 x 60 x 12 cm
3D Colour Print
2013



HAM-STR - Intention

EN

Serge Ecker grasps this exhibition as an opportunity to develop his newest work which deals with the "centre Hamilius" and the Annexes of the Bourglinster castle. The underground space of the "centre Hamilius or Aldringer" is the transitory passage space in the city of Luxembourg. Who has not used this underground labyrinth as a connecting place without peeking into the Asian supermarket, checking the newspaper stand and continuing the journey to surface again by climbing one of the many ramps or staircases?

This location is our departing point for the in-progress shuttle and also the terminus for the exhibition and due to the closing and upcoming transformation of the place itself. It is creating a fictional link between the Annexes, the old stables of Bourglinster castle and the non-place of the "Aldringer" which both entered the collective memory.

Here is a space that is a non-place! We recognize the location through signs of the past, traces which guide us to this disappearing place.

"Architectural elements have been manipulated and re-worked like sculptures. Photographs, digital images serve as documentation and starting point for the development of the ideas and to materialise these sculptures."

Through digitalisation and the derivation of these evidences, the work emerges. This lost place, will only be able to continue existing in our memories, through photographs videos and, in this case, HAM-STR creates a physical souvenir of this location.

Serge Ecker's projects represent the materialisation of our internal world, a recall that is created through experiencing the place.

The result, a virtual "fictional" space feeding on the quality of the captures, supports and 3D prints, which render the work almost real, through their extreme precision.

This reality can lead to confusion, traces of these lost places are readable, but the global perception stays unrecognised. This lack of orientation is intentional by the author, as he manipulates and blends our subjective memory with the help of artificial elements.

Fascinated by spatial re-production and archiving, Serge Ecker creates these "multiple and multidimensional spaces made up of virtual, artificial and existing realities. Indeed, henceforth, one can speak of hyper-reality."

FR

Serge Ecker saisit cette exposition pour son nouveau travail autour de centre Aldringen et les Annexes du Château de Bourglinster. Le souterrain du Centre Aldringen ou Émile Hamilus est un endroit de passage incontestable de la ville haute du Luxembourg. Qui n'est pas passé par son souterrain en jetant un coup d'oeil dans le magasin asiatique et continué son chemin pour ressortir de ce labyrinthe.

Lieu du départ de la navette in-progress, cette place est notre point de départ de l'exposition, mais aussi le terminus de cette place qui fera bientôt peau neuve. C'est en créant un lien fictif avec les Annexes de Bourglinster, anciennes étables du château, que Serge Ecker s'est inspiré pour son projet qui est, ici, présenté sous forme d'une impression 3D. Deux lieux ancrés historiquement dans la mémoire collective d'une nation.

Voilà un espace qui est un non-lieu ! On reconnaît l'endroit aux indices du passé, une trace qui nous guide dans un lieu disparu. « Les éléments architectoniques sont retravaillés à la manière de sculptures. La photographie, les clichés [...] sont la base pour le développement d'idées. » C'est à travers la digitalisation et le détournement de ces indices que l'oeuvre se crée. Ce lieu disparu, il nous reste que notre mémoire, des photographies, des vidéos ou encore, ici, avec HAM-STR le souvenir physique de ce lieu revit.

Les projets de Serge Ecker représentent la matérialisation de notre monde intérieure, mémoire à créer au fil de l'expérience de ces lieux. Le résultat, un espace virtuel « fictif » sa qualité des captures, supports et des impressions 3D sont des techniques extrêmement précises qui rendent l'oeuvre finale presque réelle. Cette réalité peut dès lors mener à confusion, les indices de ces lieux disparus sont repérables, mais la conception globale nous est méconnue. Cette confusion est cherchée par l'auteur, il manipule notre mémoire subjective à travers des éléments artificiels.

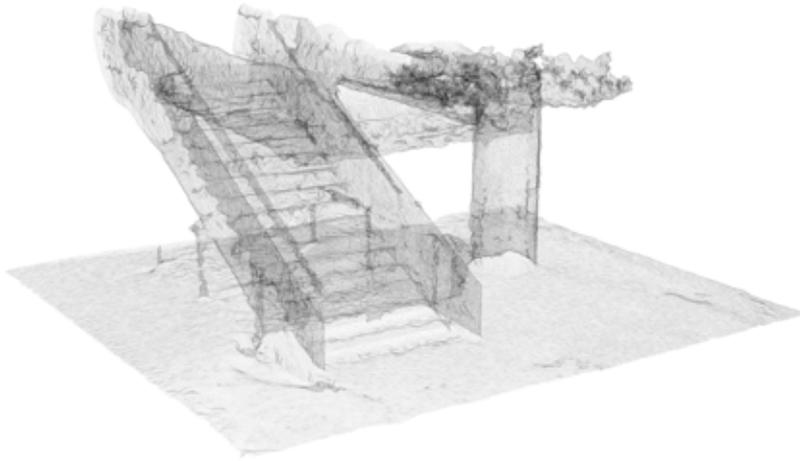
Fasciné par la reproduction spatiale, Serge Ecker crée des « espaces multiples et multidimensionnels faits de réalités virtuelles, artificielles et réelles. On peut dès lors parler d'hyper-réalité. »

HAM-STR

49°36'39.70" N 06°07'35.90" E

23 x 20 x 12 cm
3D Colour Print
2014

25/04/2014 - 18/05/2014
In Progress
Annexes, Bourglinster



Objectif - Lëtzebuenger Land

ILY (I love you! oh say it with paving stones!)

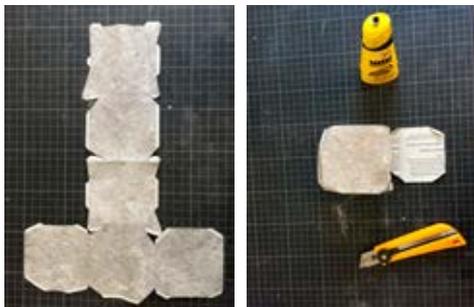
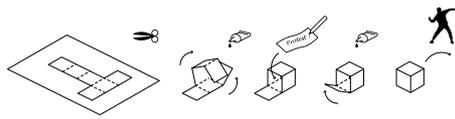
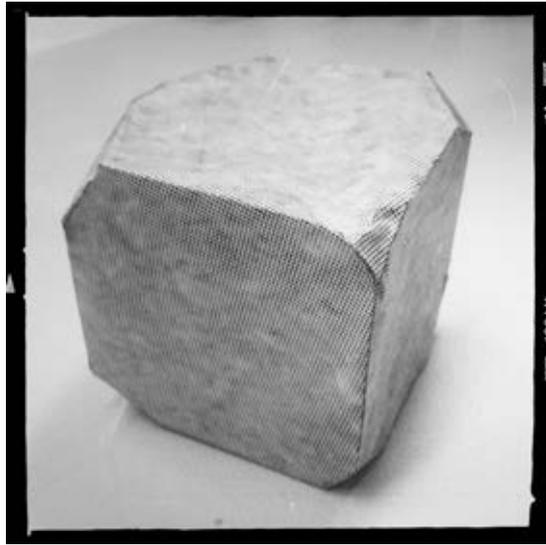
ILY

360 x 520 cm

Print

2014

07/11/2014 d'Lëtzebuenger Land
(weekly newspaper)



Ma 間 is a Japanese word which can be roughly translated as "gap", "space", "pause" or "the space between two structural parts." The spatial concept is experienced progressively through intervals of spatial designation. In Japanese, ma, the word for space, suggests interval. It is best described as a consciousness of place, not in the sense of an enclosed three-dimensional entity, but rather the simultaneous awareness of form and non-form deriving from an intensification of vision.

Ma is not something that is created by compositional elements; it is the thing that takes place in the imagination of the human who experiences these elements. Therefore ma can be defined as experiential place understood with emphasis on interval.

(source: "Negative Space - Ma." Wikipedia: The Free Encyclopedia. Wikimedia Foundation, Inc.,

1 March 2013. Web. 15 April 2013. <http://en.wikipedia.org/wiki/Ma_%28negative_space%29>)

White Inside

Ma 間

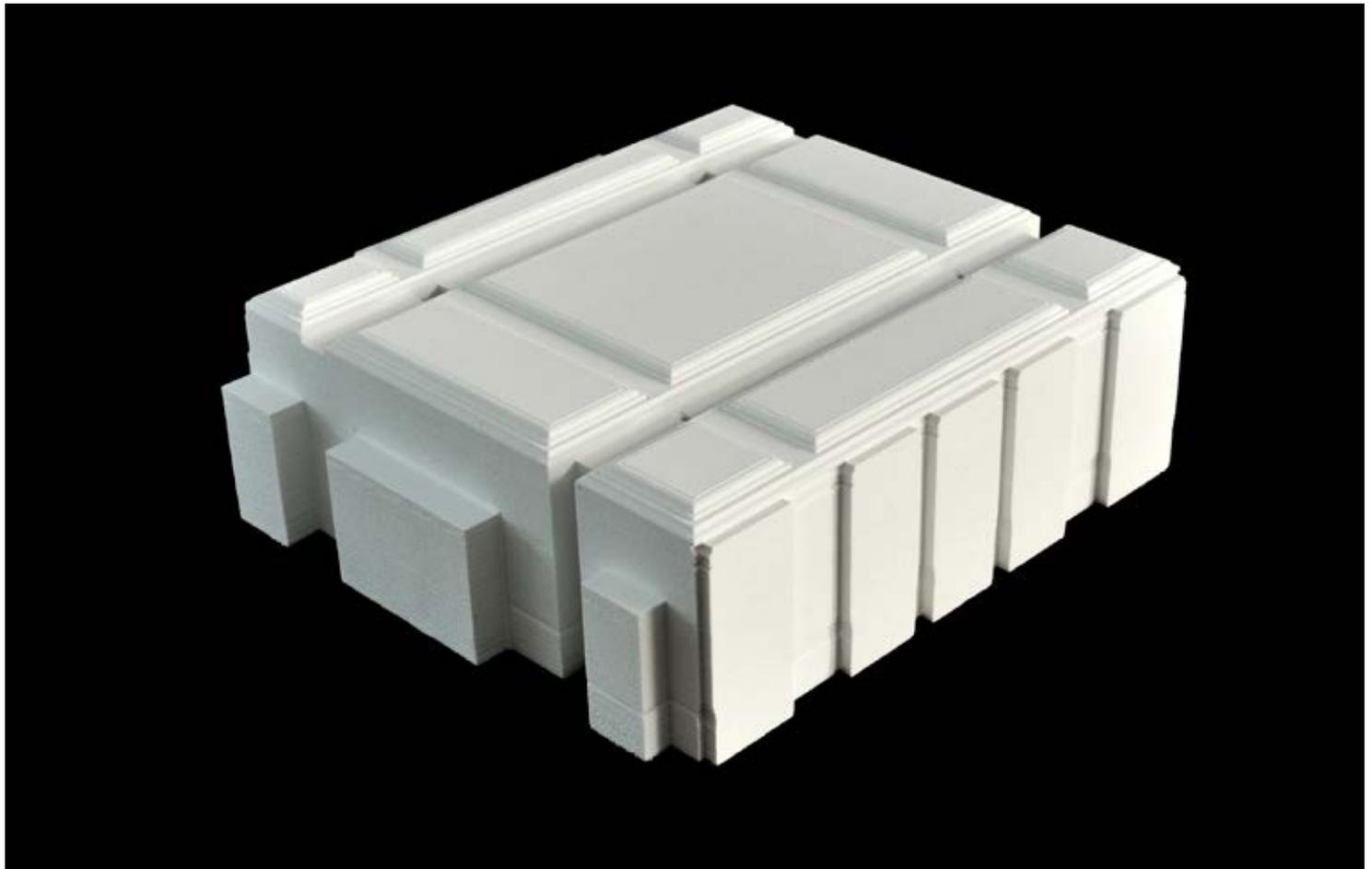
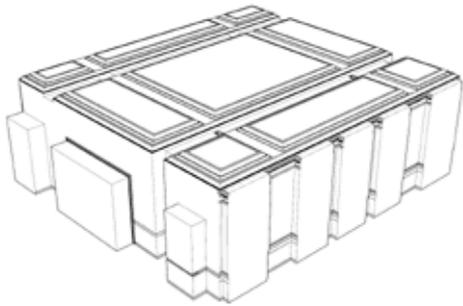
Ma 間

23 x 20 x 7,5 cm
3D Print
2013

03/05/2013 - 05/05/2013
WHITE INSIDE #1
Casino Forum d'art contemporain
Luxembourg



間





Luxembeach
Digital panorama photomontage on Alu-Dibond 140 x 90 cm 2013

In the collection of the Museum of the City of Luxembourg



Salon CAL 2013 - Carré Rotondes, Luxembourg



Paradise Lost
Digital panorama photomontage on Alu-Dibond 150 x 90 cm 2013

In the collection of the Ministry of Culture, Luxembourg



LUX-PVG
Digital panorama photomontage on Alu-Dibond 200 x 60 cm 2010

In the collection of the Rotondes, Luxembourg

Between two eternities of darkness

Between two eternities of darkness

1200 x 160 cm

Digital photomontage

C-print on textile, LED lightwall, Aluminium frame
2017



Luxair Group Collection

On permanent display at the Luxair Group canteen.



Annexe I
Texte de Sofia Eliza Bouratsis sur l'exposition
Inertia of the real (2015)

À propos de l'exposition *Inertia of the Real*
de Serge Ecker

Commissaire d'exposition Danielle Igniti

Centre d'art – Ville de Dudelange
Dominique Lang
26.09.2015 - 29.10.2015

Inspiration : la violence du monde et l'authentique expérience de passivité

« We experience history [...].

We see the devastated human environment, half empty factories,

Machines falling apart, half empty stores [...].

What we experience at this moment, the psychoanalytic term for this might have been *inertia of the real*. This mute presence, beyond meaning [...].

Maybe without this properly artistic moment of authentic passivity nothing new can emerge »¹.

La première exposition monographique de Serge Ecker est inspirée de ces mots de Slavoj Žižek dans le film *The Pervert's Guide to Ideology. Consumerism and Waste*. Le philosophe psychanalyste slovaque critique en effet les habitudes consummatrices de la société capitaliste. Habitudes dans lesquelles il comprend évidemment tout le mode de vie à l'occidentale : de la mode du bien-être, au bonheur « à trouver », jusqu'aux plaisirs et satisfactions achetées – qui ensuite deviennent déchets. Il explique que, vivant dans la société capitaliste, les êtres humains deviennent des sujets – presque objets – de plaisirs superflus, aveuglés qu'ils sont par des conceptions idéologiques du monde. Idéologies qui reproduisent constamment et inconsciemment des travestissements ou des distorsions du réel – mais dont il est tout de même possible de se défaire. Ces « habitudes » destructrices, capables de désamorcer toute dimension critique de l'esprit, produisent ce qu'il nomme *un état d'inertie* : une authentique expérience de passivité. Or, ce que suggère l'intellectuel est que cette inertie – qu'il qualifie d'artistique – est peut-être la seule condition préalable à la naissance de quelque chose de nouveau ; car l'urgence, souligne-t-il, est de réfléchir avant d'agir, de se poser, presque passivement, de manière à pouvoir adopter une vision réellement critique des questions fondamentales concernant l'état actuel du monde.

Principe d'inertie et idéologie

La proposition critique de Slavoj Žižek constitue l'un des éléments ayant inspiré l'artiste pour cette exposition, un approfondissement rapide de cette expression « l'inertie du réel » en parallèle avec la notion d'idéologie devient alors nécessaire.

Concernant l'inertie. En physique, l'inertie d'un corps, référence galiléenne (également formulée par Descartes) est sa tendance à conserver sa vitesse ; c'est-à-dire qu'en l'absence d'influence extérieure, tout corps ponctuel perdure dans un mouvement rectiligne uniforme. L'inertie est aussi appelée principe d'inertie, ou loi d'inertie, et, depuis Newton, première loi de Newton. L'inertie, en physique, consiste donc en ce qu'« un point libre de toute liaison mécanique et ne subissant aucune action conserve indéfiniment la même vitesse en grandeur et en direction (y compris le cas où cette vitesse est nulle, c'est-à-dire, où le corps est au repos) »².

En psychanalyse maintenant. Selon Freud le principe d'inertie fait partie des éléments fondamentaux du fonctionnement psychique qui est régi par trois principes « qui pourraient s'appeler : "originaire", ou "basal" ; processus primaire et processus secondaire ; à l'intérieur desquels exerceraient leur conflictualité deux principes antagonistes, respectivement : le principe d'inertie et le principe de constance (pour le processus "originaire"), le principe de plaisir et le principe de Nirvâna (pour le processus primaire), et le principe de réalité et la pulsion de mort (pour le processus secondaire) »³. Ceci dit, le principe d'inertie (formulé pour la première fois en 1985) se comprend mieux dans la pensée de Freud lorsque le psychanalyste souligne le caractère conservateur des pulsions : « Une pulsion serait une pensée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur que cet être vivant a dû abandonner sous l'influence perturbatrice de forces extérieures ; elle serait une sorte d'élasticité organique ou, si l'on veut, l'expression de l'inertie dans la vie organique »⁴. Le principe d'inertie – qui vise un fonctionnement paisible, qui demande à se tenir au repos et à l'abri des stimuli – serait-il donc lié à la pulsion de mort – qui rend compte d'une violence, « d'une compulsion de répétition annihilante car visant le désinvestissement jusqu'à la destruction de telle ou telle représentation ou de tel ou de tel éprouvé »⁵ – en tant que tendance à décharger toute excitation au niveau zéro ? Quoi qu'il en soit c'est en raison de l'influence « perturbatrice » du monde extérieur que la pulsionnalité finit par prendre en compte ce qui est autre

1 Extrait de *The pervert's guide to ideology. Consumerism and Waste*, un film de Sophie Fiennes, avec Slavoj Žižek – P Guide Productions/Zeitgeist Films, 2012, DVD. Ce que dit ici Žižek est basé sur un texte de Walter Benjamin qui dit que « Nous sommes des êtres historiques ». Séquence filmée dans le désert Mohave dans un cimetière d'avions.

2 André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1951.

3 Lina Balestrière, *Freud et la question des origines*, Bruxelles, Éditions de Boeck Université (3^{ème} édition), 2008, p. 86.

4 Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 67.

5 Lina Balestrière, *Freud et la question des origines*, op. cit., p. 91.

(apport maternel, monde extérieur, différence sexuelle, etc.) ; car sans influence extérieure elle s'exprimerait en un éternel retour du même (voire même de l'état anorganique). Le principe d'inertie chez Freud, si proche soit-il de la pulsion de mort, est, pourrait-on donc dire, une aimantation exercée par l'angoisse de l'Autre.

Cette angoisse de l'Autre, cette douleur du réel, l'être humain a naturellement tendance à l'éviter. Or, le propos de Serge Ecker dans *Inertia of the Real ne consiste ni à éviter les douleurs du monde*, ni à les interpréter pour leur donner un sens autre. Au contraire : il s'agit ici de mettre en évidence (dans d'autres contextes que celui de la physique ou de la psychanalyse) les effets, sources (financières, politiques et sociales) de cet état d'inertie, de choc, de violence puis de latence. Son travail, éminemment politique et engagé pour les droits de l'Homme, consiste notamment à capturer le réel à travers la photographie et à ensuite à retravailler la photographie, à la traduire en d'autres termes matériels (impressions 3D, tissages, impressions sur soies).

Le mot *traduction* est ici fondamental car il s'agit précisément de cela : du passage d'un langage à l'autre et d'une dimension à une multidimensionnalité. C'est une manière de garder certains éléments, de doter un fait observé d'une certaine abstraction, d'aplatir une image, pour ensuite lui rendre une matérialité nouvelle – autre.

Dans le rapport au réel intervient ensuite le rôle de l'idéologie. L'évocation humoristique, cynique et toujours critique des caractéristiques fondamentales de l'idéologie ⁶ traverse en effet constamment le travail de Serge Ecker :

- L'idéologie tout d'abord comme polémique qui s'oppose à d'autres idéologies ; le discours offensif – politique, philosophique, esthétique, religieux, financier, journalistique, etc. – contre des conceptions divergentes du monde, de la société, de l'homme.

- L'idéologie ensuite comme *fausse conscience qui travestit ou occulte le réel par de fausses associations (par exemple entre la perfection de l'image du corps et la consommation marchande) ou de fausses dissociations (par exemple entre les conditions de vie harassantes et la « cité idéale » construite pour les travailleurs).*

- L'idéologie ensuite comme *illusion*, comme fuite en avant utopique. Les cas de figure sont nombreux et vont de la « cité parfaite » (EPCOT par exemple ⁷) à l'homme parfait recréé en technologies 3D et qui ne tomberait pas malade, serait immortel et n'aurait plus de problèmes de mémoire ou d'affects. Dans le travail de Serge Ecker, l'attention portée à l'illusion concerne notamment les œuvres architecturales, les visions de la vie en société, des mondes, bâtiments, villes, symboles du pouvoir, construits et ensuite abandonnés car ...inutiles, inefficaces, vieilliss.

Passer par le virtuel pour revenir à l'objet réel

« C'est le langage qui doit s'adapter aux faits et non l'inverse.

Tenter d'accommoder l'interprétation d'un phénomène avec un langage déjà formé et rempli d'a priori ne peut mener qu'à des conclusions fausses sur la nature des choses ».

Ludwig Wittgenstein

Serge Ecker mobilise ainsi le langage technologique contemporain pour exprimer à sa manière, critique, parfois humoristique, parfois cynique, parfois graphique, les faits – de violence, de souffrance, et d'injustice. En d'autres termes les paradoxes de notre époque : des ruines des sociétés contemporaines, au plus grand cimetière d'avions du monde, en passant par la crise des réfugiés (à propos de laquelle il a eu comme une vision, un an avant son explosion), à la dureté des frontières entre les pays, ou entre les deux sexes. Comme s'il créait une archive de situations et de lieux perdus, oubliés, une collection de ruines du contemporain.

Il y a donc d'abord localisation et capture des lieux ou des faits : cela constitue le point de départ de tout projet – capter la réalité, l'enregistrer presque objectivement (à la manière d'un chercheur), la « prendre » et la digitaliser. Le processus choisi par l'artiste consiste ensuite en une édition et une recomposition du matériel à travers diverses *techniques de passage* technologiquement extrêmement pointues (logiciels de recomposition d'espaces, images de géolocalisation, imprimantes 3D) : de la photographie – comme preuve en deux dimensions – il transite ainsi à l'objet imprimé en 3 dimensions ou tissé à travers des processus très particuliers.

Reconstruire l'objet réel en trois dimensions après l'avoir aplati, redonner une matérialité nouvelle aux images ; ce travail de reproduction spatiale en de nouveaux termes mais à partir d'informations et d'éléments « objectifs » (les simulations informatiques ou le traitement de données avec des outils aussi bien analogiques que digitaux), peut rappeler le labeur du philosophe qui, à l'aide de concepts (d'outils de pensée) essaye de saisir le réel et de le comprendre. C'est pourquoi la position de l'artiste-chercheur, qui sans tabou, ne se dit pas exactement artiste mais aussi chercheur – de méthodes pour exprimer le réel – apparaît si juste.

⁶ Voir à ce sujet Louis-Vincent Thomas, « Les fonctions de l'idéologie », *Présentation*, n° 27/28 (« Quel penser ? Arguments, inventions, transgressions »), sous la direction de Sofia Eliza Bouratsis, printemps 2011.

⁷ Passionné d'urbanisme et de nouvelles technologies Walt Disney avait imaginé à la fin des années 1950 la cité du futur : EPCOT (Experimental Prototype Community of Tomorrow). EPCOT, cité inspirée de l'urbanisme utopique et futuriste, était notamment supposée contrôler son climat grâce à un dôme gigantesque. Lire aussi à ce sujet l'article de Robert Misrahi, « La ville et la pensée utopique », *Présentation*, n° 16/17 (« Villes »), hiver 2003-2004.

B52 - F4 (2015).

Il s'agit d'un photomontage digital converti en papier peint et d'une série de modèles d'avions digitalement recréés. Ce que l'on voit ce sont surtout les avions Nuclear Bombers qui ont été utilisés par les États-Unis pendant la guerre du Vietnam, il s'agit du plus grand cimetière d'avions du monde. Serge Ecker a d'abord capturé l'espace (300 screen shots sur Google Maps), capture à travers le monde virtuel du monde réel, qu'il a ensuite retravaillé. Paysage infini de « déchets » qui ont couté, tué et contribué à écrire l'histoire de l'humanité.

LPD, 2014, impression 3D.

C'est une vidéo et à ses côtés des impressions 3D : le tout réalisé à partir de captures Google Street View. Ce que l'on voit ce sont les bateaux qui s'entassent à Lampedusa en Italie. L'artiste a en effet virtuellement visité le site encore très difficile d'accès (dans le monde réel), car là, dans ce paysage dévasté et qui a l'air abandonné, gît un autre cimetière, celui des bateaux des *boat people, réfugiés et migrants*, qui arrivent par milliers depuis l'Afrique en Europe et qui meurent (par milliers également) dans la méditerranée. Résultat particulièrement dérangeant et intéressant : la « pixellisation tridimensionnelle » de l'impression (le rendu de la poudre de plâtre artificielle et colorée qui est imprimée) rappelle également qu'il s'agit ici de zones cachées, dissimulées même (notamment par Google).

Forget the Names, Let's Talk About Numbers II⁸, 2015.

Cette œuvre est également un hommage aux dizaines de milliers de disparitions et de morts anonymes, des destins oubliés des réfugiés et migrants sur leur chemin vers l'Union européenne. Une tente faite d'une couverture de survie (l'abri d'urgence) est suspendue au plafond et un sac de perfusion qui contient de l'eau salée (celle de la mer méditerranée) pend en son sein. Le sac goutte sur une pierre brûlante (rouge, luxembourgeoise). En raison de la chaleur extrême de la pierre, chaque goutte qui tombe s'évapore immédiatement, et l'on entend cette évaporation ardente dans tout l'espace d'exposition. Or, la pierre sur laquelle brûlent les gouttes « anonymes » est issue de « notre terre » luxembourgeoise.

Cynisme et engagement : cette goutte qui brûle et disparaît n'est qu'un chiffre, ce n'est qu'une « goutte d'eau dans l'océan », son l'existence est sans conséquence. Or, sans les milliards de gouttes insignifiantes, il n'y aurait pas d'océan. Ce témoignage, qui invite à la contemplation – accompagné par ce qui ressemble à des minutes de silence non-demandées qui ici deviennent son et voix – laisse des marques d'eau salée sur la pierre : c'est une trace artistique de ce qui a lieu et que l'on ne peut ni nier, ni oublier.

Soft Borders, 2015 (Photomontages d'orthophotos reportés sur tissus jacquard)

Il s'agit d'une série qui représente les cinq frontières du monde les « mieux gardées » et dont le franchissement est le plus désiré. Frontières controversées, fantasmées, surchargées de passages, de morts, de violences de disparitions : ce sont les frontières qu'essayent de traverser les êtres humains en quête d'une vie meilleure :

- Mexique/États-Unis
- Turquie/Syrie
- Maroc/Espagne
- Israël/Égypte
- Hongrie/Bosnie-Herzégovine.

Les photographies sont des images satellite converties ensuite en tissages à travers un processus hautement technologique : par une machine à tricoter qui a été hackée par Victoria Pawlik (Electronic & Textile Institute, Berlin) et qui reproduit les images en quelques couleurs seulement.

Série Inertia of the Real, 2015 (photographies reportées sur tissus jacquard ou sur pure soie).

L'architecture, œuvre et création humaine est toujours vecteur d'une vision du monde et de la vie. Serge Ecker, pour cette série, choisit les ratés, les échecs, les abandons de constructions humaines – comme *restes précieux d'une vision échouée*. Exemples :

- une piscine abandonnée à Esch-sur-Alzette au Luxembourg
- la tour Hadir Tower à Differdange au Luxembourg : « Den Tuerm » datait des années 60 et appartenait à Arcelor Mittal qui l'a démolie en Février 2015. Elle constituait un « landmark » dans le paysage de Differdange, un témoin de son histoire récente (la ville a environ une centaine d'années et la tour a fêté en 2014 ses 50 ans). Vidée pendant les années 1990 de son activité par Arbed (qui avait fusionné avec Hadir en 1967), elle était occupée depuis plusieurs années par le Ceps/Instead, désormais installé à Belval, puis laissée à l'état d'abandon. Une mobilisation sans succès a eu lieu pour son « sauvetage ».
- Gunkanjima, l'île désormais déserte de Hashima au Japon. Construite par la compagnie minière Mitsubishi pour ses travailleurs, elle était le lieu le plus densément peuplé de la Terre jusqu'en 1974, lorsqu'elle a été abandonnée seulement trente-cinq ans après sa construction. L'artiste considère cette île comme un exemple parfait de « non-lieu » contemporain : elle a été construite et habitée uniquement pour des raisons fonctionnelles. Celles-ci une fois accomplies, le lieu de vie a tout simplement et brutalement été abandonné. Des familles y ont vécu (5259 personnes en 1959) mais pour des raisons financières, politiques et de gestion de ressources elle a « tout simplement » été dépeuplée.

Burkho, 2015. Burkha afghane adaptée pour homme.

Ici Serge Ecker joue : il a commandé la Burkha afghane sur un site spécialisé (kabylon.shop.de) et est intervenu sur le design de la robe en lui ajoutant une braguette provocatrice.

⁸ L'œuvre a également été créée et exposée du 03 juillet au 22 novembre 2015 lors de l'exposition *Where the grass is greener* au Kunstmuseum Liechtenstein, à Vaduz.

In_Between iã æäó, 130 x 130 x 130 cm, Mirror finish Inox, 2014

Cette sculpture « polémique » est aussi un acte d'humour critique : une version bling-bling des antichars de guerre, une transposition d'un matériel de guerre en matériel d'art, en boule de discothèque, éclatante de brillance. Objet à l'esthétique design qui, comme le dit l'artiste « pourrait servir à protéger les luxembourgeois. Mais de... quoi ? ».

Roppongi Hills Mori Tower 六本木ヒルズ森タワー 35°39'38"N 139°43'45"E

Puis il y a cette photographie, partie d'une série. Cette photographie n'est pas retouchée, elle a tout simplement été prise du haut d'une tour au Japon, un jour pluvieux. Et la pluie qui coule sur la fenêtre de la grande tour donne sa texture à l'image. Ici, de manière particulièrement équilibrée, le passage d'une matérialité à l'autre, caractéristique du travail de Serge Ecker, se fait naturellement – ou presque, car la pollution qui joue aussi son rôle, disons « esthétique », et gris. Il y a en effet juste la réaction de la nature (les gouttes encore) sur les œuvres humaines (la ville). Or, le jeu de lumière, de dégradations et de dégoulinement de l'image qui se met en place est particulièrement inquiétant et poétique. Peut-être parce qu'ici l'abstraction est spontanée, naturellement précise. Les couleurs fluorescentes éclatent dans le gris profond alors que la menaçante pollution vient couvrir la ville. C'est beau.

Inertie créatrice et critique : ouverture

Il y a souvent dans l'art contemporain un écart entre ce que l'artiste veut dire et ce que dit son œuvre. Or ici, tel n'est pas le cas : les passages, traductions, transitions d'une technique à l'autre, d'une méthode de capture du réel à l'autre et d'une technique de reproduction extrêmement technologique au tissage – autrement-dit la matérialité que l'artiste donne à ses questionnements et à ses œuvres constitue le discours même de la critique qu'il porte à la société contemporaine. Il y a des entre-deux, entre-deux frontières, entre-deux états (le tout et le rien), entre deux conceptions du monde (l'être humain comme chiffre ou comme singularité, ipséité et subjectivité) : et ils apparaissent spontanément. Ces intervalles entre le vide et le plein, sont ce qui perce du travail de Serge Ecker : l'espace négatif, dévoilé, réinterprété, re-matérialisé. Et ce que l'artiste nous donne à voir est un espace multiple et multidimensionnel fait de réalités virtuelles, artificielles et réelles. On peut aussi évoquer une hyper-réalité.

Les dévoilements

L'inertie du réel telle qu'elle est développée par l'artiste-chercheur dans ce projet consiste *en effet à dévoiler*.

Ce que l'on jette.

L'absurdité de la production, les déchets du monde, sont ainsi à leur tour convertis en production : en décorum – le papier peint, les carrés de soie et tapisseries – toujours ambigus, et éminemment subversifs.

Les ruines contemporaines.

Il s'agit de plonger dans des non-lieux inversés : non pas surpeuplés, comme dans la théorie de Marc Augé⁹, mais au contraire, dépeuplés, abandonnés. Serge Ecker pointe ainsi ces détails provenant de ce qu'il appelle des « non-lieux parfaits ». En effet, ils n'ont pas été détruits par une guerre ou un tsunami, ou encore par l'éruption d'un volcan, ils ont *juste été abandonnés par la société contemporaine*.

Cette attention portée à des environnements humains détruits et dévastés pourrait être décrite comme un regard qui cherche une « architecture de la vérité » : car ce qui suit ce regard c'est la (re)création artistique d'un moment précis (et habituellement dissimulé) juste avant que ces lieux ne disparaissent (ou pas). Faits par et pour des humains, une fois non-habités ces bâtiments en ruines deviennent brutaux, hostiles et durs. Or selon le regard de l'artiste, avec le temps, ils gagnent en texture. Paradoxalement, les tissages qui en découlent produisent ensuite des soft buildings. Or, la démarche et le questionnement qui se trouvent à l'origine de ces créations sont tout sauf *soft*. Cette attention portée sur la présence silencieuse de ces lieux, sur ces histoires désormais anonymes et non-répertoriées, ce travail qui érige les ruines en monuments de la contemporanéité déjà abandonnés, pointe – à travers l'inerte – la trivialité de nos sociétés, ses déchets et ses restes, ce gaspillage de visions du monde, d'argent, d'espace et d'histoires.

Or, à travers la réinterprétation artistique, critique et technologique de l'espace, Serge Ecker, en choisissant cette sorte de fidélité à l'image d'« origine », à la matière première qui est non-pas travestie mais *traduite, propose une sorte d'archive* de l'abandon, du dissimulé, du dérangement, il s'agit en effet d'archives d'espaces fantasmés – parfois historiquement fondamentaux, parfois « insignifiants » ; mais quoi qu'il en soit : toujours honteux pour la nature humaine.

9 La théorie des « non-lieux » élaborée par l'anthropologue Marc Augé est ici approfondie. L'anthropologue s'intéresse notamment au fait que contrairement aux villages (le premier objet d'étude de l'anthropologie) nous avons aujourd'hui à faire à des lieux en lesquels il est impossible de lire des rapports sociaux et les hiérarchies, des lieux que nous ne pouvons nous approprier car le rapport que nous entretenons à eux est froid et stricte : il se limite à l'expérience de consommation ou de transit. Plus précisément, l'anthropologue s'intéresse à des lieux anonymes et solitaires (tels que les moyens de transport de masse, les grandes complexes hôteliers, les centres commerciaux, les aéroports, ainsi que les lieux d'accueil des réfugiés). Ce qui nous intéresse ici est le fait qu'il précise que ce qui pour quelqu'un est un « non-lieu » peut évidemment être le lieu de travail de quelqu'un d'autre, donc un « lieu », psychologiquement et socialement investi. Ce qui dans cette théorie est le plus enrichissant concernant le travail de Serge Ecker c'est bien cette dimensionnalité multiple dont peut revêtir un lieu en fonction du rapport que nous entretenons à celui-ci, en fonction du vécu. Marc Augé, Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Éditions du Seuil, « La librairie du XX^e siècle », 1992.

Dans le travail de Serge Ecker, l'architecture comme œuvre humaine est en effet toujours opposée à la catastrophe (humanitaire) comme œuvre humaine (également) ; ou encore à la catastrophe naturelle de l'œuvre architecturale ; ou encore à la reprise des droits de la nature sur l'œuvre humaine abandonnée. Cela se fait à travers l'attention portée à la matérialité qu'acquiert un lieu avec les traces que dépose en lui l'écoulement du temps – la verdure qui recommence à pousser, les plafonds qui s'effondrent, le bâtiment qui s'écroule. Et ce pouvoir paradoxal de cette destruction de revêtir ensuite de quelque chose de beau, comme un spectacle sans mot aucun, sans présence aucune, sans histoire et qui pourtant réussit à transmettre le sentiment de la nostalgie et celui de la trivialité caractéristiques du vécu dans leur absolue totalité.

D'où surgit le pouvoir de créer de l'inertie.

Il est notamment exprimé à travers la création des tapisseries : historiquement vecteurs de pouvoir politique et symbolique, aussi bien dans l'histoire de l'art que dans celle de l'humanité. À travers sa présence, cet ornement impose traditionnellement son langage et un certain silence. Or, quand Serge Ecker choisit de mettre en œuvre cette esthétique minimaliste (ses tapisseries sont faites sur base de codes d'uniquement six couleurs) il laisse l'espace nécessaire au spectateur pour saisir la complexité (le sens historique, les enjeux économiques, politiques et sociaux) des réalités qu'il donne à voir. Réalités idéologiquement et violemment chargées, notamment lorsqu'il s'agit des précieuses frontières les plus « protégées » de la planète, autrement-dit celles autour desquelles sont morts le plus de personnes.

Ce travail sur des environnements hostiles (l'abandon rend hostile) ou sur des lieux de violence (la frontière impénétrable) à travers des matières douces (la soie, la laine) ; la reproduction de ces réalités dans des matières avec lesquelles les humains peuvent – et désirent – interagir (toucher, acheter, porter) suggèrent une appropriation possible, douce du moins, de l'histoire, de l'existence d'un non-lieu, d'un non-passage et d'un non-événement.

Peur et inertie.

« Si je fais la connaissance d'une nation étrangère ce que je vois me semble tout d'abord nouveau, inhabituel. À lui seul le type physique des étrangers est souvent différent de celui de mes co-nationaux ; leurs mœurs, leur mode de vie, leur culture intellectuelle me sont étrangers, et je dois très souvent m'y habituer très lentement ; si je fréquente les étrangers de plus près, je m'aperçois que dans les mêmes circonstances, ils font d'autres choix. La conscience humaine est dominée par la loi de l'inertie. Au cours de notre développement, nous avons acquis un système de représentations. Si une nouvelle donnée cognitive vient ébranler cet édifice, l'inertie de notre conscience s'en défend ; ce n'est qu'avec une grande répugnance que le savant qui, depuis des années, a tenu pour vraie une certaine assertion scientifique, admet qu'un fait nouveau rend cette assertion caduque. Ce sentiment de répugnance accompagne très souvent aussi l'observation des particularités d'une nation étrangère »¹⁰.

Ces photos retravaillées, ces installations, ces impressions 3D de Lampedusa ou cette tente du souvenir (Forget the Names, Let's Talk About Numbers II) posent en effet encore une autre question importante : Est-il vraiment nécessaire de dire que les réfugiés sont des êtres « comme nous » pour ressentir des émotions ou, encore, pour s'engager dans leur accueil ? Est-ce que l'inertie actuelle est due à la peur que provoque l'altérité, tout « simplement » ? Et quelle altérité peut-il y avoir entre une personne née en Syrie et une autre née au Luxembourg le même jour – sinon celle du *hasard* et de la *chance*.

La preuve des horreurs que fournit le travail de Serge Ecker est celle de drames qui pour « nous » sont des réalités « autres », éloignées. Or, que se passe-t-il lorsque notre voisin n'est pas « comme nous » mais qu'il subit tout de même une injustice terrible ? Comment sympathiser avec l'étranger ? Avec le différent (sexe par exemple) ? Cette immersion dans l'espace cybernétique, dans le post-digital, dans un univers complètement *autre*, finit-elle par poser les mêmes questions, juste à travers un nouveau média ; ou nous permet-elle peut-être de comprendre, de saisir, de ressentir l'universalité d'une autre manière ?

La question de l'authenticité.

C'est cette question que pose en dernière instance le travail de Serge Ecker : De l'espace au non espace puis à l'objet, de la photographie à la non-photographie ou à la matière... Que reste-t-il du réel après une entrée dans le virtuel ? Que reste-t-il de réel, de vivant, de mémorisé (ou de commémoré) d'un lieu ou d'une histoire abandonnées et ensuite virtualisées ? Quel est le statut du réel ? Et comment le réel peut-il tant changer de sens, en « fonction » de l'attention que nous lui accordons, de l'interprétation dont nous le dotons, des traces dont nous en gardons ?

Le charme des objets créés par Serge Ecker ne se situe donc pas seulement dans leur état présent ; il est aussi dans le voyage qu'il a fallu à l'artiste-chercheur jusqu'aux objets, lieux, images, histoires ; puis dans le chemin réalisé entre le passé remémoré, l'état présent et la donation *autre*, *artistique*, *de l'œuvre dans le présent*. Ce qui confirme la phrase de Walter Benjamin et dont s'inspire Slavoj Žižek pour parler d'inertie : « Nous sommes des êtres historiques ».

En période d'apathie et de relativisme historique, ce moment de passivité, d'observation, de non-compréhension, l'inertie semble alors plus importante que l'action irréfléchie et rapide. Ce travail artistique invite à cela : il ne s'agit pas de créer un événement ou un récit, mais de porter son attention à l'existence de ces réalités (*altérées juste en leur matière*). Comme une demande de respect et un acte de réflexion, formulés par l'artiste.

Texte par Sofia Eliza Bouratsis

Annexe II

Traces (selection)

Nos habitats

A la Krome Gallery à Luxembourg*

Entre lucidité et utopie, désabusement et ironie, six artistes décryptent les Home (pas toujours) Sweet Home.

Surpopulation et désertification. Deux mots issus de l'urbanistique entrés en puissance dans le domaine commun. Souvent dégainés comme une menace. Car qu'existe-t-il de plus important dans notre ère de l'individualisme que notre logement et son environnement? Quelle est la situation au Luxembourg? Le pays va bientôt atteindre le million d'habitants, les immeubles poussent comme des champignons dans la capitale, le pays a accueilli son trop-plein de réfugiés, les campagnes changent de morphologie avec les édisions incessantes de nouvelles cités-dortoirs...

Bref, la sonnette d'alarme est tirée. Et le critique d'art Christian Mosar d'alimenter ou de clore le débat avec une sélection de six artistes aux regards et médiums divers. Dont les œuvres, privées de cartels, s'affrontent ou conversent dans les espaces de la Krome Gallery. Regroupées sous un titre soi-disant fédérateur, *Eigenheim*.

Le Luxembourgeois Serge Ecker plante le décor. Au milieu de l'espace principal «trône» son hérissron tchèque. Bien que poli comme un miroir, il est glaçant et acéré comme un rasoir. Des pierres au barricadement de sa propriété, l'heure serait-elle à la défensive ironisante?

La Luxembourgeoise Chantal Maquet y répond «ménagement» en peinture colorée. Ses habitations paraissent idylliques, si ce n'est les fermetures qui viennent délimiter les parcelles et protéger les fenêtres. Des fenêtres qui foisonnent dans l'objectif de l'Allemande Andrea Pichl. Stériles de par leur uniformité. Des ouvertures si petites qu'elles



Le Luxembourgeois Serge Ecker plante le décor. Au milieu de l'espace principal «trône» son hérissron tchèque. Bien que poli comme un miroir, il est glaçant et acéré comme un rasoir

ne peuvent que détériorer sur l'esprit. Le formatage, l'Allemand Tim Trantenroth nous y sensibilise également. Avec ses décors dont les perspectives disparaissent férocement derrière des verrous paraboliques.

Adresse: Amityville

Le Français Guillaume Greff nous emmène loin, lui. Presque en exploration à travers la Finlande et l'Islande. Où le photographe semble se heurter à l'impossibilité de découvrir des terres vierges. La main de l'Homme est omniprésente. Source d'incongruité, mais surtout véhiculaire de peur et de danger. Deux ressentis qui transpirent du triptyque de photographies de Serge Ecker.

Un cliché a priori inoffensif. Un lieu abandonné, les entrées sont obstruées par des planches cloutées, la nature a repris ses droits. A l'abandon depuis longtemps donc. Et nous de ne pouvoir nous empêcher de faire l'inventaire des malheurs qui ont pu provoquer le départ. A noter que Serge Ecker expose jusqu'au 27 avril, dans le cadre de l'EMOP, à la galerie Sofronis Arts. Des couleurs nuageuses, troubles, menaçantes. Aux couleurs parfois étranges. Habités. Qui ne riment plus avec espaces de liberté. Chez Krome, la seule liberté palpable est dans *Bungalow B22*, la sculpture d'Andrea Pichl d'un bungalow juché sur un socle rocheux inatteignable. Utopiques (encore), mais tel-

lement pragmatiques sont la maison «agrandissable», toujours d'Andrea Pichl, que l'on peut déployer et replier, peut-être non pas à l'envi, mais selon le besoin, et l'unité d'habitat-minimaliste de l'Atelier van Lieshout, une coopérative artistique créée par le Néerlandais Joep van Lieshout. Dont l'aquarelle représentant une nouvelle communauté d'«autocrates», chasseurs, éleveurs, cultivateurs, revenus à la nature augurait d'un inspersé *à la future*.

FLORENCE BECANNE

* Jusqu'au 20 mai à la Krome Gallery, 21 A avenue Gaston Diderich, Luxembourg-Belair. Infos: www.krome-gallery.com

CRÉDIT: INTERVIEW CULTURE

Serge Ecker, «DIGITALISTE» DU RÉEL

DÉMUNI DE COMPTE SKYPE, POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS, SERGE ECKER SE MET À LA PAGE. FRILEUX FACE AUX OUTILS SOCIAUX QU'OFFRE LA TOILE, L'ARTISTE EST POURTANT UN VÉRITABLE ARTISAN DES NOUVELLES TECHNOLOGIES. DÉCRIT COMME UN «NEO-SCULPTEUR», ON LUI ACCORDERAIT PLUS FACILEMENT L'ÉTIQUETTE DE PLASTICIEN. AU SENS LARGE, MAIS L'HOMME N'EST PAS AVARE DE COMPLIMENTS ET NE SE SENT PAS ARTISTE. IL SERAIT PLUTÔT UN «FAISEUR», INSATIABLE MEILLEUR DE CONCEPT ET GOURMAND DE TECHNIQUES...

COURTESY GORDET



Serge Ecker est né en 82 à Esch-sur-Alzette et a grandi à Kayl, au cœur des Miniers, dans le sud du Luxembourg. «C'est quelque chose qui a beaucoup marqué à cause du passé industriel, et toutes ces friches qui restent ce passé.» Il passe par l'école des Arts et Métiers, où il se forme au graphisme 2D pour partir ensuite vers Nice et intégrer la formation ESA, l'École Supérieure de Multimédia Audiovisuelle. «Je me suis spécialisé dans la 3D et les effets spéciaux. Je voulais surtout comment manipuler les images pour qu'on ne voie pas qu'elles sont manipulées.» Trois années se succèdent à Nice, suite à quoi il se retrouve en stage chez Black, un studio de post-production, qu'il intègre finalement pendant deux ans. «Je faisais de la 3D, du compositing, des pubs, des documentaires. En 2007, il a l'opportunité de revenir au Luxembourg en intégrant un bureau d'architecture, pour y réaliser tout

ce qui est image de synthèse, graphisme ou photo de chantier, s'est avéré un peu marré de travailler 10h par jour en Allemagne pour rien. C'est seulement un an après qu'il décide l'envie de s'installer en indépendant. «En 2008, j'ai créé GRID. Visualisations architecturales, photomontage, impression 3D, drone, nouvelles technologies... GRID, c'est comme maître des techniques artistiques au service du grand public. «Ce travail est plutôt une identité commerciale pour moi. Architectes et artistes me contactent pour des conseils de faisabilité ou de simulations.» Une activité que le luxembourgeois tient à dissocier de son travail artistique. «C'est un travail de son métier, tant sa pratique est venue par accident et se poursuit à petit pas, «des mes recherches, de ce que je trouve absurde dans les médias, tout ce qui me fait rage, me questionne. Vient mon travail artistique et souvent des choses que j'expose. Ce sont finalement ses amis et amis qui font pousser à pousser dans cette voie artistique. «En 2010, mon premier photomontage de la Gêlle fra en partance pour la Lusse, a intéressé Steph Meyers, à l'époque du Carré Filadelfie. Une idée naissante après la polémique de la Lady Diana au Luxembourg - une Gêlle fra occasion - et de l'artiste Youssoufou Sangha Bekovick, et lors de l'exposition universelle de Shanghai où a été créée la Gêlle fra originale. «Avant ce nationalisme genait ma question. Je me suis juste demandé comment elle allait aller à Shanghai? Son photomontage est ainsi exposé à Luxembourg et à Berlin, ce qui lui donne le fil pour continuer à créer. «ça m'a ouvert l'esprit. Je me suis dit qu'avec ce que je faisais, je pouvais me lancer dans une pratique artistique dans laquelle je pouvais poser des questions tout en continuant à travailler avec mes propres méthodes.»

Pourquoi cet effet, même si tardif, l'activité artistique de Serge Ecker est devenue son «deuxième langage». Une chose qui s'est développée dans une longue maturation: son apprentissage de projet, d'aller en aide, de technique en technique. Dans ce sens, c'est plutôt la technique que l'art qui l'a fait aller vers l'art, «utiliser les mêmes techniques que pour mes projets commerciaux, mais dans l'art je les utilise autrement, je les détourne». Serge Ecker consulte aujourd'hui des activités multiples. Dans sa pratique artistique, il s'intéresse à la représentation du réel, vu et analysé par le biais des nouvelles technologies. Ainsi, ses photomontages sont déclinés par l'utilisation de logiciels de reconstitution d'espaces, d'images de géolocalisation, ou encore d'impression 3D. Un usage des nouvelles technologies qui n'a quasiment pas de limite: «Je vais parler la technologie comme un langage et, en même temps, je ne veux pas me cacher derrière la technologie. C'est un moyen pour moi de créer quelque chose, mais le but pour moi, ainsi que de montrer une impression 3D d'œuvres, l'intention de son travail chorégraphique se limite entre le réel et les nouvelles technologies. Le but était un peu de franchir, voire de dépasser cette ligne, «souvent les gens se cachent derrière la technologie. Je m'intéresse plus au concept et à la notion de la manipulation par l'image ou la réalité.» Dans sa démarche, c'est l'œuvre en tant que telle qui va décider de la technique à adopter. Ensuite, il s'y a pas vraiment de limite. Tout qu'il développe des projets, d'autres suivent. «Ce que je trouve le plus intéressant, c'est la traduction d'une information que je capture, en passant par la digitalisation et souvent à ce moment-là il y a des choses qui peinent, il y a des glitches, des erreurs de traduction, des choses qui ne marchent pas. C'est ce souvent j'ai trouvé de la créativité de la machine qui rentre dans le processus.» A l'image de son *HAMSTR*, l'escalier du Hamstrick, qui compose de nombreuses imperfections, «comme des courbes qui seraient posées là, des reflets de lumière que l'ordinateur a interprétés d'une façon

INTERVIEW CULTURE / GORDET



« JE NE SUIS PAS FAN DE NOTRE MONDE. MAIS CETTE ABSURDITÉ ME DONNE BEAUCOUP DE MATIÈRE »

CHRISTOPHER

tres sculpturales. Sa démarche artistique n'a pas de limite, tout comme les techniques elles-mêmes, qui lui amènent encore d'autres horizons. «Les ordinateurs, scanners 3D ou appareils photo ne sont pas comme un mur. L'ordinateur est un objet avec lequel, on peut tout faire. Un ordinateur c'est instable, tu le prends et tu trébuches.» De l'art luxembourgeois? L'EMOP, à Wiltz, en Schengen en passant par 50 à 50, ne-spèce/événement, Shakes, HAMSTR, ou encore Luxembourg, Serge Ecker s'intéresse beaucoup aux espaces urbains. Tant pour la rénovation de l'ancien de 2013 qu'aujourd'hui, nombre de ses questionnements s'inscrivent face à notre époque. Une réflexion qui lui est venue lors d'un voyage au Japon, au cours duquel il réalise une série de photos sur le territoire touché par le tsunami de 2011. «Pour les gens, une photo c'est juste une photo. Je voulais aller plus loin. Alors, j'ai modifié et imprimé en 3D ces photos. Comme ça, si quelqu'un ne veut pas regarder, je peux lui poser quelque chose à la main.» Une reproduction palpable de l'époque que l'artiste a effectuée en partie via google maps et street view. Une idée que Serge Ecker définit comme une anthropologie urbaine: «des endroits qui vont disparaître très vite.» Je tente de savoir quelque chose avant que ça passe dans l'oubli.» En 2013, au Centre d'Art Dominique Lang de Dudelange, il fait folger de sa première monographie. Dans cette exposition intitulée *Paradise of the Real*, il aborde la question du capitalisme, du consumérisme, de la

démocratie, de l'œuvre... «C'est une réflexion de mon travail. C'est en la pour essayer des trucs, questionner. C'est à l'intérieur car c'est un outil pour moi.» Une exposition au questionnement général, volontairement hétéroclite. «Je ne suis pas fan de notre monde. Mais cette absurdité me donne beaucoup de matière.» Et ce sont ces «choses» qui motivent le plus son inspiration, «après je ne veux pas être moralisateur. Chacun est libre de son interprétation.» Chacun dans son travail est presque palpable, c'est très tactile, mais également très cynique. «En même temps, il travaille à partir du digital pour créer la plupart de ses œuvres. Le digital crée les mêmes conditions comme l'un des instruments du capitalisme: «tu ne connais pas ton matériel, tu n'as pas les yeux le but? Le capitalisme a besoin de crise. Il ne peut pas exister sans crise.» La problématique générale de l'artiste qui en cache une autre: «la consécration des gens. Ces gens qui ont peut-être des rêves, de perdre ce qu'ils ont etc.» Charlotte luxembourgeoise transférée depuis longtemps là-dessus, «déjà en 2012/13 avec mon travail autour du cinéma à l'occasion de *Langue(s)*, puis avec sa pièce *Forêt des Nombres*, le 16 mai dernier, en 2013. Serge Ecker est un artiste fondamentalement engagé dans. Pourtant, c'est une pièce plus

simple qui a dernièrement fait parler de lui. La *Milissima*. Une sculpture qui a fait beaucoup de bruit, d'abord, parce qu'elle a été créée en utilisant les nouvelles technologies et l'impression 3D, parce qu'elle est la reconstruction d'un mythe biblique, fruit de l'imagination collective, qui prend forme ici sous les traits de son invention personnelle. La *Milissima* est une histoire de création sculpturale complexe qui hante l'artiste, «les gens me voient que l'objet final, alors que pour moi l'essentiel est dans le concept.» En effet, concevoir via des techniques nouvelles combinées à un artisanat conventionnel, la création de la *Milissima* part d'un scan 3D d'une femme réelle avec un capteur Kinect Xbox One, insérée ensuite d'un logiciel à l'autre jusqu'à la forme finale retournée pour le concours. Cette forme a été ensuite travaillée par des artistes de Berlin avec une fraiseuse à bois, avec assistance par ordinateur. Le modèle prototype obtenu a ensuite été créé à un atelier traditionnel de Hongrie, qui, à partir d'un moule, a créé la statue exposée aujourd'hui. «Il y a eu un bel savoir-faire dans l'artisanat qui me fascine. J'aime travailler avec ces gens en combinant les techniques du digital au réel.» C'est dans le processus de création que plusieurs *Milissima* ont été créées, celle de la conception 3D, celle finale, celle finale, et la finale en céramique, «l'impression 3D n'est pas digitale» explique bien le processus. Mais la démarche passe complètement inaperçue, ce qui me change. Aujourd'hui, je veux insister, je ne veux pas m'arrêter.»

European month of photography

Wolkenradar

Boris Loder

Stand der Begriff *Cloud* noch bis vor wenigen Jahren ausschließlich für das meteorologische Phänomen, so hat sich seine Bedeutung in Zeiten des „Cloud Computing“ auch auf onlinebasierte Speicher- und Verwaltungsdienste ausgeweitet. Dem Nutzen dieser Dienste stehen dabei die Vorbehalte gegenüber, privaten und staatlichen Netzwerken persönliche Daten zu überlassen.

Die aktuelle Auflage des European month of photography (Emop), die in Luxemburg von Pierre Stover und Paul Di Felice kuratiert wird, beleuchtet unter dem Titel *Looking for the clouds* verschiedene Aspekte dieser Entwicklung. Vergangene Woche fand im Musée national d'histoire et d'art mit der Gruppenausstellung *Portraits sous surveillance* die Eröffnung der zweiten großen Emop-Ausstellung statt. Am selben Abend eröffnete – ebenfalls im Rahmen des Emop – Serge Eckers Ausstellung *Do clouds listen?*

Die Ausstellung im MNHA thematisiert, wie Überwachungskameras anhand von Bewegungsprofilen und Gesichtserkennung Individuen in Computerdaten umzuwandeln, diese speichern und nutzen. Spannend ist dabei die Gegensätzlichkeit zur klassischen Porträtfotografie: Fast alle der acht Künstler bewegen sich auf dem Feld der Post-Fotografie, sie greifen auf bestehendes Bildmaterial zurück, welches sie mit Referenz auf die Datenströmung verfremden und weiterverarbeiten.

Der luxemburgisch-portugiesische Künstler Marco Godinho etwa sammelte über zwei Jahre Bildränder, die im portugiesischen Generalkonsulat in Luxemburg beim Erstellen von Personalausweisen anfielen. Vor der Umstellung auf eine rein digitale Prozedur wurden die Porträts einzeln aufgenommen, ausgedruckt und ausgestanzt. Godinho sammelte Hunderte Beschnitte, auf denen einzig die Schultern der Personen angeleuchtet sind. In der Summe dieser entleerten Porträts ergibt sich als neuer Inhalt die zugleich einfach und eindrücklich erfasste Fragestellung, inwieweit die Verwaltung persönlicher Daten einer Katalogisierung von Identitäten gleichkommt.

Der Slowene Jure Kertelj wählt in seiner Arbeit *Death reporters* die Methode des Screenhots, um Fernsehbilder von Nachrichtensprechern in jenem Moment festzuhalten, in dem sie die Opferzahlen tödlicher Katastrophen aussprechen. Die von den Fernsehreportern marmorierten Bilder zeigen erschütterte Blicke sowie grotesk bis obszön verzerrte Mäuler, und kontrastieren so die Miskel der Sprecher mit dem Ausmaß der Katastrophe. Die nicht plakative Auseinandersetzung mit der Informationsübermittlung verweist auf die Sensationiertheit mancher Medien, die sich in Zeiten eines an Grassamkeit zunehmend saturierten Publikums nur weiter steigert.

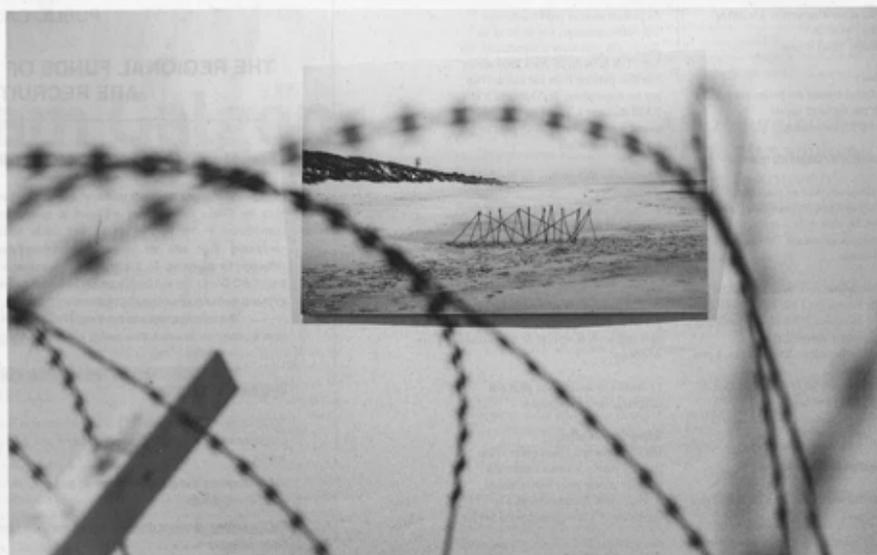
Eine konzeptionell überaus beeindruckende Arbeit präsentiert der Spanier Daniel Mayrit mit *You haven't seen their faces*. Nach den Unruhen in London im Jahr 2011, die ihren Ursprung in der Finanzkrise nahmen, fahndete die Polizei mit Hilfe von Bildern aus Überwachungskameras öffentlich nach Unruhestiftern und implizierte damit die Schuld der Gewächler. Mayrit dreht den Blick um und zeigt die Verantwortlichen jener Krise, die 100 mächtigsten Personen Londons, die ebenfalls in Form von Überwachungs-

Jules Spinaatsch: *The Vienna Opera Ball* im MNHA

Die aktuelle Auflage des European month of photography beleuchtet unter dem Titel *Looking for the clouds* verschiedene Aspekte der *Cloud*



Marco Godinho im MNHA

Serge Ecker: *Do clouds listen?* bei Sofronis Arts

dem porträtiert wurden. Die Sehgewohnheiten konnotieren auch in dieser Blickrichtung, das Krimiselle gezeigt werden – der Betrachter wird seine Schlüsse daraus ziehen.

Weitere Arbeiten zeigen einen technisch-automatisierten Kamerablick, wie etwa Jules Spinaatsch Serie über den Wiener Opernball, in der zwei mittig angebrachte Kameras die Oper in ein Panoptikum verwandeln, das über den Abend aufgenommene, teils erstaunlich beklemmende Szenarien der Veranzüchtung zeigt.

Im Ganzen überzeugt die Ausstellung durch die vielfältigen, unkonventionellen Herangehensweisen der Künstler, die konträr zu traditionellen Formen der Fotografie laufen. *Portraits sous surveillance* präsentiert eine gelungene Auswahl zeitgenössischer und progressiver Strömungen der Kunstfotografie.

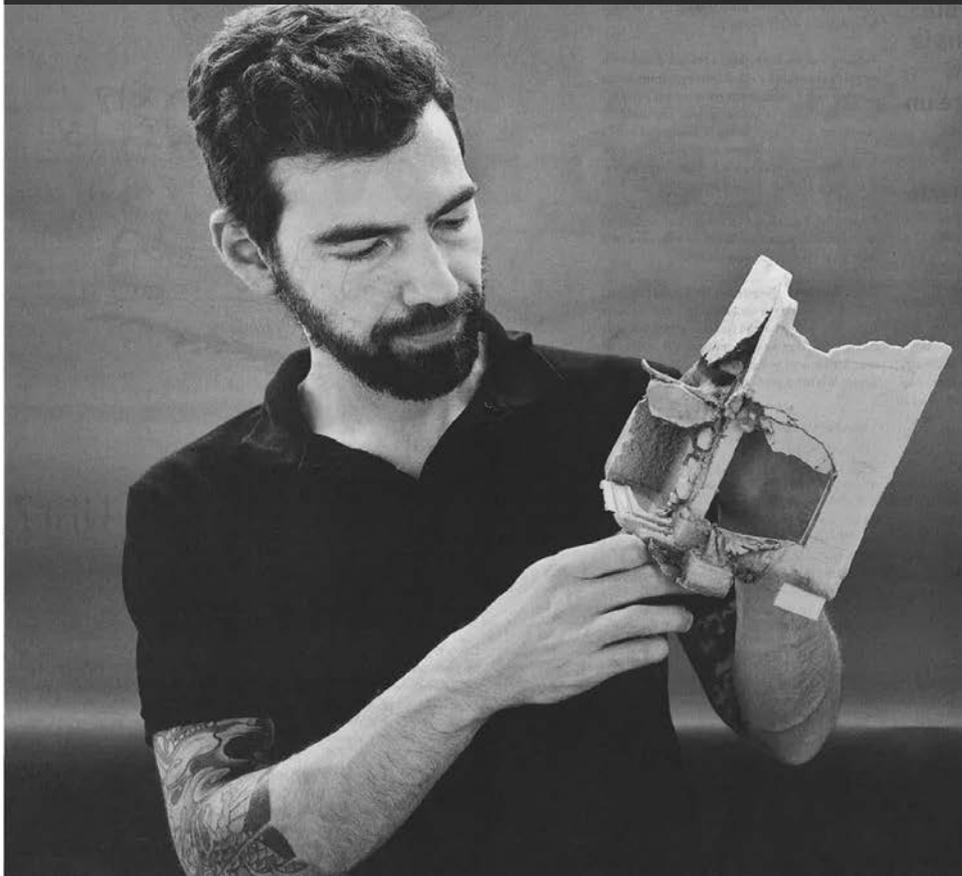
Nicht mit Porträts, sondern mit Grenzen und Übergangsbereichen befasst sich der Luxemburger Künstler Serge Ecker, der in seiner Ausstellung in der Galerie Sofronis Arts im Grand neben seinen Fotografien drei Skulpturen zeigt. Ob Österreich, Litauen oder Kyoto: Eckers Blick richtet sich skeptisch auf den Himmel, der etwa durch Drohnenangriffe jederzeit zum Unheilbringer werden kann. So hängt denn auch passend ein Drohnen-Moble neben einer Fotografie kreisförmiger Kondensstreifen. Im Gegensatz zu den metaphorisch-virtuellen Datenwolken im MNHA wird die Wolkendecke bei Ecker ironisch zum Schutzmantel vor der Bedrohung verkehrt. Das Titelbild der Aus-

stellung, ein Antennennetz mit zehn amnestierten Lautsprechern, verweist auf eine beklemmende Ambivalenz, gleichermaßen Propaganda verbreiten oder per Sirene vor einer Bedrohung warnen zu können.

Der Himmel kommt als verbindendes Element in Eckers Arbeiten zu Grenzgebieten zur Geltung. Ein Bild zeigt eine improvisierte, zaunartige Skulptur aus gefundenen Stöcken an einem verlassenen Strand an der Grenze zwischen Litauen und Russland – Ecker stellt dieses Areal als absurd, durchlässiges Niemandsland dar. Die raumfüllende Skulptur *Borderhopping*, ein sechs Meter langer Grenzzaun aus Nato-Stacheldraht symbolisiert die augenscheinlich scharfe Trennung zweier Gebiete. Diese ist jedoch der blaue Himmel darüber, von Ecker als gewebter Stoff umgesetzt, der gleich einem Teppich zur sicheren Überwindung über dem Stacheldraht liegt.

Serge Eckers Werke beeindrucken durch den Kontrast zwischen der Leere, die in den Bildern dokumentiert wird, und dem Gefühl einer latenten Bedrohung. Wie Ecker in der Beschreibung mit Blick auf den Drohnenkrieg anmerkt: „Today, people don't look at the sky for rain, but to prepare for the possibility of an imminent attack.“

Portraits sous surveillance: Musée national d'histoire et d'art, Luxemburg, bis 17. September 2017, Dienstag bis Sonntag 10 bis 18 Uhr, Donnerstags 10-20 Uhr. / Serge Ecker: *Do clouds listen?* Galerie Sofronis Arts, bis 28. April 2017. / Das ganze Programm des European month of photography in Luxemburg finden Sie hier: www.emop.lu



tablo

Durant trois ans, l'artiste luxembourgeois Serge Ecker (ici : dans son atelier) et ses collègues japonais Horiren First et Mayumi Hirata ont visité le site dévasté par le tremblement de terre et le tsunami de mars 2011 à Fukushima au Japon. À chaque fois, ils rencontrèrent des témoins et des survivants, furent impressionnés par leur courage et constatèrent à quelle vitesse le paysage y changea, les vestiges de la catastrophe disparaissant de visite en visite. Ils décidèrent donc de témoigner à leur tour et à leur manière de ce qu'ils ont vu sur place. Le résultat est l'exposition *Heavens, Earth and People*, qui sera visible du 25 juin au 6 juillet à la galerie Gaasch à Dudelange. Les artistes y montreront des photos, des tableaux et des sculptures – comme cette reproduction en 3D d'un bout de maison réalisée par Serge Ecker. « The world is too small to be not involved » clament les artistes. jh

Ausstellung

Leere Landschaften

Boris Loder

In der Woche vom 25. Juni bis zum 6. Juli fand in der Galerie d'art Armand Gaasch in Düdelingen die Ausstellung *Heavens, Earth and People* statt. Gezeigt wurden Werke der Japanerin Horiren First, der in England lebenden, japanischstämmigen Mayumi Hirata und des Luxemburgers Serge Ecker. Die drei Künstler, die sich in Japan kennenlernten, widmeten sich in ihren Arbeiten einem gemeinsamen Thema, dem 2011 vom Erdbeben und dem anschließenden Tsunami stark betroffenen Region Tohoku im Norden Japans, die inzwischen aus dem Blickfeld der internationalen Medien gerückt ist. Ziel sei es laut Ecker gewesen, ein aktuelles Bild dieser Region und ihrer Einwohner zu liefern, die auch nach drei Jahren massiv unter den Folgen der Katastrophe leiden.

Die Künstler, die über drei Jahre die Region besuchten, wählten unterschiedliche Herangehensweisen, um sich mit einzelnen Aspekten der Thematik auseinanderzusetzen, was durch die Dreiteilung des Ausstellungstitels verdeutlicht wird. So widmet sich die Fotografin Myumi Hirata dem Porträtieren der Menschen und der Dokumentation des Soziallebens. Zu sehen sind, unter anderem, großformatige Portraits

von Fischern aus der Region. Als Symbol zieht sich dabei die Figur des Tigers durch ihre Werke, der in der japanischen Mythologie für Kampfgeist steht. Serge Ecker erklärt, dass sich die von Hirata porträtierten Fischer ebenfalls mit dieser Figur identifizieren; wie der Tiger auf eine lange und gefahrenreiche Jagd geht, begeben sie sich auf das Meer, um der Familie einen Fang nach Hause zu bringen. Auch der traditionelle Tigertanz ist in Hirasas Fotografien festgehalten. Dabei wird die Willenskraft der Menschen hervorgehoben, die in dieser Region geblieben sind, um auf dem Trümmerfeld der Katastrophe Neues aufzubauen und gleichzeitig bestrebt sind, an alte Traditionen anzuknüpfen.

Während Hirata einen dokumentarischen Ansatz verfolgt, setzt sich die Tattoo-Künstlerin Horiren First auf schöpferische Art mit dem Thema auseinander. Ihre dem Spirituellen zugewandten Malereien, die vor und nach dem Tsunami entstanden, beschäftigen sich mit Themen des Buddhismus und des Schintoismus. Hierbei verarbeitet Horiren First diese Kultur nicht einfach, sondern übernimmt einen Beitrag an ihrer Rekonstruktion und Erneuerung. Die Spende ihres gesamten Privatvermögens sowie die Schenkung einer Vielzahl ihrer Werke an neu zu weihende Tempel und Schreine in der Region um Tohoku verdeutlichen ihr großes Engagement und ihre Verbundenheit mit den Leuten in diesem Gebiet. Horiren First füllt somit das vom Tsunami ausgespülte kulturelle Erbe mit neuem Gut auf.

Serge Ecker beschäftigt sich mit den ausgeräumten Landschaften und den ehemaligen Siedlungen, die von der Katastrophe gezeichnet sind. Als Medien der Darstellung dieser *non-lieux* wählt Ecker dabei sowohl die Fotografie als auch die Möglichkeiten digitaler Scans und 3D-Drucke. Seine Fotografien bilden die teilweise skurril anmutenden Hinterlassenschaften des Tsunamis ab. Was nach dem Rückzug des Wassers in den ausgespülten und leeren Landschaften stehen bleibt, sind Dinge wie Briefkästen, Treppenstufen oder die Überreste ebenerdig gebauter Badezimmer. Auch Getränkeautomaten sind zu sehen, die im Zuge der Wiederaufbaumaßnahmen nach dem Tsunami abgestellt wurden und mit buntem Inhalt in den leeren Landschaften stehen, wo sie tatsächlich auch intensiv genutzt werden, wie Ecker erzählt. Neue Häuser wurden hingegen keine errichtet; die Bewohner der zerstörten Städte bekamen improvisierte und marode Pappbehaltungen gestellt. Eine der Fotografien zeigt das Innere eines Schutzentrums, in dem über 200 Menschen den Tod fanden. Eine Linie direkt unterhalb der Decke des zweiten Stockwerks, die den damaligen Wasserstand kennzeichnet, zeugt vom monströsen Ausmaß der Flutwelle.

Neben den Fotografien sind es insbesondere die aufwändig aufbereiteten 3D-Drucke einzelner Fragmente und Geländeausschnitte, die einen räumlichen Eindruck der Szenarien vermitteln. Ecker erstellte die Drucke mithilfe eines Scanners, aber auch auf Basis von Fotografien oder Geländeaufnahmen von *Google Earth* und *Google Maps*. Diese Skulpturen umfassen Häuserruinen und deren einzelne Fragmente sowie eine ganze Bucht, in der sich zwei von in den Wassermassen verschobene Häuser befinden. Die meisten der Gebäude seien wenige Tage später vollständig abgerissen worden, somit bot sich eine letzte Chance, das Gelände in diesem Übergangszustand zu dokumentieren. Am liebsten hätte er Teile der Häuserruinen mitgenommen, um sie auszustellen, sagt Ecker. Als Alternative griff er auf 3D-Technik zurück um das Vorgefundene aufzunehmen, in digitalisierter Form mitzubringen und hier in kleinerem Maßstab wieder aufzubauen. Ziel dieser Reproduktionen sei es, laut Ecker, den Betrachter in Kontakt mit Räumen zu bringen, die in der medialen Welt nur



Neben den Fotografien sind es insbesondere die aufwändig aufbereiteten 3D-Drucke einzelner Fragmente und Geländeausschnitte, die einen räumlichen Eindruck der Szenarien vermitteln

kurzzeitig im Zentrum des Interesses stehen. Auch wenn es sich um technisch exakte Nachbildungen handelt, sei es aufgrund der selektiven Auswahl und der Aufbereitung der digitalen Daten doch eine Interpretation des Raumes, die geliefert wird.

War die Vernissage gut besucht, so fanden in der darauffolgenden Woche relativ wenige Besucher den Weg in die Ausstellung, was schade ist in Anbetracht der Mühen und Widrigkeiten, die die Künstler bei der Organisation der Recherche dieses politisch durchaus brisanten Themas auf sich nahmen. Die aufwändig übermittelte kulturelle, soziale und räumliche Lebenswelt erzählt eine facettenreiche Geschichte von Tohoku, es muss nur zugehört werden.

Ziel der Ausstellung *Heavens, Earth and People* in Düdelingen war es, ein aktuelles Bild der Region Tohoku im Norden Japans und ihrer Einwohner zu liefern, die auch nach drei Jahren massiv unter den Folgen des Tsunami leiden

Art contemporain

Synchronicité

Josée Hansen

Quatre longues tapisseries accueillent le visiteur sur le mur d'entrée gris du centre d'art Dominique Lang (*Sofit Borders*). Attractives par leur mélange de laine argentée et gris foncé, elles ne sont pourtant pas de simples éléments décoratifs. Malgré leur graphisme abstrait, elles cachent un sens profond : ce sont des représentations de frontières entre pays – celle entre la Serbie et la Hongrie, très actuelle, celle entre l'enclave espagnole de Melilla et le Maroc ou encore celle entre les États-Unis et le Mexique. La verticalité des tapisseries permet de suivre ces lignes de démarcation entre deux pays, qui représentent souvent la porte vers la liberté pour ceux qui veulent les traverser et qui semblent vraiment tracées à la règle, arbitrairement.

Dès ce premier abord, on est en plein dans les nouvelles recherches de Serge Ecker, artiste omniprésent en ce moment. Il a participé à une vingtaine d'expositions ces quatre dernières années, six sur la seule année 2014, et occupe encore le Kiosk de l'Aïca à Luxembourg-Ville. « Je préfère dire que je fais des recherches plutôt que de l'art, dit-il, je ne sais même pas si je suis artiste. Peut-être parce que je ne m'identifie pas du tout avec l'image romantique de l'artiste maudit qui a le regard grave lorsqu'il essaie d'exprimer ses émotions les plus profondes avec son pinceau... » Nous avons rendez-vous au Dominique Lang pour un entretien. Serge Ecker est encore en train d'installer sa première exposition monographique qui ouvrira demain, samedi. « Danielle Igniti m'a dit : "faudrait faire quelque chose ensemble", puis elle m'a laissé faire. C'est toujours génial avec elle, elle fait confiance aux artistes et les soutient ».

Les tapisseries sont le motif dominant dans son exposition, des tapisseries politiques, qui sont dans la lignée des tapisseries historiques contenant les exploits du pouvoir, il n'y a qu'à regarder celle de Bayeux (XI^e siècle) ; on pense aussi aux tapis de guerre afghans réalisés durant l'invasion soviétique de 1979, ornés de kalachnikovs AK47, de chars ou d'avions Mig21. Serge Ecker expose plusieurs corpus de ces objets alliant haute technologie – les tapisseries sont réalisées par une machine à tricoter hackée par Victoria Pawlik (Electronic & Textile Institute, Berlin), ca-

L'artiste en militant : un portrait de Serge Ecker, qui inaugure son exposition *Inertia of the Real* à Dudelange demain

nable de reproduire des images aux codes binaires – imagerie politique et matérialité séductrice. Il joue sur la dialectique dur / mou, haute technologie / artisanat pour les frontières, mais aussi des architectures désuètes, comme feu le Hadir Tower de Differdange, une piscine abandonnée à Esch-Alzette ou l'île déserte de Iashima au Japon. En synthétisant et en déconstruisant le réel, il crée ainsi des images réduites jusqu'au minimalisme de codes couleurs et d'éléments géométriques. « Je crée des objets et des images qu'on peut exposer » est la définition à minima que Serge Ecker fait de son propre travail, se réjouissant que son métier principal, celui de réaliser des maquettes et objets en impression 3D, notamment pour des architectes, mais aussi pour des musées, des artistes (comme récemment pour Sébastien Cuvellier et Filip Markiewicz) et tout autre client, avec sa société Grid Design, lui permet de vivre et lui assure cette liberté créatrice qui fait qu'il ose être impertinent comme peu d'autres au Luxembourg.

Serge Ecker, 33 ans aujourd'hui, a commencé à se faire un nom avec ses collages photos joyusement subversifs, détournant ou commentant l'actualité politique, comme *Lux>PVG* en 2010, une photo panoramique sur la ville côté Pétruse sur laquelle on voit décoller la *Galle Fra* comme une fusée – un commentaire sur les grandes discussions ayant entouré le voyage du monument de Claus Cito à l'exposition universelle à Shanghai. Steph Meyers des Rotondes découvre l'image diffusée par cartes postales et l'imite à réaliser *Visit Luxembourg*, une série de tels collages qui seront distribués à Höllicher. Suivront des couvertures pour le mensuel *Forum*, notamment sur le thème du

paradis fiscal : *Paradise Lost*, 2013, un Luxembourg à la végétation tropicale (rappelant les collages de Bert Theis), ou *Luxembourg*, 2013, la ville transplantée sur une île (Toutes les images de cette série sont consultables sous : www.visitluxembourgcity.lu).

Google et le grand public ont découvert le travail de Serge Ecker en février 2014, lorsqu'il remporta le concours de la Ville de Luxembourg pour la réalisation d'un monument pour Méliusine, la sirène de la légende. Sa figure est Xavier Veilhanesque, figurative avec des surfaces polygonales. La sculpture est terminée mais attend son installation au bord de l'Alzette au Grand par les responsables de la Ville. Elle est une divagation assez incompréhensible dans le cursus sinon très cohérent de Serge Ecker : comment un artiste aussi critique, voire subversif vis-à-vis du pouvoir et de ses actes peut-il réaliser un monument pour ce même pouvoir, un monument à la gloire d'un mythe en plus ? « Quand j'ai lu l'appel à candidatures, je voulais participer comme on ferait une expérience, c'était le premier concours auquel j'ai participé », raconte-t-il. Et il s'est pris au jeu, voulant réaliser sa première impression 3D d'un corps humain en scanant celui de sa copine. Une fois le modèle terminé, il le soumit – et remporta le concours, c'est vrai que sa proposition était de loin la plus moderne et la meilleure. « Mais c'est seulement à ce moment-là que j'ai réalisé que j'allais devoir créer un monument ».

En 2014, il participe aussi à l'exposition *Angst Powers* du collectif PNSL au Carré Rotondes avec une œuvre sur l'avion disparu MH370 de la Malaysia Airlines et *In Between*, un barrage anti-char bling-bling à monter soi-même. Et il a exposé ses reproductions en 3D de paysages post-tsunami au Japon dans l'exposition *Heavens, Earth and People*, organisée avec des collègues japonais à la galerie Armand Gaasch à Dudelange ou proposé



Serge Ecker lors du montage de son exposition, lund

une maquette pour faire son propre pavé, à jeter lors d'une manifestation anti-pouvoir, dans la série des pages d'artistes du *Land* (n° 45/14)

Retour à Dudelange. À côté des tapisseries, un autre mur est décoré d'un papier peint créé à partir d'images satellites d'un cimetière d'avions dans le désert. Serge Ecker a retravaillé ces images, incliné, démultiplié les avions jusqu'à ce que cela devienne un motif récurrent, abstrait et ornemental, sur une surface plane. Par leur nombre, ces avions de guerre, B52 ici, des P4 Phantom dans une deuxième salle à l'étage, font penser à des essaims d'insectes ; l'artiste fait aussi référence aux motifs de l'art nouveau. Encore une fois, il travaille sur la dialectique du beau et de la radicalité de son propos. Le titre de l'œuvre, éponyme de l'exposition, *Inertia of the Real*, fait référence à un passage du *Pervert's guide to ideology* de Slavoj Žižek, où il traite du consumérisme et de ses déchets.

Les avions de guerre font des victimes, par exemple ces réfugiés qui migrent par milliers vers l'Europe, au péril de leur vie. Serge Ecker en parle dans son Kiosk *Handle with care*, reproduction d'une image scannée de l'intérieur d'un camion pour détecter

armes, drogues ou passagers clandestins. Il en parle aussi à Dudelange, dans les photos panoramiques qu'il a réalisées à partir de *Google Street View*, sur l'île de Lampedusa, à la recherche des traces de ces milliers de réfugiés qui y transitent après leur traversée de la Méditerranée. On y voit un paysage étrangement dévasté, des fêtes foraines, stations balnéaires et marchés jouxtant des cimetières de péniches de fortune abandonnées là par leurs utilisateurs. Il y reproduit aussi son installation *Forget the names, let's talk about numbers*, réalisée pour l'exposition *Wo das Gras grüner ist...* en ce moment au Kunstmuseum Liechtenstein (voir *d'Land* 38/15), réflexion sur l'aide et l'abri d'urgence. Dans son travail, Serge Ecker observe, absorbe et commente l'actualité. « Parfois, regrette-t-il, les extrapolations que je fais à partir d'images que j'ai vues deviennent cruellement actuelles ».

L'exposition de Serge Ecker, *Inertia of the Real*, au centre d'art Dominique Lang, gare de Dudelange, sera inaugurée demain, samedi 26 septembre, à partir de 11.30 heures ; l'exposition durera jusqu'au 29 octobre ; rencontre avec l'artiste jeudi 1^{er} octobre à 18.30 heures au Ciné S'artlight, pour plus d'informations : www.galeriedudelage.lu.



REPORTAGE D'ARCHITECTURE DE VERONIQUE

Luxembourg, terre en transition

La 15^e Biennale d'architecture de Venise est placée sous la thématique générale «Reporting from the Front». Luxembourg participe avec un pavillon national où est présentée l'exposition *Tacing Transitions*.

Texte : Claire Guay, Photos : Hubert De Luca



Tous les deux ans, le monde de l'architecture se rassemble à Venise pour une grande Biennale qui marque. Cette année, pour la 15^e édition, c'est l'architecte chilien Alejandro Aravena qui a été désigné commissaire général. Peu connu du grand public, il a pourtant mené un travail considérable dans son pays en faveur des populations défavorisées et fait preuve d'un engagement fort pour remettre de l'équité dans les villes à travers son programme de maisons évolutives, d'équipements publics et d'actions pour les entrepreneurs. Il est le commissaire général, et nous nous sommes levés du prochain Festival Printemps, la 12^e exposition internationale d'architecture se déroulant cette année au Grand Palais, à Paris, et au Palais de la Ville, à Luxembourg. Au-delà de la Ville, nous sommes capables d'élargir ce rôle, de travailler en équipes, de créer de la coopération et de l'innovation. Ainsi, à travers un thème qui «Reporting from the Front», il invite les différents pavillons nationaux à s'engager et à proposer des solutions pour résoudre les problèmes émergents dans leur pays respectifs.

aux différents problèmes rencontrés. Il s'agit de se concentrer sur les problèmes, d'agir de manière à limiter les solutions, les situations, de raconter les expériences, ou la vie des gens à qui elles sont destinées. C'est bien sûr à l'échelle nationale que nous nous concentrons sur la qualité de vie de tous pour être accueillis par la population locale et les acteurs concernés. C'est bien sûr à l'échelle nationale que nous nous concentrons sur la qualité de vie de tous pour être accueillis par la population locale et les acteurs concernés. C'est bien sûr à l'échelle nationale que nous nous concentrons sur la qualité de vie de tous pour être accueillis par la population locale et les acteurs concernés.

septième participation de Luxembourg à la Biennale d'architecture, la question du logement, du manque d'espace de vie et de la création de logements sociaux restent des questions très importantes et urgentes. C'est bien sûr à l'échelle nationale que nous nous concentrons sur la qualité de vie de tous pour être accueillis par la population locale et les acteurs concernés. C'est bien sûr à l'échelle nationale que nous nous concentrons sur la qualité de vie de tous pour être accueillis par la population locale et les acteurs concernés.

«Nous avons élaboré une importante liste de documents, certains sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions. Les documents sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions. Les documents sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions.

«Nous avons élaboré une importante liste de documents, certains sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions. Les documents sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions.

la mondialisation, explique Paraventa. Paraventa explique que la mondialisation a permis de créer des liens entre les villes les plus riches et les plus pauvres. Il est important de penser à ces liens et de les renforcer. C'est ce qui est intéressant de noter, c'est que les solutions ne se trouvent pas uniquement dans la construction de nouveaux bâtiments, mais aussi dans la création de réseaux, d'une mise en relation de personnes. Selon Claude Bulfinch, l'organisation des villes est plus importante que l'architecture elle-même. C'est ce qui est intéressant de noter, c'est que les solutions ne se trouvent pas uniquement dans la construction de nouveaux bâtiments, mais aussi dans la création de réseaux, d'une mise en relation de personnes.

quantité de logements qui est un grand enjeu pour notre société luxembourgeoise. Nous avons aussi des défis à relever dans ce domaine. Il est important de penser à ces liens et de les renforcer. C'est ce qui est intéressant de noter, c'est que les solutions ne se trouvent pas uniquement dans la construction de nouveaux bâtiments, mais aussi dans la création de réseaux, d'une mise en relation de personnes.

Dans les salles, les visiteurs peuvent découvrir une exposition interactive sur les défis de la ville de Luxembourg. Les visiteurs peuvent découvrir une exposition interactive sur les défis de la ville de Luxembourg. Les visiteurs peuvent découvrir une exposition interactive sur les défis de la ville de Luxembourg.

Pour la Biennale de Venise, l'architecte luxembourgeois Hubert De Luca a conçu un pavillon national où est présentée l'exposition *Tacing Transitions*. Le pavillon est conçu pour permettre de discuter de ces questions. Les documents sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions.

«Nous avons élaboré une importante liste de documents, certains sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions. Les documents sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions.

Et retour à Luxembourg

Une fois l'exposition à Venise achevée, le projet sera en partie présenté au Luxembourg. Ce sera l'occasion d'échanger avec les citoyens. «Nous sommes dans une situation très intéressante. Le pays sera de la destination de l'industrie architecturale et ce sera une très bonne occasion pour nous de discuter de ces questions. Les documents sont très récents, et nous les présentons au public pour permettre de discuter de ces questions.

«Ce projet s'inscrit dans notre volonté de soutenir les initiatives liées à la participation citoyenne» explique Hubert De Luca.

«Ce projet s'inscrit dans notre volonté de soutenir les initiatives liées à la participation citoyenne» explique Hubert De Luca.

«Ce projet s'inscrit dans notre volonté de soutenir les initiatives liées à la participation citoyenne» explique Hubert De Luca.

«Ce projet s'inscrit dans notre volonté de soutenir les initiatives liées à la participation citoyenne» explique Hubert De Luca.

moment of transition. The activity is emerging from its dominance by the steel industry and has become a strong financial center with European institutions and a growing economy. Its new economic structure has brought new populations here that have different needs than people in past decades. And there much we need not say," says Claude Ballieu. Moreover, this exhibition is similar to the previous Biennale exhibition in that it has a study and research theme. "This exhibition has allowed us to conduct further research into the subject of housing that will be useful for our continued work in the area in the coming months," explains Andrea Rumpf, Luca's director. "The team has already looked at the housing question in recent years and it is a major issue for our contemporary society, but we have conducted various activities around this theme and the work carried out for this exhibition at the Venice Biennale will add to what we have already done, while ensuring the team ever deeper into a research network and strengthening ties with various associations such as the University of Luxembourg. In addition, this project is part of our commitment to supporting initiatives related to urban participation." In addition to his national participation in the 13th Venice Architecture Biennale, the Tracing Transitions exhibition should help to advance the social debate around questions related to the built environment and more particularly the issue of housing. Let's hope so, as the situation is generally critical.



Clara de Salvo: Fragments des réflexions qui ont conduit au projet de la Biennale. Informations concernant les dates de l'exposition: du 27 novembre au 17 décembre 2016 (Lieux: Touring, www.pavilionluxembourg.lu) Informations concernant les dates de l'exposition: du 27 novembre au 17 décembre 2016 (Lieux: Touring, www.pavilionluxembourg.lu)



Le site de la Biennale de Venise est un lieu emblématique de l'architecture contemporaine. L'exposition de Tracing Transitions explore les questions liées à l'habitat et à l'environnement bâti.

"This exhibition has allowed us to conduct further research into the subject of housing"

Interview: Andrea Rumpf

12 IM FOKUS

Luxemburger Wort
Donnerstag, den 26. Mai 2016

Wohnungsnot Thema des Luxemburger Pavillons der Architekturbiennale in Venedig

Stopp der Spekulantengier

Schon lange war die Teilnahme in der Lagunenstadt nicht mehr so entscheidend für die Debatte in Luxemburg selbst

VON DANIEL CONRAD

Diesmal wird es mit ein paar warmen Worten und einem Orchester danach wohl nicht abgehen. Am Samstag ist wieder Bettel als Kulturminister zur Eröffnung des Luxemburger Pavillons nach Venedig und wird regieren müssen. Denn die Architekturbiennale 2016 sucht nach den Frontlinien – auch in Luxemburg. Im Brennpunkt der internationalen Kulturszene steht unter anderem die Wohnungsnot in Großherzogtum. Und das könnte ein Zündfunke werden.

Reine Provokation, gelöst die Decke soll das nicht sein, was Luxemburg in diesem Jahr von sich auf der Biennale in Venedig preisgibt. Ab übermorgen wird der Beitrag unter dem nicht ganz leicht zu entschlüsselnden Titel „Tracing Transitions“ bis zum 27. November in der Lagunenstadt zu sehen sein. Aber hinter der Fassade der Fachsprache verbirgt sich im Konzept sozialer Zündstoff – ganz wie es sich der künstlerische Direktor der offiziell als „5. Mostra Internazionale di Architettura“ bezeichneten Leistungsschau der kreativen Teams und Bauplaner gewünscht hat.



Der heißt in diesem Jahr Alejandro Aravena, ein Shootingstar der Architekturszene – und für den Chile ist Architektur immer auch sozial und politisch zu denken. Klampferisch kommt dann auch sein Leitmotiv daher: es ist nicht nur seiner eigenen Hauptausstellung auf dem Gelände des „Arsenale“, sondern auch den künstlerischen Teams aus 64 Nationen verordnet hat: „Reporting from the Front“ – für übersetzt: „Neues von der Front“.

Leicht sei es ihnen nicht gefallen, erst einmal darauf zu reagieren, gibt Panajota Panopoulou aus dem ausgewählten vierköpfigen Luxemburger Team zu. Gibt es denn überhaupt Fronten in dem scheinbar so friedlichen Luxemburg? Es gibt sie – aber werden sie zum Teil als Einzelphänomene wahrgenommen, scheinbar verhandelt und in Debatte in größeren Bezügen auszuwerten. Sozialespezifische Probleme wie das Fehlen geeigneten Wohnraums mit Lebensqualität, übermäßige Staus, wenig Ak-

Der 3D-Scan einer Industriehalle ist die Grundlage für die Hybridform einer aus Dreiecken geformten Baumstruktur im Luxemburger Pavillon. Mehrere dieser Objekte bringen nicht nur ein Stück Luxemburg nach Venedig, sondern stellen auch symbolhaft die Herausforderungen des Landes dar. (Foto: Susana Lica)

Seit Jahren ist der Palazzo „Ca' del Duca“ am Canal Grande Sitz der Luxemburger Akademie im Rahmen der Kunst- und Architekturbiennale. Seit Mitte Mai laufen die Vorbereitungen in dem historischen Gebäude. Aufgabe: das Lichtkonzept für 3D-Scans auf besondere Art in den Fokus rücken. (Foto: Susana Lica / LUCA)



zeptanz des öffentlichen Transports, die Zunahme der Pendler und Personen, die sich ein Leben in Luxemburg nicht mehr leisten können, fällt ins Auge. Dazu noch der demografische Zustrom und die verbleibenden Industriebrecher, denen es an Perspektive fehlt. Nicht zuletzt das krude Bild finanzstarker Bauinvestoren und -erzger, die es nicht sieht, wenn Leerstand entsteht. Alles nur Vorwürfe von Sozialwissenschaftlern und Kapitalismuskritikern?

Erstmals schaut das interdisziplinäre Team gebündelt von oben auf die einzelnen Problemfelder. Sammelt Zeugnisaussagen für jeden Kontext und führt sie als Zeichen einer Spur für einen tiefgreifenden Wandel Luxemburg zusammen, eben „Tracing Transitions“, dem Pavillonstitel.

Eine Lösung liegt in Beggen. Ihr zentraler Befund. Wenn nicht gute, nachhaltige Lösungen gefunden werden, werden sich die Probleme immer weiter verschärfen. Doch allein bei diesem Befund wollen sie es nicht belassen. „Es ging explizit darum, der Debatte eine

Die Aufgabe der Architektur ist es, den Orten, an denen wir leben, eine Form zu geben. Diese Orte beinhalten Häuser, Schulen, Büros, Geschäfte, Museen, Regierungsbüros, Bushaltestellen, Plätze, Parks, Straßen, Hörsäle und Parkplätze. Die Form dieser Orte wird aber nicht nur von einem ästhetischen Trend oder dem Ehrgeiz eines Designers definiert sondern es gibt auch Regulierungen, Interessen, Wirtschaftlichkeit und politische Linien zu beachten, oder auch fehlende Koordination und Gleichgültigkeit. Die Kritik, die hier im Werk sind sind nicht unbedingt freundlich gestimmte Gier und Ungeduld, Energie und Konsumismus tendieren dazu, eine banale, mittelmäßige und langweilige bauliche Umgebung zu produzieren. Es müssen viele Klämpfe gewonnen werden, um deren Qualität zu verbessern – und somit auch die Lebensqualität der Menschen.“



Die größte Herausforderung vor der wir heute stehen, ist die Lösung von der wir leben, ist es, Löhne umzuvirtellieren. Seltene können hingegen eine Abkehrung auf dem Weg zu mehr Gleichheit sein. Denn wenn Projekte, die sich mit dem öffentlichen Raum, dem Transportwesen, der Infrastruktur oder dem Häuserbau befassen,

Grundlage zu geben. Die Daten, auf die wir gestützt sind, haben uns selbst die extreme Schiefe dieser Mischung klargemacht. Wir wollen aber anhand von Lösungen wie zum Beispiel dem Mehrgenerationen-Wohnprojekt in der Cité in Beggen, was schon möglich ist, wie wir Lebensqualität schaffen und Wohnraum neu denken können, sagt Panopoulou.

In Venedig sieht es am Pavillon als die Räume durchdrückendes

Die größte Herausforderung vor der wir heute stehen, ist die Lösung von der wir leben, ist es, Löhne umzuvirtellieren. Seltene können hingegen eine Abkehrung auf dem Weg zu mehr Gleichheit sein. Denn wenn Projekte, die sich mit dem öffentlichen Raum, dem Transportwesen, der Infrastruktur oder dem Häuserbau befassen,



Die größte Herausforderung vor der wir heute stehen, ist die Lösung von der wir leben, ist es, Löhne umzuvirtellieren. Seltene können hingegen eine Abkehrung auf dem Weg zu mehr Gleichheit sein. Denn wenn Projekte, die sich mit dem öffentlichen Raum, dem Transportwesen, der Infrastruktur oder dem Häuserbau befassen,



Sege Ecker, Panajota Panopoulou, Daniel Grünkrantz und Claude Ballieu (v.l.n.r.) bringen als interdisziplinäres Team Wissen aus der Architektur, Stadtplanung, Kunst und Philosophie zusammen. (Foto: Susana Lica)

linnet aus 3D-Installationen, die symbolhaft und abstrahiert, Daten 3D-Scans, Bilder und Texte verknüpfen, tauchen intensiv und zum Teil für Nicht-Fachleute komplex in diese Sprechweise nach den Frontlinien ein.

Mit Bildern von Staus unter dem Titel „Welcome in Luxembourg“ wird schon der Besucher im ersten Hier auf den Stützpunkt und die verführerische Lage aufmerksam gemacht. Darzwischen: die Neumarkte. Wir

st sind sozusagen ein Sprachrohr für viele kleine Initiativen, die den Wechsel suchen. Studien aus anderen Ländern zeigen, dass zum Beispiel Freiräume für Kooperativen ein Mittel gegen den zu starken Druck der Spekulation sein können und das soziale Miteinander stärken“, betont Panopoulou.

Mit der Reaktion Xavier Bettel gleich zu Beginn wird sich abschließen, wie das Projekt sich später in Luxemburg behaupten kann. Vielleicht ist es sogar eine Fundgrube für die Opposition, gerade aber nach für die bisher Stimmbereiter, die ihre Argumente nicht in die Öffentlichkeit tragen konnten. Das zumindest ist die große Hoffnung dieses Biennaleprojekts.

Die Direktorin des Luxemburger Center for Architecture* (LUCA), Andrea Rumpf, hat schon angekündigt, die Ausstellung nochmals in den eigenen Räumen in Holsheid zeigen zu wollen. Das Luca, das seit Jahren sich den nationalen Wettbewerb für die Biennaleteilnahme aussucht, will die Debatte mit den Ergebnissen aus Venedig in die Breite tragen. Mindestens mit der Universität wollen sich die Experten in Nachzug zusammenstellen.

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

IM FOKUS 13

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

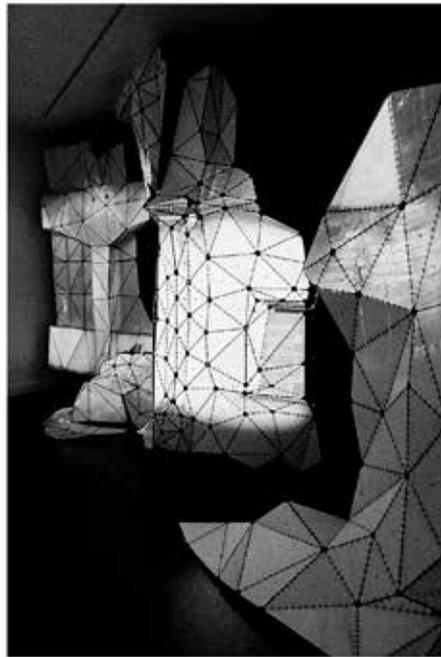
Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?

Das klingt gut. Aber wie könnte das praktisch aussehen?



Vernissage du pavillon luxembourgeois à la Ca' del Duca, qui réfléchit à l'émiettement de l'habitat et à la puissance dévorante des infrastructures sur un territoire aux dimensions réduites ; à droite : Andrea Rumpf du Luca, s'accorde une petite pause

Biennale d'architecture de Venise

Lignes de fuite

Roland Dofing

Une échelle dans le désert : c'est l'image convoitée par Alejandro Aravena, Prix Pritzker et curateur de l'actuelle biennale d'architecture à Venise, pour résumer l'ambition d'une édition qui se veut avant tout sociale et solidaire, en symbiose avec les défis globaux. Enquadrée à l'écrivain de voyage Bruce Chatwin, qui évoque sa rencontre avec une archéologue montée sur une échelle pour mieux pouvoir contempler les lignes de Nazca au Pérou, l'anecdote indique le recul et la hauteur que la Biennale veut prendre pour mieux rélier les points épars de ses reportages du front d'un urbanisme plutôt mal en point à l'aube du XXI^e siècle.

Reporting from the front : on peut trouver la devise quelque peu grandiloquente ou pathétique, cela dépend de la déclinaison qu'en font les différents participants. En tout cas, cette Biennale a réussi à remettre la politique et le social au centre de son dispositif, en limitant la présence des « architectes star » à la portion congrue, et en mettant l'accent sur l'effort collectif et les concepts alternatifs. Ensemble dessein des lignes de front en mouvement, les micro-fronts les plus quotidiens et anodins s'élevaient pas les mains croisées. Derrière ses propositions individuelles se profile ainsi l'ambition (démocratique ?) de cette Biennale : réapprendre à vivre et à décider ensemble, au prix d'un urbanisme renouvelé qui endigènerait la spéculation immobilière et la prolifération incontrôlée des zones urbaines.

Relancer le concept des « machines à vivre » à l'aune de villes entières, alors que la fin des idéologies a également scellé le destin des « idéologies » du bâti et de l'espace social ? L'atomisation actuelle de l'architecture est en tout cas un reflet fidèle de l'individualisation économique et de

la désagrégation du tissu social – les multiples pressions auxquelles le tissu urbain est soumis un peu partout dans le monde – en sont comme les allégories. Il s'agit donc pas faux de localiser les points d'affrontement au sein même de la transformation en cours des espaces de vie et d'une convivialité de plus en plus asséchée.

Dans ce contexte, la Biennale s'aligne de près aux discussions internationales sur la poursuite d'un développement durable, et à la préparation de la prochaine conférence *Habitat des Nations Unies*. Comme à l'accoutumée, les réponses données par les pavillons nationaux illustrent une vaste gamme de propositions, plus ou moins élaborées. Si la thématique de l'immigration est omniprésente, son traitement est le plus souvent mal intégré à une réflexion allant au-delà des contingences du moment. Cela va de l'indignance propagandistique du pavillon autrichien (victime en outre du revirement à 180 degrés de la politique officielle de Vienne au moment même de l'ouverture de l'exposition – parsons, il vaut mieux poursuivre une politique du pavillon vide...), à l'attachement du monumental pavillon allemand pour en faire une sorte de gîte-club unique de la ligne officielle (« Making Heimat »), ce qui se traduit par une illustration volontariste assez plate et peu inspirante – la ville de concert, mirage du refuge après la traversée du désert – qui ne rend pas justice à un défi humanitaire autrement plus complexe. Le coup de génie qui saute l'ensemble a été de percer des ouvertures sur l'intérieur dans les murs d'un pavillon historique pourtant classé, ce qui n'a pas été sans créer des remous. Une touche iconoclaste et salutaire dans un projet étouffé par ses propres bonnes intentions.

À côté de ces propositions monolithiques, d'autres préfèrent la maquette, moins spectaculaire mais plus

Cette Biennale a réussi à remettre la politique et le social au centre de son dispositif, en limitant la présence des « architectes star » à la portion congrue, et en mettant l'accent sur l'effort collectif et les concepts alternatifs

recherchée et riche quant aux répercussions théoriques (la Belgique et la France autour des bûches) et des idées, les Pays-Bas sur l'architecture des missions de l'Orma, le Venezuela sur le bâti de fortune, la Pologne sur la vie de chantier et l'usage de l'énergie, la Grèce avec sa coopérative d'architecture sociale pour répondre à la crise économique, l'Espagne avec une vision thématique sur l'inachevé – « Unfinished » –, des projets laissés à l'abandon, mais, à la crise économique et concomitant entretiens des paysages minéraux ou survolés : ce dernier travail a remporté le Lion d'Or).

À côté de l'immigration, les ruines de la modernité constituent le deuxième point fort du parcours. Si pour Baudelaire et Benjamin, la mélancolie est indissociable de l'apogée de la ville moderne au XIX^e siècle et de son rythme destructeur, les gravats encore fumants des grands desseins évanouis du XX^e siècle – communisme soviétique et capitalisme taylorien – grésent leur propre montage lancinant, palpable dans les pavillons américain et russe qui célèbrent, de façon à combler opposés, les débris d'un empire qui s'effondre, capitale de l'automobile Detroit et le Parc des expositions parnasse (VDNKh) de Moscou. Les États-Unis ont donné carte blanche aux architectes pour relancer l'utopie d'une cité nouvelle, aux accents résolument futuristes et non conventionnels, sur les ruines à peine démantelées de la Detroit contemporaine. C'est extrêmement coloré et souvent ludique, et le pavillon ne désemplit pas d'une force qui dialogue, le sourire aux lèvres.

Silence respectueux et pompes martiales par contre chez les Russes, où la mise en scène, blanc immaculé sur noir de jais, de copies de plâtres de frises et de sculptures soviétiques, di-

gne d'une glyptothèque antique, célèbre le culte de l'architecture stalinienne. Celle-ci, dans son mélange éclectique de néoclassicisme européen et de banque slave, n'est certes pas à dédaigner – mais ce qui importe ici, c'est le geste politique qui, sous couvert d'un postmodernisme crispé, ne vise à rien de moins que la réhabilitation d'une esthétique autoritaire dont, au-delors, les nombreux exemples de pavillons des régimes des années trente fournissent un répertoire quasiment complet (et on y découvre d'ailleurs qu'il existe également une architecture démocratique, aux lignes généralement plus modernistes et sobres).

La confrontation de ces deux pavillons et antagonistes est un rappel à l'ordre sur les enjeux plus vastes de cette Biennale, qui veut vraiment prendre le pouls des courants qui agitent notre début de millénaire orphelin des grands récits structurants. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, la mélancolie post-postmoderne non plus – reste alors à chercher le salut dans l'hybridation et la politique des petits pas, des retours en arrière avec l'espoir d'entreprendre des bifurcations prometteuses ignorées auparavant. C'est tout l'attrait des projets de résilience, à l'image des jardins communautaires du centre de Detroit, ou encore des couloirs verts aménagés dans des villes comme Paris, Nice ou New York (avec également le projet, mégalomane selon certains, mais offrant une vraie réponse à la crise ambiante, de faire d'Athènes, la « ville de béton », un projet pilote pour une mégapole placée sous le signe de l'énergie solaire et de terrasses vertes).

Athènes, qui se trouve d'ailleurs plus que symboliquement à la croisée des chemins qu'évoquent également cette Biennale de Venise, qui lance des ballons de papier vers la Documenta de Farnes, produite que se partagent Kasol et la capitale grecque, et qui fera du nouvel urbanisme son thème porteur. Les frontières entre la Biennale d'art et celle d'architecture deviennent d'ailleurs de plus en plus poreuses. L'art se rapproche de l'urbanisme et vice-versa.

Le pavillon luxembourgeois (haute à traverser) cette tendance, réessayant d'équilibrer son questionnement didactique de départ – où va l'évolution urbanistique au Luxembourg, face notamment à la pesante démographie et au flux croissant de travailleurs non-résidents ? – par un véritable travail créatif sur le dispositif en 3D, qui se déroule dans l'espace assez cavernes de la Ca' del Duca telle une excroissance tactile et sensorielle. Émiettement de l'habitat et la puissance dévastatrice des infrastructures sur un territoire aux dimensions réduites, qui se transforme à vitesse grand V pour devenir une plateforme internationale de services (financiers, logistiques), dépassant du coup l'architecture strictement fonctionnelle de tout offrir identitaire

Le pavillon luxembourgeois réussit à équilibrer son questionnement didactique de départ par un véritable travail créatif sur le dispositif en 3D

local. Ironie cachée de ce dispositif ouvert aux interprétations : il est tenu par un railier de petites vis invisibles, que l'opérateur a placées manuellement dans un labour qui n'a rien eu de virtuel !

Si le concept artistique porte la griffe de Serge Ecker (rappelons d'ailleurs dans le contexte de la Biennale sa fascination des « non-lieux » aux frontières fluctuantes comme la zone de Palumbina ou actuellement la ligne de démarcation invisible de l'enclave de Kaliningrad), l'exposition *Tracing Transitions* est le fruit d'un bel effort collectif à parts égales d'architectes, de théoriciens et de plasticiens qui comprend aussi Claude Bollini, Panayota Panayotopoulou et Daniel Cristărescu. On n'ignore et doit surtout de voir l'installation transmise après la fin de la Biennale à l'espace *du Duca* (Luxembourg center for architecture) à Hohenfels et d'y prolonger le débat commencé à Venise.

Biennale d'architecture de Venise, jusqu'au 27 novembre, Ca' del Duca, Corte del Duca Sforza, San Marco 3052, I-30124 Venise ; www.tracingtransitions.it et www.fabienleca.org.



« Making Heimat », le pavillon allemand consacré à l'accueil des réfugiés



Le projet, mégalomane selon certains, de faire d'Athènes, la « ville de béton », pavillon grec



Incidental space au pavillon suisse



Des projets de résilience, à l'image des jardins communautaires du centre de Detroit, au pavillon US



Célébration du culte de l'architecture stalinienne au pavillon russe

Archéologie urbaine

Josée Hansen

« Nous étions, se souvient Panajota Panotopoulou, "irrités" quand nous avons appris le thème de cette année... » Parce que le commissaire général de la biennale d'architecture de Venise, le Chilien Alejandro Aravena, 49 ans, a fini comme sujet *Reporting from the front* (« Nouvelles du front ») et qu'il y a tellement de guerres, de vrais fronts, à travers le monde que l'équipe autour de Panajota s'est demandée : quel serait un « front » au Luxembourg ? Ce qu'ils savaient en amont, c'était qu'ils avaient envie de travailler ensemble un jour. « Ils », c'est Claude Ballini, architecte partenaire au bureau Ballini & Pitt, militant à La Gauche et engagé entre autres dans la création de la coopérative d'habitation autogérée Ad Hoc ; Serge Ecker, designer graphique spécialisé dans la modélisation et l'impression en 3D avec sa société Grid Design et artiste plasticien (il vient de présenter une exposition personnelle à la galerie Dominique Lang à Dudelange), ami de longue date de Claude Ballini, avec lequel il partage les bureaux, ainsi que Panajota Panotopoulou et Daniel Grünkranz, architectes et chercheurs en architecture, qui ont un bureau commun avec siège à Wasserbillig et dépendance à Vienn (Form Society) et essaient d'analyser les relations entre le développement économique du Luxembourg et la forme de son environnement bâti. Après s'être rencontrés, ces quatre constatent qu'ils aimeraient travailler ensemble sur un sujet de recherche, comme ils ressentent bien qu'ils étaient sur la même longueur d'onde. Tous sont trentenaires, de la nouvelle génération d'architectes qui ne cherchent plus vraiment à imposer leur touche bling-bling dans le paysage architectural, mais estiment que le vrai défi, c'est de trouver des solutions intelligentes pour le partage de ressources naturelles forcément limitées.

« Soumettre un dossier de candidature pour la biennale d'architecture semblait donc une occasion idéale. Doté de 230 000 euros par l'État, qui leur traditionnellement la C'af del Duca, à quelques stations de vaporetto de la Piazza San Marco, pour toutes les biennales, architecture et art, le pavillon permet de s'adresser à un public de spécialistes internationaux – et, depuis quelques éditions, de ramener ce débat quelques mois plus tard au Luxembourg, comme les pavillons sont désormais toujours exposés au Luca (Luxembourg Center for Architecture), chargé par le ministère de la Culture de la réalisation du pavillon, et qui met ensuite à disposition ses locaux à Hollerich. Pour l'équipe des curateurs, ce « front » au Luxembourg devrait pourtant peu à peu élargir : c'est l'accès au logement, de plus en plus rare et cher pour une population en pleine croissance. Jean-Claude Juncker (CSV), l'ancien Premier ministre et actuel président de la Commission européenne, s'en était-il pas fait une « Chefsache » (affaire du chef) et l'actuel gouvernement Bettel / Schneider / Brzezniak l'a-t-il pas érigé en sujet prioritaire ?

En automne dernier, 17 équipes participèrent à l'appel à projets lancé par le Luca pour ce pavillon, réunissant une cinquantaine de participants. Un jury constitué de l'italienne Caterina De Cesero, du Français Romain Zattarin et du luxembourgeois Tatiana Fabek, Philippe Nathan, Andrea Rumpf et Nico Steinmetz retint finalement le projet *Tracing transitions* du quatuor austro-luxembourgeois. « We are Biennale! » annonce fièrement le site du bureau Form Society le 14 décembre.

« Nous voulons faire davantage que d'afficher des statistiques », explique Panajota Panotopoulou. Le projet de recherche de l'équipe vise à croiser les informations recueillies

Mardi matin au bureau de Ballini & Pitt et de Grid Design, dans un immeuble d'appartement assez quelconque du Rollingergrund. À l'entrée, des œuvres de Serge Ecker, ses foulards imprimés montrés à Dudelange, une photo de Fukushima, où il a été. Quelque part dans un bureau, l'imprimante 3D tourne à plein régime, mais on ne la verra pas, les objets sont gardés secrets jusqu'au vernissage à Venise, fin mai. Dans une salle de réunion à fort potentiel claustrophobe, Serge Ecker et Panajota Panotopoulou, expliquent leur concept. *Tracing transitions* analysera la situation du logement au Luxembourg et tout ce qui y cloche : sa pénurie et ses prix excessifs. Et avec le logement, la situation sociale que cela implique ainsi que les décisions politiques – développement de certaines niches économiques par exemple – qui y ont mené.

Alejandro Aravena veut « montrer à un large public ce que signifie améliorer la qualité des vies de tous, dans des situations difficiles et face à des défis urgents », écrit-il dans sa note d'intention. Il a sélectionné une centaine de propositions d'architectes pour améliorer ces conditions difficiles. Lui-même a acquis sa célébrité, qui lui vaut le Pritzker 2016, le prix le plus important en architecture, par ses maisons à demi achevées qu'il a construites pour des familles défavorisées à Iquique au Chili, leur permettant d'accéder à leurs propres maisons à des prix modestes. Mais construites du strict minimum, mais qui peuvent être décorées ou agrandies selon l'évolution des budgets. *Reporting from the front* a bien sûr motivé beaucoup de nationalités à proposer des pavillons dédiés à la situation des réfugiés : *Making Heimat*, du Deutsches Architekturmuseum, au pavillon allemand, propose une base de données avec des architectures innovantes pour accueillir les réfugiés et les faire se sentir chez eux dans ce nouvel environnement. L'Albanie, la Finlande, la France, l'Autriche et Singapour ont le même axe.

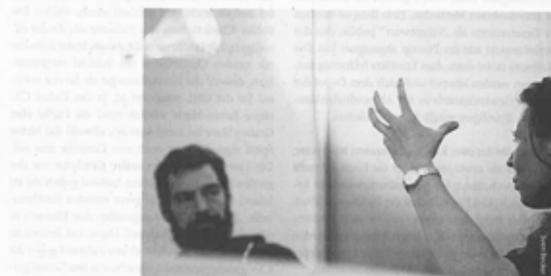
Au pavillon luxembourgeois, les foyers pour demandeurs d'asile seront une des formes de logement parmi d'autres documentées dans la section *Status quo*. Serge Ecker a sillonné durant des mois le pays, appareil photo à la main, pour prendre des clichés de ce Luxembourg de l'habitat : le rêve pavillonnaire des villages autochtones, avec une maison unifamiliale installée sur un lopin de terre, de préférence en bordure de forêt ou de champs, avec deux garages, une pelouse soignée et une végétation luxuriante. Mais il y a aussi les appartements, moins bling-bling, parfois même délabrés, ou les chambres déprimées au-dessus des cafés, dans lesquelles s'installent plusieurs locataires payant beaucoup trop cher le droit de se reposer la nuit. Il y a les chics dortoirs, de l'autre côté de la frontière, chemin qui prennent ce Luxembourg qui ne peuvent plus se payer un terrain au Luxembourg. Et

il y a les terrains vides, des friches industrielles ou des objets de spéculation, Place de l'Étoile ou porte de Hollerich, qui pourraient accueillir des dizaines de milliers de personnes cherchant à se loger.

Actuellement, le prix de faire de terrain s'échelonne de 30 000 euros par are dans le Nord du pays à plus de 90 000 au Centre, a calculé l'Observatoire de l'habitat (voir *Land du 26 février*) : un appartement neuf se vend en moyenne à 5 373 euros par mètre carré au Luxembourg, avec un pic à plus de 6 700 euros dans la capitale. Selon la Caritas, 35 000 personnes cherchent un logement social ; le gouvernement vient de donner son feu vert pour la construction de 345 unités essentiellement planifiées par les communes et subventionnées par l'État. En 2015, le revenu médian est de 34 320 euros par an, a calculé la Chambre des salariés dans son récent *Panorama social* ; le seuil de pauvreté se situe à 20 595 euros par an : il atteint désormais 16,4 pour cent au Luxembourg, très forte tendance à la hausse. Parmi la population totale, 35,2 pour cent des ménages estiment qu'ils font face à de lourdes charges financières liées au logement, toujours selon la CSL. Le Luxembourg compte désormais, selon le Statoc, 576 249 habitants, soit une hausse de 2,4 pour cent sur un an, qui s'explique surtout par un solde migratoire positif de 11 159 personnes et un taux de natalité plus élevé dans la population de non-luxembourgeois que parmi les Luxembourgeois. Le taux de chômage s'établit à 6,5 pour cent, annonce l'Adem, mais chaque jour, plus de 165 000 frontaliers viennent de France, de Belgique et d'Allemagne pour travailler au grand-débat, selon le Statoc.

« Oui, tous ces chiffres existent, mais nous voulons faire davantage que d'afficher des statistiques », explique Panajota Panotopoulou. Le projet de recherche de l'équipe vise à croiser ces informations et obtenir des résultats convaincants, peut-être même inattendus sur le dysfonctionnement dans le développement du Luxembourg. Par exemple : mettre en relation la surface réservée à la voiture à celle prévue pour le logement (55 000 nouvelles immatriculations en 2015, 2 899 kilomètres de voiries d'État en 2014 ; 1 316 bâtiments achevés en 2013, dont 1 078 maisons unifamiliales et 178 seulement à appartements, au même niveau qu'en 1970 ; source : Statoc). « La situation, constate l'architecte, est parfois assez glauque ».

Mais, à côté de cet état des lieux, l'équipe veut aussi montrer des alternatives, des idées d'un vivre autrement : il y a les initiatives des « villes en transition », ce mouvement qui vise à assurer la résilience face à la crise économique et au dérèglement climatique, et qui, au Luxembourg, est implémenté par l'Abt Transition Minnet venant ouvrir la Maison de la transition à Esch. Il y a aussi les idées d'un habitat commun, comme la coopérative, ou alternatif, comme les



Serge Ecker et Panajota Panotopoulou en discussion

quartiers sans voitures. Toutes ces initiatives seront invitées à participer au débat, surtout lorsque l'exposition viendra au Luxembourg et sera le cadre d'un programme de colloques, tables-rondes et débats.

Reste la question de la forme. Car pour ambitieuse que soit la recherche, elle ressemble fort à du journalisme. Comment sera-t-elle présentée dans l'espace, dans cette villa vénitienne, sachant que le visiteur moyen ne passera que dix à trente minutes dans le pavillon ? Il y aura une documentation photo aux murs, dont certaines sont transposées en objets 3D. Serge Ecker voulait modéliser ces « situations absurdes » qu'il a rencontrées avec son approche

« post-digitale » comme il l'appelle, et qui a quelque chose de déconstructiviste. Il y aura des interviews avec d'importants acteurs du marché, comme la Caritas, les Forêts Belval ou la Ville de Dudelange, inclus dans le parcours, ainsi qu'un catalogue, réalisé en collaboration avec l'Université du Luxembourg... La mise en réseau sera alors importante, une des clés du travail des architectes comme des artistes à lire des médias sociaux. Et Serge Ecker de citer l'artiste Bert Thies en référence : « Le chemin vers l'utopie se fait par beaucoup de petits pas ».

La biennale d'architecture de Venise se tient du 28 mai au 27 novembre ; plus d'informations : labiennale.org et luca.lu.

Claude Ballini, Serge Ecker, Daniel Grünkranz et Panajota Panotopoulou représentent le Luxembourg à la biennale d'architecture de Venise cet été, avec *Tracing transitions*, un pavillon consacré au logement



FOREIGN AFFAIRS

Pendant plusieurs mois, l'artiste luxembourgeois Pasha Rafy, directeur artistique du quotidien autrichien Die Presse, a accompagné le ministre des Affaires étrangères Jean Asselborn de Téhéran à Steinfurt, de Moscou à New York pour documenter le quotidien d'un homme politique avec ses cortèges de conseillers et de gardes du corps, ses rencontres avec les grands de ce monde, ses chambres d'hôtels infiniment tristes. Parallèlement à son film *Foreign Affairs* (Les Films Fauves, 2016), Pasha Rafy a réalisé une série de portraits décalés et insolites qu'il a réunis dans ce livre introduit par la journaliste et critique d'art Josée Hansen.

LIVRE EN LANGUE
FRANÇAISE ET ANGLAISE
112 PAGES
35 EUROS
EN VENTE EN LIBRAIRIE OU PAR
COMMANDE PAR FAX 496309
COURRIEL LAND@LAND.LU
OU TÉLÉPHONE 485757-32
ISBN : 978-99959-949-1-4

Tagblatt
Serie 33 / Nr. 133

KULTUR

Mittwoch,
10. Juni 2015



Die Installation von Serge Ecker (Foto: François Besch)

„Handle with care“ oder Container mit „Menschenfracht“!

AUSSTELLUNG Serge Ecker bespielt den AICA-Kiosk an der Adolphe-Brücke

Fernand Wieseler

Nach Abbau des alten Zeitungskiosks, den die Kundröckervereinigung AICA jährlich als Performance- bzw. Ausstellungsort für Kunstern zur Verfügung gestellt hat (eine entsprechende Dokumentation wird demnächst publiziert), werden seit April in einem neuen Container, 50 Meter vom Umkleekiosk entfernt, wieder Ausstellungen, sozusagen „open air“, angeboten.

Europäischer Monat der Fotografie obliegt; Waren es im April/Mai Bilder von Lauriane Bidault unter dem Titel „Illumination is the New Interior Sensation“, hat seit Freitag Serge Ecker, ein Künstler, der sich in kurzer Zeit einen Namen gemacht hat, den AICA-Kiosk von innen her eingeblüht. Er hat den weißen, mit Glasfronten besetzten Kiosk nicht mit Innenleuchten erfüllt und die Außenwände

de aus Glas so bearbeitet, dass man glaubt, innen Figuren wie bei einem am Checkpoint des Zoll durchsuchten Container zu sehen.

Die Illusion ist, auf Distanz betrachtet, perfekt. Die räumliche Beleuchtung verleiht die Wirkung noch. Doch damit nicht genug!

Aufgetürmte weiße Kästen

Die Glasfronte ist außerdem mit aufgetürmten weißen Kästen eingekleidet. Kleine Lüken lassen den Blick ins Innere zu, wo der Künstler in Naturlandschaften in 3D-Verfahren geschaffene Figuren in Wartungslinien posiert hat. Dies verleiht der Installation einen noch menschlicheren Charakter als die Illusion gezeichnet und auf den Außenwänden erscheinenden Figuren.

Aus dem Kiosk ist ein Lkw-Container geworden, der Menschen transportiert, und vom Zoll beschleibt mit Spezialtechnik

Vita

1982 in Ech-Alzette geboren, lebt und arbeitet Serge Ecker in Luxemburg und Berlin.

Von der Ausbildung her auf digitale Bilder und Effekte ausgerichtet, entwickelt er seit 2013 auch künstlerische Positionen, etwa „You I Landscape“, Camé Rotondes, Ausstellungen 2014: Diagonale 43, Pavillon du Centre-ville, Ech/Alzette, Heaven, Earth & People, Galerie Gaasch, Diédelingen, Angèle Poyen, Camé Rotondes, 3D Printing Arts, Metropolitan Pavilion, New York, 2015: „Where the grass is greener“, Kunstverein Leuchtenstein, Vaduz.

Preise: Gewinner des Wettbewerbes der Stadt Luxemburg zur Erleuchtung einer Melusina-Skulptur.

durchleuchtet wird. Künstlich wurde ein normaler Reisekoffer mit einem zu schwebenden Menschenkörper auf diese Weise an einer Grenze erwidert. Fast täglich hört man von ähnlichen Operationen in Containerhäfen oder an für Menschenhandel bekannten Reisezielen und Landesgrenzen, vor allem in Richtung Europäische Union, aber nicht nur.

Tausende Flüchtlinge, Tausende nach Zufahrt vor Verfolgung und dem sicheren Hungerloch in ihren Heimatländern und streben per Fußmarsch, Auto, Schiff oder sonstige Transportmittel einer besseren Zukunft entgegen. Schlepperbanden haben das Geschäft mit Menschen in Not für sich entdeckt. Die EU beginnt langsam, aber sicher, etwas zu unternehmen. Die Metzger dieses Verhältnisses, aber durchsichtig grünen Containers ist unmissbar verständlich, dies auch angesichts der in gleicher Thematik bereits geleisteten Arbeiten von Serge Ecker.

Für ihn zählen visuell der Körper, der Raum, die Relationen zwischen beiden, und dies nicht

nur als technische oder ästhetische Aufgabenstellung, sondern auch als artistische Position in einer Welt, die zwar durch Kunst nicht verändert werden, wo der Künstler aber Missstände plastisch und verständlich darstellen und dem Betrachter die Augen öffnen kann. Inhalt und „Jubiläum“ verschmelzen sich und bieten ein ausdrucksstarkes Kunstwerk. Namens der AICA wurde der Künstler kunstauswärtig von France Carnaval begleitet.

Eine gelungene Installation

Serge Ecker hat den Kiosk optimal unter dem Titel „Handle with care“ genutzt und eingesetzt. In diesem unserem schwierigen Zeiten der Migrationswellen in manchen Weltregionen, auch Europa, und nicht immer mit plötzlichen Mitteln angesprochen neuer Herausforderungen eine sicherlich gelungene Installation am AICA-Kiosk nahe der Adolphe-Brücke. Bis zum 30. August.



Le 22 mai, les autorités espagnoles ont décidé qu'Adou Ouattara, un petit garçon originaire de la Côte d'Ivoire âgé de huit ans, aurait une autorisation de séjour d'un an pour pouvoir rester avec ses parents, qui ont des papiers et vivent légalement aux Canaries. L'image du petit garçon plié en deux dans une minuscule valise et dont le corps a été dévoué au scanner des douanes à Ceuta, a fait le tour des médias du monde. Ce sont de telles images emblématiques qui ont motivé l'artiste Serge Ecker pour son projet Handle with Care, qu'il installera à partir de vendredi prochain, 5 juin, au Kiosk de l'AICA près du pont bleu. Serge Ecker, dont l'art devient de plus en plus engagé, rend ainsi au container provisoire sa fonction initiale, rempli de caisses de transport, mais dans lequel sont cachés des immigrés clandestins - qu'on découvre comme sur une image scannée. L'esthétique froide et déshumanisante, et celle des images produites par les douanes avec leurs équipements high-tech, par lesquels ils scannent aussi des camions entiers (confessionnaire : France Carnaval ; vernissage le 5 à 18h30 ; jusqu'au 30 août). jh

Tagblatt, 10/06/2015

Letzebuenger Land, 29/05/2015

Du Kiosk aux Rotondes

L'art de transformer par Serge Ecker

Si le grand public ne le connaît pas encore très bien, c'est qu'il évolue dans une catégorie artistique un peu discrète des arts visuels, principalement celle de la modélisation 3D.

A ce jour, son projet le plus visible est sa sculpture de Mélusine, la «femme-poisson (...) qui aurait disparu dans les flots de l'Alzette», grâce à laquelle il remporta le concours organisé par la Ville de Luxembourg à l'occasion de son 1050^e anniversaire. Des participations à des expositions aussi: la

triennale jeune création *You I Landscape* en 2013, *White Inside* au Casino Luxembourg en 2013 ou *Angèle Poyen* au Carré Rotondes en 2014.

Une cote qui grimpe ou un hasard calendaire? Le fait est que Serge Ecker voit actuellement son nom affiché en solo au Kiosk et au sein de l'exposition inaugurale des Rotondes.

Le Kiosk qui, rappelons-le, n'est plus, depuis le début des travaux de réfection du Pont Adolphe, le vieux kiosque MPK, mais un simple container transfiguré, depuis que Serge Ecker l'a investi, en... container.

Les grincheux crieront à la facilité. Il n'en est pourtant rien. C'est un parti pris politique et réaliste. La réalité de tous ces migrants clandestins qui essaient sans relâche de s'infiltrer au milieu du char-

gement des camions à destination d'un eldorado. Certes, Luxembourg n'est pas Calais, mais les camions de livraison y pullulent. En atteste au alentours le nombre de places zébrées qui leur sont réservées.

Pessimisme ambiant

L'installation est sobre. Forcément. Les trois pans vitrés du Kiosk sont des radiographies - en noir et blanc donc - du «stock», des caisses et des individus, tous dans des positions inconfortables, que ce soit debout ou assis. Le fait n'est pas nouveau; les médias en parlent sans arrêt, mais pourtant, la représentation visuelle interpellante. Elle n'est pas sans raviver la mémoire. La déportation des Juifs parqués dans des wagons à marchandises. Voilà ce que nous sommes (restés): des bourreaux.

Si l'artiste a été maître de sa thématique au Kiosk, il n'en a pas été de même aux Rotondes, du fait du caractère collectif de l'exposition et de son commanditaire qui a choisi comme fil rouge, pour son ré-aménagement aux sources, les Rotondes elles-mêmes entre histoire et prospection utopique.

Serge Ecker y présente quatre projets de réaffectation possible: *Aquadôme*, *Rotonde de Babel*, *NATO Site #108* et *LuxembOObs*.

Aquadôme est un parc aquatique avec pour effigie sa Mélusine. Nombribrisme mis à part, la culture du XXI^e siècle serait-elle en passe de se redéfinir en loisirs? La *Rotonde de Babel* est une construction en hauteur, sur le modèle de la biblique tour de Babel, qui réunirait le Graal du Luxembourg, sa diversité culturelle. Y voir une quelconque corrélation avec le ré-

sultat du référendum relèverait bien sûr d'un grand malentendu. *NATO Site #108* est un site militaire qui abrite un bouclier antimissile. D'une logique incomparable en comparant le budget de la défense à celui de la culture. Dans *LuxembOObs*, les Rotondes deviennent closes. Des maisons dédiées aux plaisirs défendus de la chair. Pour que les acteurs soient salariées et acquièrent des droits... humains. Car l'utopie est avant tout politique.

FLORENCE BECANNE

* «Handle with care» jusqu'au 30 août au nouveau Kiosk, avenue Marie-Thérèse, Luxembourg-ville. www.aica-luxembourg.lu
«Rotondes 2.0 – Les possibilités»: jusqu'au 28 août aux Rotondes, Luxembourg-Bonnevoie. www.rotondes.lu

Le Jeudi, 18/06/2015

Ses dates clés

5 mars 1982 Naissance à Esch-sur-Alzette. Enfant unique, il passe son enfance à Kayl.

1997-2001 Il fréquente le lycée technique des Arts et Métiers (LTAM), à Luxembourg, avant de revenir à Esch-sur-Alzette pour «essayer» une première au lycée de garçons d'Esch-sur-Alzette.

2002-2006 Il se forme aux métiers du film d'animation 2D-3D au sein de Sup'Infograph-Ecole supérieure de réalisation audiovisuelle (ESRA) de Nice.

2008 Après des expériences chez Blanch 3D Animation Studio (2005-2007, Cologne, Allemagne), Ballini, Pitt & Partners (2007/2008), il fonde Grid, une entreprise qui œuvre dans l'illustration 3D, les animations, les impressions.

Depuis 2011 À partir de cette date, il commence à participer à des expositions. Il expose ses œuvres à travers le pays, mais aussi à Paris (novembre 2013) ou New York (février 2014) dans le cadre du «3D Printshow Arts».

25 février 2014 Dans le cadre de son 1 050^e anniversaire, la Ville de Luxembourg lance en juillet 2013 un concours pour la création d'une œuvre plastique représentant Mélusine. Un an et demi plus tard, le projet de Serge Ecker est déclaré lauréat. Il devance ceux de Florence Hoffmann et de Mai Thu Van.

Serge Ecker tout en 3D

L'homme qui «sort des choses de son ordinateur» s'intéresse à la représentation du réel à travers le prisme des nouvelles technologies.



Avant de passer à la phase concrète de son cimetière d'avions...



... Serge Ecker a travaillé avec son «marteau», un ordinateur.

L'ordinateur est son «marteau». Serge Ecker, lauréat du concours «Mélusine», fait «du postdigital» et s'inspire de l'actualité pour créer des œuvres d'un autre type.

De notre journaliste
Guillaume Chassaing

Deux ordinateurs et trois écrans sur une longue table: bienvenue dans le bureau de Serge Ecker. Non loin de là, une pièce accueille un établi et une imprimante 3D Shared Office. Serge Ecker est un artiste pas comme les autres. Premièrement, «(il) ne (se) considère pas comme un artiste». Ni comme un designer, ni comme un architecte, ni comme un photographe... Il avoue tout de même qu'au cours de son adolescence, il a «toujours voulu faire quelque chose lié au dessin».

Mais que fait-il? «Je n'ai pas de définition pour moi», affirme Serge Ecker. Je fais du postdigital, je sors des choses de l'ordinateur, qui est un peu mon marteau.» Formé à l'image numérique et aux effets spéciaux, l'homme de 33 ans s'intéresse à la représentation du réel à travers le prisme des nouvelles tech-

nologies: logiciels de recombinaison d'espaces et images de géolocalisation (Google Maps) sont les outils de cet artiste à part. «Quand j'étais enfant, je bidouillais déjà mon Commodore 64, se souvient Serge Ecker. J'ai toujours joué avec les logiciels et les ordinateurs. J'ai réussi à en planter beaucoup. Il y a eu beaucoup d'accidents dans mon parcours. J'improvise et j'apprends tout le temps.» Mais Serge Ecker trouve (presque) toujours une solution et les «accidents» aboutissent souvent à de belles réussites.

➤ S'inspire de «l'absurdité du monde»

Après le tsunami au Japon en 2011, Serge Ecker fait des clichés d'habitations dévastées. Il les complète avec des images trouvées sur internet, dans les médias, sur Google Earth. Il procède ensuite à une recombinaison en 3D pour obtenir des fragments du réel, reconstruits grâce à des logiciels de modélisation spatiale pour aboutir à une hyper-réalité.

«L'esthétisme n'est pas le plus important dans mon travail artis-

tique, indique Serge Ecker. L'idée et l'activisme sont essentiels.» Il s'inspire beaucoup de l'actualité, «de l'absurdité de notre monde, de ce qui (le) met en rage». Actuellement, il travaille sur le cimetière d'avions du désert de Mojave (États-Unis): «Certains avions à peine construits y allaient directement après la Seconde Guerre mondiale, c'est complètement ridicule.» Il a aussi travaillé sur les réfugiés avec «Handle with Care», un conteneur visible place de Bruxelles à Luxembourg. Mais aujourd'hui, le sujet des réfugiés, il le laisse de côté. «Il est trop dans les médias en ce moment, j'ai besoin de réfléchir.»

Son processus de création est toujours le même. «Je récolte des informations, je prends le temps de la réflexion, j'ai l'idée, je fais des recherches, j'entre dans la production digitale avant de passer à celle physique», explique-t-il.

Il a procédé de même pour la création de la «Mélusine» qui s'installera prochainement sur les bords de l'Alzette dans la capitale. «C'est une expérience à part, confie Serge Ecker. C'était mon premier concours. Le concept m'a inté-

ressé et je suis allé au bout, mais ce projet n'avait rien à voir avec mon travail habituel. Je suis fier d'avoir gagné, mais j'ai peur d'être réduit à cette Mélusine.» Aujourd'hui, la sirène, qui fut, selon la légende, l'épouse du comte Sigefroid, fondateur de Luxembourg, en est au stade de la construction. «J'ai trouvé par hasard l'usine Zsolnay à Pécs (Hongrie), détaille-t-il. Cela m'a impressionné tout ce qu'on peut faire avec de la céramique. J'ai choisi ce matériau parce qu'il devient plus beau avec le temps.»

Quant à Serge Ecker, il va continuer à avancer «par petits pas» et au gré des «hasards, accidents et opportunités» qui se présenteront à lui. Et «sans (se) prendre la tête».

Chaque jeudi, depuis le début du mois de septembre, *Le Quotidien* vous a fait découvrir le travail de quatre artistes luxembourgeois: Nicolas Goetzinger, Jhemp Bastin, Florence Hoffmann et Serge Ecker, qui clôt cette série de portraits d'artistes.

VERBATIM

«L'art ne peut pas donner de réponses. Il doit poser des questions auxquelles les autres doivent répondre. Il doit faire des trous dans la tête pour faire réfléchir. Il peut faire mal aussi»

(La définition de l'art par Serge Ecker.)

Un mois à Dudelange

Textures, déchets, cimetière d'avions, les frontières, bâtiments vides, antichair... Serge Ecker s'installera, à partir de samedi, au centre d'art Dominique-Lang à la gare de Dudelange (rue Dominique-Lang). Son exposition, intitulée «Inertia of the Real», sera visible jusqu'au jeudi 29 octobre (du mercredi au dimanche, de 15h à 19h). Le grand public pourra également rencontrer sur place l'artiste, le 1^{er} octobre, à 18h30.

Par ailleurs, Serge Ecker expose actuellement, et jusqu'au 22 novembre, une œuvre nommée «Forget the Names, Let's Talk about Numbers» dans le cadre de l'exposition «Where the Grass Is Greener» au musée d'Art du Liechtenstein, à Vaduz.



Des imprimantes 3D, un établi, une perceuse... C'est dans cette pièce que Serge Ecker «sort (véritablement) les choses de son ordinateur».



Deux expos rentre-dedans à Dudelange

Le factibléu et le révolté. Une expression à prendre au sens propre pour Mike Bourscheid et au sens figuré pour Serge Ecker.

Mike Bourscheid aurait développé son sens de l'humour en réaction au conservatisme ambiant de son village natal. A constater l'irrévérence grandissante d'expo en expo, il faut croire que le village en question, quelque part sur le territoire, était extrêmement conservateur. Et qu'y régnaient bien des faux-semblants.

ehe Ehe (que l'on peut traduire littéralement en « avant le mariage » ou, pourquoi pas, lire « hé, hé »), dissèque l'intérieur des chaumières, l'intimité des couples. Du « pantoufardisme » au réveil de la flamme, de la pudibonderie au voyeurisme, des sous-vêtements affriolants aux sex toys, tendance sado-masochisme, de l'apparente lisseuse aux tromperies. Hypocrisies et bassesses sont étalées. Quoique. L'exposition firtse à « vrai dire bien plus avec la 3D Pléthore d'appendices (et de trous). On est bien loin du moliéresque « Couvrez ce sein que je ne saurais voir ».

Nous nageons en eaux troubles

Mike Bourscheid sculpte ou se photographie affublé de phallus qui ont plus à voir avec des trompes d'éléphant qu'avec l'organe masculin de reproduction. Tout est détourné.

Jusqu'au bec de saxophone. Freud aurait sans doute aimé étudier ce cas. A l'issue de l'analyse, on aurait certainement su si le patient est à ranger dans le camp des sociologues ou dans celui des adolescents chez qui grandir et s'engager déclenchent une crise panique.

Pas de grande différence d'âge, à peine deux ans, entre Mike Bourscheid et Serge Ecker. Pourtant, chez ce dernier, l'ambiance et le ton sont aux antipodes. Les préoccupations aussi. Qui quittent la zone du nombril pour s'échapper dans la sphère des plus forts, ceux qui font les lois et sèment la terreur et la misère.

Malgré l'horreur représentée, le pathos est absent. La majorité des œuvres portent des titres codés, sur le modèle défini par l'Association internationale du transport aérien. Un tour du monde en escales.

A Lampedusa, devenu LFD, comme pour mieux pointer notre déshumanité face aux migrants qui affluent par la mer, c'est à une bataille navale sans conquérants que se livrent les embarcations de fortune prêtes à chavirer. A des frontières, mais pas n'importe lesquelles. Celles qui ne sont pas poreuses, où l'homme a érigé des barrières.

Dans des déserts transformés en bases militaires. Les vues aériennes rendent un motif géométrique. Tissées ou imprimées sur du papier peint, elles meublent nos intérieurs, comme les images d'actualité qui s'échappent du téléviseur, mais n'en troublent pas la quiétude pour autant. En Afghanistan. Par le biais d'une burqa pour hommes. La seule œuvre qui déride un peu!

En Europe, ce toit de fortune (une couverture de survie) qui distille via une perfusion les secours au compte-gouttes. Et si nous sortions de notre inertie - leïxoo s'intitule Inertia of the real - et agissons enfin?

Florence Becanne

* Jusqu'au 29/10 au Centre d'art Nei Licht et Dominique Lang. Ouvi du mer au dim de 15.00 à 19.00h.

Serge Ecker est aussi l'auteur d'une sculpture représentant Mélusine, qui sera dévoilée demain 14 octobre vis-à-vis de l'abbaye de Neumünster au bord de l'Alzette.

Export



Entre art et non-art

Persuadée que les graffitis sont « des traces spontanées du quotidien » et « une archéologie précoce de la crise », la curatrice et critique d'art Sofia Eliza Bouratsis, qui vit et travaille entre le Luxembourg et la Grèce, organise, au Musée archéologique de Patras, une exposition avec des photographies de Takis Spyropoulos intitulée *Carnets de rue* et documentant des graffitis dans le quartier d'Exarchia à Athènes (p. 43). Elle a en plus intégré le néon *Vasanizomai* (« je souffre »), réalisé par l'artiste Serge Ecker pour le spectacle *Grexix* (photo : TPC ; patrasmuseum.gr) jh

Letzebuenger Land, 20 mai 2016

Land-Art

Je t'aime moi non-plus

De lui, vous aurez peut-être vu *In between*, le barrage anti-char bling bling à faire soi-même selon une instruction type Ikea, au printemps dans l'exposition *Angste Povera* au Carré Rotondes (photo : TPC). Ou sa maquette pour une sculpture de Mélusine moderne et violette qui a remporté le concours de la Ville de Luxembourg. Graphiste de formation, Serge Ecker (32 ans) évolue à la lisière entre arts plastiques et design, entre contestation et utilitarisme. *ILY - pour I love you* - son intervention dans le *Land* (voir en page 17) est représentatif pour son approche : les lecteurs peuvent y découper le modèle pour confectionner un pavé portant un message de protestation, à utiliser contre les abus de pouvoir et les inégalités. Fondateur de Grid Design, un studio de visualisation en 3D, Serge Ecker se situe constamment entre les dimensions. En tant qu'artiste, il a entre autre travaillé sur les ruines des alentours de Fukushima, reproduisant des éléments de maisons en sculptures 3D impressionnantes. jh



LES
in
in
J
ba
M
M
pi
RT

REF



11:11 Fran refu (Vid

11:11 Nati Tina

11:11 Twit

11:11 Prer de p

11:11 Ren Mos sovi

11:11 Deu

11:11 Res

P

Q

D

Le
te
co
17
en
Gr
PC
fai
éc
co
eff
pa

R

Le
(E
co
de
Ca
de
qu
qu
pr
so
év
m
bc
pr
pl
au
pe
pl

Installations : La mécanique politique

von [Luc Caregari](#) | [2015-10-08](#) | [Expo](#)

Dans son exposition « Inertia of the Real », Serge Ecker démontre qu'on n'a pas besoin de se montrer grossier pour provoquer – et que la subtilité peut être une arme efficace.



Les avions de guerre dormant dans le désert de l'Arizona.

Ce n'est pas parce qu'il a gagné le concours pour la statue de Mélusine, qui sera installée près de l'Alzette, que Serge Ecker est un artiste convenu, voire patriotique. Dans son exposition « Inertia of the Real », il dévoile son côté politique et provocateur, tout en ne forçant pas ses vues sur le spectateur. S'intéressant depuis longtemps aux connexions entre création artistique et technologie, il fait usage de procédés techniques particuliers pour nombre de ses œuvres.

Comme la première pièce qui ouvre le bal : « Soft Borders » – une série de tissus qui pendent sur un mur. Sur eux, Ecker a fait imprimer des images satellite de plusieurs frontières, qui sont parmi les mieux gardées et les plus controversées – comme entre l'Égypte et Israël, la Syrie et la Turquie, les États-Unis et le Mexique, le Maroc et l'Espagne et la Hongrie et la Serbie, pour rester dans l'actualité. De façon générale, les drames récurrents qui se jouent aux frontières européennes ont une grande répercussion sur la création de Serge Ecker. Ainsi, l'installation « Forget the Names, Let's Talk About Numbers II », où une tente en tissu isotherme pend du plafond, sous laquelle une poche de perfusion également pendue se vide petit à petit sur une pierre (rouge, issue du Minett) chauffée. Chaque goutte qui tombe s'évapore dès qu'elle touche la pierre. Une façon d'évoquer les dizaines de milliers d'anonymes qui sont morts en voulant accéder à l'Union européenne – tout en transcrivant mot pour mot le dicton de la « goutte d'eau sur une pierre brûlante ». Juste que la pierre sur laquelle brûlent les anonymes est issue de notre terre.

Dans le même registre : les travaux sur Lampedusa. Sans s'y rendre, Ecker a pris et a retravaillé des photos de barques de migrants dénichées sur Google Street View. Il en a tiré des clichés panoramiques, une vidéo et des impressions en trois dimensions – un procédé que l'artiste semble apprécier. Les autres installations apportent une touche plus humoristique. Comme « Burkho », version masculine de la burqa afghane, donc pourvue d'une braguette pour que les hommes qui la portent puissent toujours pisser comme des vrais mecs. Et puis il est difficile de contourner « In Between » – un obstacle antichar en inox. La version glamour, donc, d'un outil qu'on retrouve de plus en plus dans les conflits qui encerclent notre continent.

S'y ajoute qu'Ecker montre aussi l'autre partie du conflit, avec ses montages d'images satellite de cimetière d'avions de guerre – le célèbre « Boneyard » dans le désert de l'Arizona. Un motif qu'il décline aussi au premier étage de la galerie en y ajoutant encore des impressions en trois dimensions.

Au premier étage également, on peut retrouver des travaux qui, bien que n'appartenant pas au même complexe thématique, font le lien avec un côté plus personnel de l'artiste. Comme cette photographie prise derrière une vitre d'un gratte-ciel à Tokyo pendant qu'une pluie diluvienne s'abat sur la mégapole nipponne, qui témoigne du grand intérêt de l'artiste pour l'archipel, qu'il visite régulièrement. Ou comme les photos de friches industrielles imprimées soit sur du tissu, soit sur de la pure soie – qui évoquent le sud du pays, où se trouve notamment la galerie qui accueille cette exposition...

C'est avant tout l'intelligence subtile de ses installations qui fait le charme de l'œuvre de Serge Ecker. Il construit des assertions, elles-mêmes faites de constructions digitales, et invite ce faisant le spectateur à une réflexion sur comment nous construisons notre appréhension et notre vision du monde.

À la galerie Dominique Lang à Dudelange, jusqu'au 29 octobre.

Quand les 47 cordes de la harpe s'émancipent

Catherine Beynon fait rutiler la nouvelle acquisition, don des «Amis de l'OPL». Page 18

„Ein maßloses Romankonstrukt“

Der Deutscher Buchpreis 2015 geht an Frank Witzel für „Die Erfindung“. Seite 18



Zu Besuch bei Serge Ecker in Berlin

Die Faszination des „Post-Digitalen“

Morgen wird die „Melusina“-Skulptur des 3D-Grafikers im Grund eingeweiht

INTERVIEW: POL SCHOCK (BERLIN)

Der Künstler und 3D-Grafiker Serge Ecker ist gerade in aller Munde. Seine Ausstellung „Inertia of the Real“ läuft erfolgreich in der Galerie „Dominique Lang“ in Dödelingen und morgen um 11 Uhr wird seine Plastik der Melusina im Grund gleich gegenüber von „neimënster“ eingeweiht. Was den gebürtigen Escher antreibt und warum er trotzdem kein staatstragender Künstler werden will, haben wir ihn in seiner Wahlheimat Berlin gefragt.

■ **Serge Ecker, Sie pendeln seit fünf Jahren zwischen Luxemburg und Berlin. Warum tun Sie sich das an?**

Für mich ist das Pendeln und Reisen sehr befreiend: Ich liebe es! Das ist zudem wie eine Art Studieren. Daheim ist, wo mein Computer steht. In Luxemburg habe ich meine Firma, mein Netzwerk und meine ganzen Projekte. Und Berlin gibt mir Inspiration.

■ **Morgen wird Ihre Skulptur der Melusina im Grund eingeweiht?**

Ich bin sehr froh, dass dieser Tag nun ansteht. Es war das erste Mal überhaupt, dass ich bei einem solchen Wettbewerb als Künstler mitgemacht habe. Dass mein Projekt unter 60 eingereichten zurückbehalten wurde, hat mich schon überrascht.

■ **Warum?**

Ästhetik ist nicht unbedingt mein Ziel. Für mich sind Botschaft und Konzept viel wichtiger. Deshalb kommen meine Werke eher selten beim Großpublikum an.

■ **So wie Ihre satirischen Postkarten die z. B. Kulturministerin Maggy Nagel als Godzilla zeigen?**

Exakt. Ich ecke gerne an, auch wenn das natürlich nicht jedem passt.

■ **Welche Idee birgt denn Ihre „Melusina“?**

Die Idee ist, ein lebendiges Kunstwerk zu haben. Denn es ist nicht nur eine Skulptur, sondern auch eine Sitzbank. Die Menschen können sich neben sie setzen und sich z. B. mit ihr fotografieren. Ich wollte kein zweites Charlotte-Denkmal erstellen, das Betrachter nur aus einer gewissen Distanz sehen, ein Foto machen und das war's dann. Mir war wichtig, dass die Menschen in gewisser Weise mit der Skulptur interagieren können.

■ **Sie haben bei „Melusina“ Ihren 3D-Drucker benutzt - einem Werk-**



Serge Ecker und seine Melusina aus dem 3D-Printer. (FOTO: PRIVATARCHIV)

zeug mit dem Sie auch sonst sehr viel arbeiten. Was inspiriert Sie daran?

3D-Drucker sind sehr interessant, da es keine feste Vorschrift gibt, wie man sie zu benutzen hat. Stellen Sie sich einen Computer ohne Bedienungsanleitung vor; sie müssen selber herausfinden, was alles möglich ist. Diese ständige Grenzüberschreitung ist eine Herausforderung, die mir gefällt und mir auch die nötige kreative Freiheit gibt.

■ **In Sachen 3D-Drucker sind Sie ein Pionier in Luxemburg ...**

In der Tat. Im 3D-Druckerbereich waren wir mit „GRID“, meiner 3D-Designfirma, die ersten in Luxemburg. Als ich mich im Dezember 2008 selbständig machte, habe ich mir so den ersten 3D-Drucker des Großherzogtums zugelegt. Heute ist es noch das gleiche Modell und es gehört immer noch zu den Schnellsten auf dem Markt.

■ **Wann haben Sie begonnen, den 3D-Drucker als Künstler zu benutzen?**

Ich habe schnell herausgefunden, dass er ein neues Mittel ist, mich künstlerisch auszudrücken. Bereits während meines Studiums habe ich oft und gerne an 3D-Pro-

jekten gearbeitet, die aber immer nur in 2D auf einem Bildschirm dargestellt wurden. Für mich war es deshalb sehr interessant eine Sache, die man virtuell „baut“, später real aus der Maschine herauszuziehen - sie mit den Händen zu berühren. Der Moment des „Post-Digitalen“ fasziniert mich. Also, dieses: „Wie kommen wir aus der Maschine wieder heraus?“

■ **Und was war Ihr erstes Projekt?**

Das erste große Projekt entstand aus der japanischen Tsunami-Katastrophe. Ein Jahr nach der Katastrophe, als es in den westlichen Medien längst kein Thema mehr war, bin ich mit Freunden in den Norden Japans gereist in eine Gegend, in der eine Minderheit lebt, die überhaupt keine Hilfe beim Wiederaufbau bekommen haben. Ich habe zunächst nur Bilder von der Zerstörung gemacht, nach der

Rückkehr nach Luxemburg dann aber gemerkt, dass das nicht genügt. Fotos allein sind nicht greifbar. Daraufhin bin ich auf die Idee mit dem 3D-Printer gekommen. Ich habe begonnen, eine Badwanne, das Einzige was von einem Haus nach der Flutkatastrophe übrig war, als 3D-Modell nachzubauen.

■ **Wie sind Sie konkret bei der „Melusina“ vorgegangen?**

Ich habe ein Bild von meiner Freundin genommen und am Computer ein Modell erarbeitet. Mit einem großen 3-Drucker in Berlin wurde dieses dann gedruckt und später dann von einer ungarischen Keramikmanufaktur umhüllt. Übrigens ist das der einzige Betrieb, der noch diese Technik beherrscht.

■ **Erwarten Sie sich besondere Reaktionen?**

Das kann ich nicht wirklich sagen, aber es interessiert mich natürlich sehr. Vielleicht wird die Skulptur enthauptet oder „Roud, Wäiss, Blo“ angemalt oder sogar gestohlen. Ich finde das Eigenleben eines Kunstwerks stets absolut spannend ...

■ **Das heißt, Sie verstehen sich auch als Künstler, der einfach einen Stein anstupst und dann beobachtet, was da alles ins Rollen kommt?**

Absolut. Das ist der Grund weshalb mich Kunst interessiert. Man kann etwas absolut Absurdes ergebnisoffen gestalten und andere entwickeln es dann weiter. Dieses Prozesshafte finde ich wahnsinnig spannend. Und wer weiß, vielleicht spornt die Statue ja einige dazu an, mit aufblasbaren Melusina-Matratzen über die Alzette zu paddeln.

■ **Und Sie haben jetzt keine Angst als staatstragender Künstler Ihr subversives Image zu verlieren?**

Ich mache mir schon meine Gedanken und hoffe nicht, das ich nur auf die Melusina-Skulptur reduziert werde. Es wäre nämlich schade, wenn ich nur noch der mit der Nixe wäre.

Kurzbiografie

Serge Ecker wurde 1982 in Esch geboren und wuchs in Kayl auf. Sein Abitur machte er am „Arts et Métiers“ auf Limpertsberg. Er studierte Filmwissenschaften mit Schwerpunkt 3D-Animationsfilm und Spezialeffects in Nice. Danach arbeitete er zwei Jahre in Köln bei einem Animationsstudio für Werbe- und Dokumentarfilme. Zurück in Luxemburg

war er ein Jahr beim Architekturbüro „Ballinipitt“ tätig, bevor er sich selbstständig machte und die 3D-Design-Firma „Grid“ gründete. Parallel hierzu wurde er als Künstler aktiv und konnte sich durch kritische Werke über u. a. Lampedusa oder die Installation „Forget the Names, Let's Talk about Numbers“ einen Namen in der Kunstszene machen.